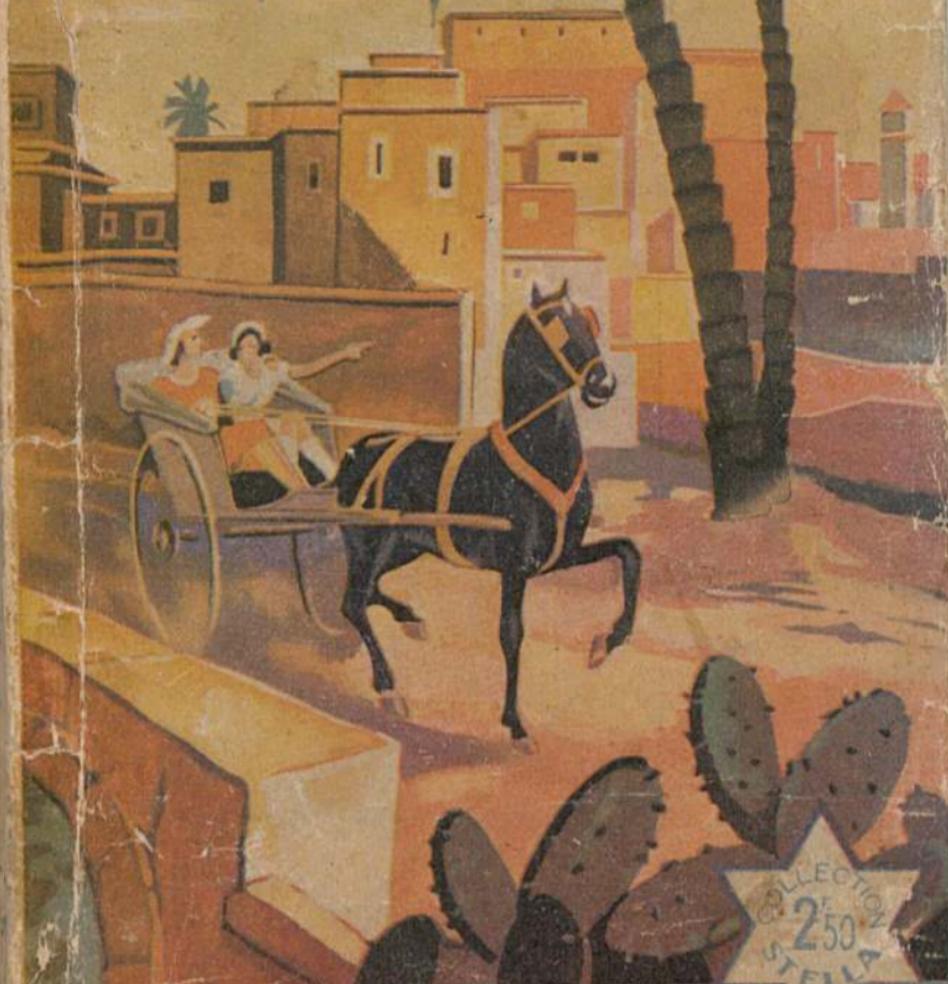


DOUCE-AMÈRE

GABRIELLE CLOPET



COLLECTION
2^e STÈLE
250

Éditions du PETIT ÉCHO de la MODE, 1, rue Gazan PARIS

Jeunes filles, Jeunes femmes...

lisez
Nouveauté

créé pour vous dans un esprit bien français

JEUNE • VIVANT • MODERNE



MODE - PATRONS
TRICOTS - ROMAN
VARIÉTÉS - REPORTAGE

CONSEILS PRATIQUES
LA MAISON - RECETTES
MENUS VARIÉS

Chaque semaine

Le PATRON-PRIME
d'un modèle toujours inédit

TOUS
L E S
JEUDIS

Nouveauté

1, RUE
GAZAN
PARIS

LISTE DES DERNIERS VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

:: ::

- 425. **Le manoir menacé**, par Jean de Lapeyrière.
- 426. **La revanche du passé**, par A. de Beaufranchet.
- 427. **L'Eternelle Chanson**, par Claude Chauvière.
- 428. **Le Roman de Jo**, par Lise de Cère.
- 429. **L'Etrangère**, par Claude Renaud.
- 430. **La gamme de « Do »**, par Marie Barrère-Affre.
- 431. **Beautés rivales**, par Louis d'Arvers.
- 432. **L'aventure de M. Mellac**, par Dominique.
- 433. **Gisèle Reporter**, par Edouard de Keyser.
- 434. **Les deux Mariages**, par A. Cantegrive.
- 435. **Immortelle Jeunesse**, par Marie de Wailly.
- 436. **Vers l'Oasis**, par Lucienne Chantal.
- 437. **Sa fiancée**, par H.-A. Dourliae.
- 438. **La Maison du mensonge**, par R. Dombre et C. Péronnet.
- 439. **Ame de femme**, par Victor Féli.
- 440. **Le Témoignage imprévu**, par Jean Jégo.
- 441. **Au Petit Paris**, par Georges Beaume.
- 442. **Pour ne pas mourir**, par R. M. Fierazzi.
- 443. **Marquise de Maulgrand**, par M. Maryan.
- 444. **Masque et Visage**, par M. de Crisenoy.
- 445. **A-t-elle du Coeur?** par Esme Stuart.
- 446. **Messagère de Bonheur**, par Andrée Vertiol.
- 447. **Château en Provence**, par Nany Arssy.
- 448. **Folle Jeunesse**, par H. Lauvernière.
- 449. **La Maison des Epaves**, par Françoise Chevigné.
- 450. **Soir d'Eté**, par Jean Mauclère.
- 451. **Dix-sept ans**, par Ruby M. Ayres.
- 452. **Quand elle partit**, par Gabrielle Leclerc-Lefèvre.
- 453. **La monnaie du bonheur**, par Coriola.
- 454. **Laquelle?** par M.-A. d'Arvor.
- 455. **L'Imprudente pitié**, par Eric de Cys.
- 456. **L'Obstacle**, par Jean Rosmer.

[(Suite au verso.)]

Derniers volumes parus dans la Collection (*suite.*)

457. *La force d'un serment*, M.-L. Gestelys.
458. *L'invisible Lady*, Th. Bernadie.
459. *Le Prince errant*, Jean Rosmer.
460. *Cœur Interdit*, Marguerite Perroy.
461. *Aimer deux fois*, par G. de Boissèble.
462. *La Rose d'Or des Fleuroy*, par Eveline Le Maire.
463. *Petite Lionne*, par Georges Lauza.
464. *La Musique du Cœur*, par Marie Barrère-Affre.
465. *On demande des Pensionnaires*, par Christiane Almery.
466. *Le Souvenir qui sépare*, par François Ressac.
467. *En un Manoir d'Écosse*, par Dominique.
468. *L'Homme dans le Noir*, par C. N. Williamson.
469. *La Dramatique Idylle*, par Jacques Grandchamp.
470. *Est-ce lui que j'aime?* par Léon Lambry.
471. *Ames dans la Bourrasque*, par Marthe Fiel.
472. *Ma nièce Audley*, par R. Lebrun.
473. *L'amour caché*, par Lice de Cère.
474. *Yolé et son Secret*, par Claude Virmonne.
475. *Avant le Bonheur*, par A. Raucourt et D. Ferva.
476. *Le joueur de Viole*, par Françoise Le Brillet.
477. *Mademoiselle Quand-Même*, par Paule de Wilsovès.
478. *Amie Inconnue*, par Emmanuel Soy.
479. *Genêt d'Or*, par Nina Vanta.
480. *Deux jours de Drame*, par Claire Faine-Leroy.
481. *Le Manoir solitaire*, par Gisèle Peumery.
482. *Soie de Chine*, par M. de Crisenoy.
483. *Cœur Angoissé*, par Ruby M. Ayres.
484. *La Gloire d'Aimer*, par Léo Henri.
485. *Les Demoiselles Errantes*, par Lily Nicolesco.
486. *Quand le Bonheur passe*, par G. Verdat.
487. *Mon oncle Max et moi*, par Jean Marclay.
488. *La Maison sans tendresse*, par Y. Saint-Céré.

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

Le volume : **2 francs** ; franco : **2 fr. 35.**
Cinq volumes au choix, franco : **10 francs.**

C92838

Gabrielle CLOPET

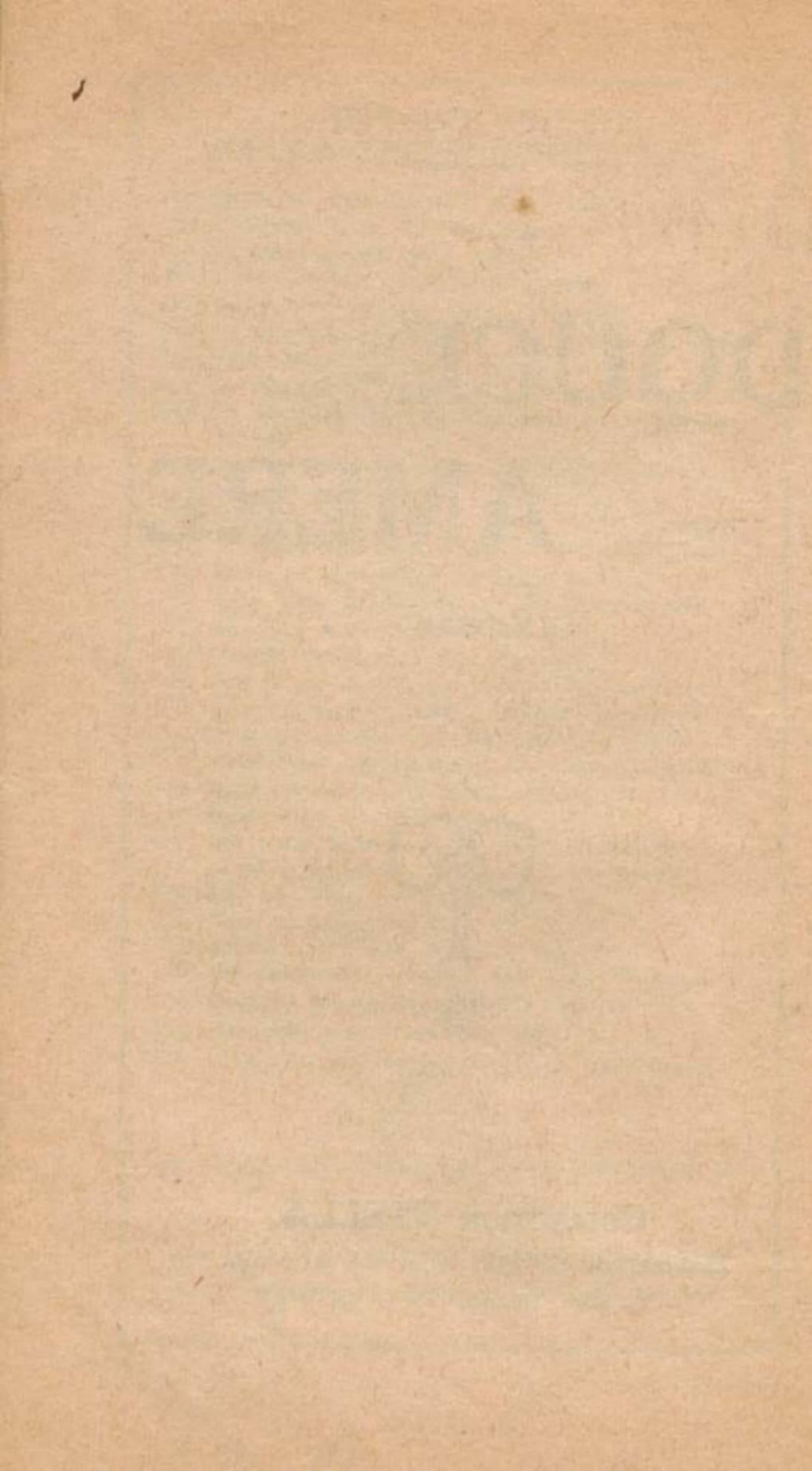
DOUCE- AMERE

Roman



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



DOUCE- AMÈRE

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER CARNET

Tunis, le 6 octobre.

Délivrance! Liberté! Oubli! Brillez, étoiles de mon ciel nouveau! Ne plus *la* voir sera la première récompense de mon effort. Et la vie que j'ai voulue — la vie qui s'ouvre ici pour moi — peut être heureuse. La tâche que j'ai choisie me plaît, je suis prête à la remplir chaque jour de tout cœur.

Le souvenir des heures cruelles s'effacera comme les côtes de France se sont peu à peu effacées, après le départ de Marseille. Alors que je voyais autour de moi des gens émus, les yeux remplis de larmes, faire de tristes adieux, je

m'éveillais comme d'un mauvais rêve. Personne ne m'avait accompagnée à l'embarcadère, personne ne savait même que je partais. Je ne laissais rien sur la terre de France — rien que la haine et la souffrance — et je bénissais le bateau qui m'emménait.

Malheureusement, mes méditations ont été courtes. Le mal de mer m'a bouleversée, et je me suis enfermée dans ma cabine. A Bizerte, le calme est revenu. Je suis aussitôt montée sur le pont pour faire connaissance avec mon nouveau pays. Il y avait clair de lune. Sur le quai s'agitaient une cohue vêtue de blanc : fonctionnaires, militaires, Arabes. Le ciel était d'un bleu assombri et velouté; la lumière aussi était bleue; jamais lueur ne m'a paru plus belle, elle mettait partout des reflets : sur l'eau mobile, sur les maisons blanches, sur les pierres, jusque dans les yeux des indigènes.

L'arrivée à Tunis, le matin, a été grise, au contraire. Mon cocher s'est trompé et m'a conduite à l'école de garçons. J'ai donc traversé la ville arabe, grimpé le long des petites rues, passé sous des voûtes, franchi des marchés où les légumes étaient étalés par terre, où nous dérangions des bancs garnis de poissons frits et de gâteaux au miel. Les boutiques étaient basses, avec des ouvertures étroites où pendaient des chapelets de toutes couleurs.

Enfin, après quelques péripéties, je fus redescendue dans le quartier européen neuf où j'allais habiter.

Me voilà déjà familiarisée avec mes occupations. Les jeunes filles qui me sont confiées sont intéressantes, mes collègues m'ont bien accueill-

lie, et je sais que je vais aimer ce pays. Il fait chaud encore. Le soleil d'octobre est ardent, mais à cinq heures on peut sortir. Par l'avenue de la Marine plantée d'arbres, nous allons jusqu'au port. L'odeur des varechs et du goudron m'est agréable. Tout autour de moi, le nouvel aspect des choses me séduit. Je suis en paix.

Et pourtant je ne peux pas, sur mon seul désir, l'oublier entièrement. Ce qui, malgré moi, me conduit à elle, c'est le souvenir de la maison, de ma chambre, du grand jardin... Elle est venue et elle a tout pris.

Mon père, je ne veux pas ternir votre mémoire. Je retiens ma violence et, depuis votre mort, je m'efforce de ne pas mêler de jugement à mon chagrin. Mais vous n'avez pas pensé que toute ma vie d'enfant et de jeune fille a fait ce toit tellement mien, que tous mes souvenirs m'attachent à la demeure, aux grands arbres, aux buissons de roses. Ah! que je les ai aimés...

Tandis qu'elle n'est qu'une étrangère à tout cela, maintenant que vous n'êtes plus. Sa seule raison d'être chez nous était votre présence. Vous l'aviez voulue, elle; mais pourquoi lui laisser le droit de vous succéder, de régner sur un passé qui ne lui appartenait pas? Elle n'a que dix ans de plus que moi. Elle vivra là-bas, et je ne reverrai jamais le vieux toit rose, je ne pousserai plus la petite porte qui grince.

DOUCE-AMÈRE

Un jour, en pension, j'ai été surnommée Douce-Amère; hier, toute l'amertume m'empoisonnait. Mais l'équilibre viendra. Je tâcherai de garder ma violence et mes dégoûts pour les choses haïssables et mauvaises, et pour ce qui est beau et bon je serai une nouvelle et douce Claire.

Cette vie d'enseignement force à la maîtrise de soi-même. Tous ces jeunes esprits qui sont comme une cire molle sous nos mains nous donnent conscience d'une grave responsabilité. Ici surtout où les natures sont plus vibrantes, plus enthousiastes, nous pouvons avoir une grande influence. Ce sera ma revanche. Je ferai germer dans les cerveaux de mes élèves le goût de l'indépendance morale, de la dignité et du travail.

Mes épreuves n'ont pas été inutiles pour moi. Elles m'ont ouvert les yeux. Je les ferai servir au bonheur des autres. Mes enfants sentent d'ailleurs que j'ai de l'affection pour elles, que j'entre dans ma classe avec joie. Quand je m'assieds à mon bureau un peu surélevé et que je domine tous les visages dirigés vers moi, mon premier mouvement est de leur sourire; les yeux s'éclairent et un courant de confiance passe.

Le mépris que j'ai pour une femme épousant mon père par simple intérêt s'étend à toutes celles qui l'imitent. La pensée que cette même femme a essayé de se débarrasser de moi en me jetant aussi dans un mariage de convenance m'indigne encore jusqu'à en trembler. J'ai

échappé à ses calculs. J'ai triomphé de la lassitude qui aurait pu me faire consentir. La secousse que m'avait causée la décision de mon père de se remarier, la crainte de ne pas réussir aux concours qui me permettraient de quitter le foyer bouleversé, m'amenaient à un état de dépression dont ma belle-mère pensait profiter.

Mon pauvre père, changé, vieilli, croyait qu'un tel mariage pouvait être heureux pour moi. Cela lui eût apporté aussi un soulagement. Il souffrait de notre mésentente. Toutes ces volontés réunies autour de moi m'ont heureusement engagée à la défense. J'essaierai de secourir celles qui traversent des heures semblables.

M^{me} Bart étant malade, je la remplace pour ses cours d'histoire. Les jeunes enfants de cette classe sont charmantes : les petites Israélites aux yeux immenses et aux cheveux bouclés ; les Françaises aux frimousses spirituelles ; les Italiennes, figures allongées et régulières ; deux Espagnoles lançant déjà des œillades et se couvant les rubans vifs de leurs crinières sombres ; trois Anglaises longues et souples, aux bras et jambes musclés, visages frais entourés de boucles blondes et dont le regard est calme et limpide.

Ma préférence va à celles qui ont perdu leur mère. J'en connais deux dans cette classe : l'une a des sœurs dans les cours supérieurs qui semblent la cajoler beaucoup ; de celle-ci je m'occupe moins. Mais une autre est fille unique. Elle vient, accompagnée d'une vieille domes-

tique l'entourant de mille soins, la couvrant douillettement au moindre souffle d'air, lui caressant la joue, lui prenant la main comme à un bébé. Marinette se laisse faire. Elle a une allure sérieuse et prudente. Peut-être est-elle délicate et la soigne-t-on comme on le fait des enfants qui ont perdu leur mère très jeune. Je l'examine : elle n'est cependant ni pâle, ni fragile. Appliquée et exacte, ses devoirs marquent des qualités d'ordre, de réflexion, de mémoire intelligente.

J'ai de petites élèves qui ne savent s'empêcher de broder sur les récits d'histoire que je leur fais ; d'autres mélangent, retiennent mal, défigurent ; ou d'autres encore répètent servilement. Marinette témoigne d'une compréhension suffisante pour ne pas écrire de sottises, mais elle rédige d'une façon plutôt sèche, elle n'a pas beaucoup d'imagination. Sent-elle l'absence de l'affection tendre et vigilante d'une mère ? Je me plaît à la suivre, à veiller sur elle. Qu'importe si je dois être déçue !

Mon cœur s'émeut en songeant à mon enfance. J'étais aussi une fillette attentive et grave, mais que de tristesse je cachais sous ce maintien !

Je souhaite une occasion de parler à Marinette, pour apprendre ce qu'il y a derrière son petit front tranquille ; pour le moment, je ne témoigne ni ne suscite rien : j'ai peur de l'effaroucher.

La vie de chaque jour me rapproche de Berthe Antaud. Nos chambres sont porte à

porte, nos occupations semblables, et nous recevons les mêmes invitations. Je viens de l'aider à s'habiller pour un bal trop cérémonieux pour mon deuil. Je l'admire. Quelle jolie et douce fleur ! Oui, tout à fait, avec ses cheveux dorés et sa robe de crêpe blanc, un de ces narcisses qui s'élèvent, délicats et simples, dans nos prés de France.

Son amitié est si discrète que je n'en ai que l'agrément. Elle devine les minutes où j'aime à discourir, elle sait organiser des promenades, des lectures, des visites, suivant mon humeur. Je crois qu'elle me gâte, et cela est bon. Ai-je connu déjà une affection dévouée ? Souvent j'ai rebuté, parce que j'ai le goût de la solitude, une pudeur empêchant d'être tout à fait soi-même, le souci de plaire qui est une tension d'esprit, me font craindre une amitié qui s'imposerait. Berthe a compris cela. Et ainsi elle sait me dire :

— Vous irez seule à Sidi-Bou-Saïd, vous parcourrez le petit village, vous méditerez au sommet du phare, dans le silence, et si vous voulez, même, vous n'en raconterez rien.

Etonnée qu'avec mes théories je soit aimable dans le monde, elle me dit aussi :

— A vous entendre, les premiers jours, je vous aurais crue tout à fait dédaigneuse et même hostile. Et puis vous avez l'air si grave et si farouche, avec vos robes noires, que je suis surprise de vos mouvements de gaieté.

— Hélas ! c'est ma vraie nature, qui a été si meurtrie, si combattue, qu'elle s'est recouverte d'une enveloppe rude. Mais avec vous, voyez, je suis déjà en confiance. Je me dépouille. Ayez

encore un peu de patience, Berthe : vous verrez que je ne suis pas méchante ni maussade. Je n'ai pas eu de jeunesse à son heure ; peut-être reviendra-t-elle. J'y suis toute disposée.

Quant à Berthe, ce soir, elle est contente de sortir. Je l'ai entendue envier celles des nôtres qui se sont mariées. Avec sa sensibilité fine, intuitive, elle souffrira de mille choses dans la vie commune, si elle n'est pas conquise par un véritable amour. Elle vaut la peine qu'on l'aime... Puisse-t-elle ne pas se trop presser !

Cela doit paraître curieux que je reçoive si peu de courrier de France. A intervalles réguliers, un pli du notaire, et c'est tout.

Combien de fois ai-je entendu cette question :

— Vous ne languissez pas, loin de France ?

D'un ton impatient malgré moi, j'en ai peur, j'assure que « je me soucie peu de la France, quand ici j'ai tant à voir ».

— Mais votre famille... ?

Ah ! certainement suis-je un phénomène de n'en point avoir. Un phénomène..., mon orgueil est flatté.

Maintenant, toute une société me connaît et m'a classée à ma place : M^{me} Léris, professeur à l'Ecole Secondaire, originale, un peu poseuse, serait jolie si elle était un peu plus gracieuse, n'est-ce pas ? Quel âge a-t-elle ?... Ce noir est bien sévère... Plus de vingt-cinq ans, sans doute... Elle a dû s'expatrier à la suite d'un chagrin... Qui sait ?...

On ne va pas jusqu'à penser que j'ai commis

un crime. Ne l'ai-je pas commis d'intention? Qu'est-ce qui m'a retenue quand j'ai vu du triomphe dans les yeux de cette femme? Qui m'a gardée de vous venger, mon père, de la punir de la laide comédie que vous vous êtes laissé jouer?

Mais ne suis-je pas sauve de ces pensées de cauchemar?

Ce matin, justement, Marinette a un petit mouvement de confiance. Quand je suis arrivée, elle m'attendait près de mon bureau et elle m'a dit, sans embarras ni grimace :

— Mademoiselle, je n'ai pas pu faire mon devoir. Papa m'a dit de m'excuser auprès de vous, car ce n'est pas de ma faute.

— C'est bien, Marinette; en effet, il n'est pas dans vos habitudes de manquer vos devoirs; vous êtes excusée. Avez-vous été malade?

— Non, Mademoiselle, mais nous avons été obligés de faire un voyage.

Elle prononce « papa », « nous », avec importance. Ce père doit suffire à son cœur. Elle ne sent pas de vide. Son air ferme et calme me plaît. Elle agit simplement, sans la gaucherie fréquente à son âge.

Parmi les relations qui se sont offertes, j'ai fait un choix, bien entendu; les visites d'arrivée, les politesses inhérentes à ma qualité de fonctionnaire une fois faites, je suis libre de suivre mes goûts.

Ainsi j'accepte volontiers d'aller chez une jeune femme de médecin, M^{me} Martini, qui reçoit avec intelligence.

Elle habite une maison construite à l'arabe. On passe les soirées sur la terrasse ou dans le petit salon aux murs de stuc tout en dentelle et aux bons divans orientaux. C'est là que je rencontre Sidi Mohamed qui, malgré son éducation à l'euro-péenne, ses études, sa compréhension, est bien arabe. Accoudée à la balustrade, je regarde, pendant qu'il parle, la ville indigène qui descend la pente. Et toute la fantaisie, toutes les inventions, dont il a des réserves inépuisables, ne me semblent pas impossibles.

Selmah monte les rafraîchissements. La pauvre créature est chargée de ce service, difficile à cause de la liberté que chaque invité prend de s'installer à sa fantaisie. Nous aimons la terrasse, mais un petit cercle est fidèle aux divans du salon, un autre choisit la bibliothèque, d'autres encore sont dans le patio. Selmah oublie donc souvent quelque chose sur le plateau qu'elle transporte.

Ce soir, M^{me} Martini nous tire de nos divagations en frappant dans ses mains :

— Selmah,... le sucre,... *fissah!*...

« Pourvu qu'elle ne se conduise pas comme le domestique de Keboui ! Il l'envoie chercher du raisin et des figues ; l'autre ne lui rapporte que ces dernières, ayant oublié le raisin.

« — Animal, tu ne peux donc pas faire deux commissions à la fois ? lui dit son maître.

« A quelque temps de là, Keboui tombe malade et ordonne à son serviteur d'aller chercher le médecin. Il y va et ramène deux personnes.

« — Pourquoi ces deux personnes ?

« — Sidi, l'un est le docteur, l'autre le fossoyeur. »

Nous rions. Les Arabes aiment ces sortes d'histoires où l'on retrouve la malice de leur esprit.

En vérité, Sidi Mohamed préfère les histoires plus sentimentales, où il a carrière ouverte pour de merveilleuses descriptions. M^{me} Martini le taquine, mais quand il regarde de mon côté, mon intérêt le récompense. Ces légendes, ces rêves de beauté, ces sentiments surhumains, cette part faite à la poésie m'enchantent. Au théâtre et dans les livres, j'aime qu'on représente des choses irréelles. La voix un peu gutturale de Mohamed me conte de belles folies.

Telle la princesse qui n'a jamais vu d'eau solide. Emmenée dans les pays du Nord et croyant se parer de joyaux, elle fait cueillir des pendeloques de glace. La voilà, après, amoureuse de la neige et, imprudente, elle s'égare au milieu des champs gelés, les tourbillons blancs l'entourent, les petites étoiles brillent dans ses cheveux ; elle tombe et, peu à peu, le beau linceul l'ensevelit.

Rue d'Italie, cette après-midi, j'ai rencontré Marinette avec son père, j'imagine. Dès qu'elle m'a aperçue, elle a dit quelque chose très vite, en lui touchant le bras, si bien que ce monsieur m'a regardée avec insistance en me saluant. Donc, Marinette a dû parler de moi. Elle n'est pas aussi fermée et indifférente que je le croyais. D'ailleurs, elle avait une mine tout à fait autre qu'à l'école. Elle marchait en sautillant et avait des yeux beaucoup plus gais que ceux que j'ai l'habitude de lui voir. Cette petite

bonne femme ferait-elle déjà deux parts dans sa vie : celle des devoirs, relations, professeurs, compagnes, et celle du foyer ? Ce ne serait pas mal. Depuis ces réflexions, je me sens encore attirée davantage vers cette enfant.

Son père avait l'air de se mettre à sa portée. Ce n'était pas une promenade où la grande personne semble accomplir une tâche, se livrant à ses pensées et répondant distraitemment à sa compagne. J'ai souvenir de ces promenades. L'enfant n'est pas dupe et bientôt s'enferme aussi dans le silence. Vous êtes heureuse, Marnette, de ne pas connaître cette solitude. De cette façon, votre esprit de onze ans est déjà formé et réfléchi.

... Du noir ou du blanc?... Que faut-il pour les lumières?... Ma peau est plus blanche dans le vêtement sombre, mais je suis rajeunie par le tulle blanc...

Bérthe heurte à ma porte.

— Entrez ! Je suis presque prête.

— Oh ! quelle bonne idée ! Je me réjouis de vous voir dans ce nuage. Comme il va bien à vos yeux !

Devenir laide d'un jour à l'autre m'ennuierait. C'est bon, la vanité. Quand je suis triste et lasse, la vanité me quitte. Que m'importent mes yeux et ma bouche, quand j'ai le dégoût au cœur ? Il vaut mieux parer son corps, mirer son visage, que de rêver de néant.

— Les gens qui n'avouent pas leurs qualités physiques ont l'air de croire qu'ils sont leur œuvre propre. Ainsi, Berthe, vous ne pouvez

rien changer à votre forme, heureusement, dirai-je : elle est en harmonie avec votre caractère, mais vous n'y avez aucun mérite. Des pieds à la tête, il est sûr que vous êtes douce, modérée, réfléchie, prudente, artiste, délicate, paresseuse, gourmande, entêtée...

— Vous finissez par les défauts...

— C'est que vos qualités retiennent d'abord. Vous ne voudriez pas être parfaite. Et la paresse vous va mieux que l'agitation... Je ne mets aucun bijou, n'est-ce pas ? La moindre chose me donne l'air barbare ; c'est le revers de ce physique concentré, dramatique.

— Comme vous êtes en verve ! C'est pour la conquête de Sidi Mohamed ?

— C'est bien lui qui me plaît le plus parmi tous ceux qui seront assemblés.

Mais ce soir Mohamed est grave, raidi dans sa gandoura tourterelle. Quelle présence lui déplaît ? Quel souci a-t-il ? Son âme sensible se trouble d'un rien. Sa surprise en me voyant plus habillée, plus gaie, plus « réelle » que d'ordinaire, a dû être une cause de sa froideur. Il s'est accoutumé à ne voir de moi qu'une silhouette sombre, dans nos soirées mélancoliques de la terrasse de pierre. Je lui gâte son rêve en étant ce soir une femme comme les autres. Va-t-il regretter que je ne sois pas de sa race, cloitrée ou voilée, et il a du dépit de me voir montrer mes bras et un peu de gorge.

Un phénomène inverse se produit dans l'assistance. Oui, en effet, silencieux Mohamed, je

suis descendue de quelques marches, d'aucuns m'en témoignent bien des fadeurs.

Berthe parle science avec son voisin ; ses propos m'arrivent dans des relents d'épices, felfell, safran. Ce voisin est M. Reyard, membre de l'enseignement tunisien. Sa barbe grave oscille avec intérêt. Il parle à son tour, et Berthe est un auditoire incomparable, ses yeux bleus ont un regard si attentif, cela fait une excellente impression sur l'interlocuteur. Elle sait ne pas comprendre trop vite : le partenaire a le temps de développer sa phrase, de mettre en évidence le mot juste, de conclure aussi longuement qu'il le désire. Il le fait avec autorité, et un silence général l'approuve. Il s'agit de politique, et les Tunisiens suivent avec plus d'intérêt que n'importe quelle ville de France les faits et gestes du gouvernement. Point de respect humain : les opinions s'affirment, les attitudes sont nettes.

M. Reyard quitte sa place avec regret. Il a su plaire à tout le monde, et surtout à sa voisine. La maîtresse de maison le félicite.

Je dis à Berthe :

— Il est très bien. Tâchez de me le présenter.

Mais elle reste distraite tout le reste de la soirée.

Au cours de ce matin, Marinette a un petit air entendu, comme si c'était une complicité de nous être vues, hier, en dehors des heures de classe. Elle semble méditer et, par instants, elle est tout à fait absente, ce qui ne lui arrive jamais. Je dois l'interpeller pour la ramener au

sujet ; toute rouge, elle reste coite, sans trouver de réponse.

A la sortie, elle se glisse la première pour me rejoindre sur la galerie, et elle me dit :

— Mademoiselle, je suis si contente que je ne pouvais pas écouter. Papa m'achète une petite voiture avec un cheval, et nous devons aller le voir tout à l'heure.

Chère enfant, je suis heureuse de la voir émue, sortie de sa réserve ; comme c'est mieux de son âge ! Je ne peux pas lui dire que j'ai du plaisir à ce qu'elle ait mal écouté mes paroles ; je la laisse partir bien vite, courir à sa joie.

M^{me} Bart reprend sa place demain. J'ai fini cet intérim. Il me sera moins facile de voir ma fillette préférée ; c'est malchanceux, quand nous allions nous entendre.

Mohamed n'est pas fâché, mais il est triste. L'autre soir, il a compris quelque chose qu'il ne dira jamais.

Je le rencontre sur notre terrasse, au lendemain de l'Aïd el Kebir, fête du mouton, la plus grande fête arabe. En bon musulman, il a revêtu une gandoura neuve, d'un mauve si doux qu'il semble teinté seulement d'un reflet. Il me donne les détails que je demande sur les réjouissances, mais sans sa poésie coutumière. Depuis le sacrifice d'Abraham sur la montagne, les pèlerins vont à La Mecque et jettent des pierres dans la vallée de la Mouna pour maudire l'esprit du mal, et alors la fête commence sur toute la terre musulmane.

Il faut profiter des douces journées, car bien-tôt, paraît-il, on restera prisonnier, durant les après-midi chauds, dans les appartements fermés. La mère de Suze Blondin a insisté pour que j'assiste à sa réunion d'enfants. C'est dans une jolie villa, sur la route du Bardo. On a installé des sièges et des tables sous une allée de citronniers rejoints en voûte. Les fillettes se sont couronnées de verdure et viennent se faire admirer. Les compliments se croisent, surtout au sujet des santés.

J'entends que l'on s'étonne de la robustesse de Marinette. Sa toute petite enfance a été difficile.

— M. Dharvieux a su ne pas l'abandonner, malgré ses occupations absorbantes.

— Est-il à Tunis en ce moment ?

— Oui ; il a fini la construction du chemin de fer de l'Ouest, il reprend des affaires dans la ville même.

— Il a une grosse influence.

— Enorme. C'est un homme très intelligent et, en plus de ça, d'une activité féroce. Avec ses relations, il tient au monde de la finance, et c'est le nerf de la guerre.

Je n'ai pas vu Marinette, ces jours derniers. Aujourd'hui, je vais lui demander des nouvelles de son attelage.

— Il est chez nous. Il tient dans une petite maison. *Djinn* est noir, avec de beaux poils que je lui coiffe. Vous aimerez à le voir, Mademoiselle ?

— Mais oui, j'aimerais beaucoup.

— Et vous pourriez monter dans la voiture. Vous n'auriez pas peur? C'est Bambou qui conduit, parce que je ne sais pas encore le faire. Et Bambou ne veut pas vite m'apprendre.

— Il veut d'abord bien connaître ce *Djinn*, avant de vous le confier, surtout s'il est vif comme les petits chevaux arabes.

— Le marchand a dit que c'est un pur sang qui avait des papiers de naissance comme un enfant.

— Vous me le présenterez un de ces jours, Marinette, c'est entendu.

Ses petites amies l'entraînent dans une farandole. Et je me rapproche du cercle des mamans. De toutes ces femmes, beaucoup ne valent quelque chose que par leur maternité. Serait-ce la peine d'accepter le mariage dans ce seul but?

Depuis la première rencontre, nous avons revu souvent la haute taille de M. Reyard. Son dessein n'est pas ténébreux. Il manœuvre de façon à se trouver le plus possible en présence de Berthe, à qui il essaye de plaire. Il cherche à savoir ses goûts, ses ambitions, et fait de son côté des professions de foi.

Berthe se plonge dans la réflexion, elle est d'une réserve hérissée; c'est sérieux.

Sans même trop les rechercher, les renseignements sont venus. C'est un homme très posé, travailleur consciencieux, d'une très bonne réputation. En dehors de son métier, pas de désœuvrement. Il veut faire un mariage avec garantie de sagesse, de calme, auxquels il est habitué. Pas si bête d'avoir songé à Berthe.

Attirance des voûtes des souks : le moindre prétexte y conduit. Les parfumeurs agitent leurs flacons de cristal où les essences de jasmin, de géranium et de violette descendent en gouttes lentes. Tapis, soieries, étoffes de toutes sortes, broderies, dentelles, cuirs travaillés, meubles incrustés, cuivres ciselés, quel régal et quelles tentations ! Il me faut céder à celle du nougat. Je connais la boutique où, dans une boîte en fer, on me vend une pâte d'amandes et de caramel avec une arrière-odeur des pastilles qui fument partout dans les brûloirs.

... Une djebba soufre, un turban bien roulé : c'est Sidi Mohamed ! Je mets ma boîte sous mon bras, mais il l'a vue.

— Comment, vous achetez encore ceci ! Je vous assure que vous ne devriez pas. Ce n'est pas toujours fait avec propreté ; ne vous l'ai-je pas dit déjà ?

— Je ne le ferai plus... Mais s'il plaît à Dieu de nous donner votre rencontre, c'est pour que vous nous aidiez de vos conseils chez le bijoutier.

Sa présence nous délivre des quémandeurs et permet à mes amies de démonter la bijouterie, ou plutôt d'y changer le désordre. Et c'est moi qui cherche un refuge dans l'arrière-boutique plus tranquille. J'entends le cliquetis des bijoux et les débats mi français mi arabes. A peine puis-je m'asseoir ; l'espace est mesuré et les objets très nombreux. Peut-être y en a-t-il qui sont ici depuis plus de cent ans. Ils s'éclairent les uns les autres de leurs reflets de métal... Beaucoup de filigrane, de ciselures dont je dis-

tingue mal la finesse dans la pénombre, des lames bleues, des crosses travaillées d'ivoire, des porte-Coran, des tabourets bas aux dessins nacrés, de minuscules tasses...

Mohamed se penche sous la portière :

— Je pensais vous voir hier chez M^{me} Martini, me dit-il.

— Tiens ! vous lui étiez bien infidèle.

— J'ai travaillé. Et, hier, je vous cherchais pour vous faire mes adieux.

— Adieu ?... Où allez-vous donc si loin ?...

— Je pars à Beyrouth. J'ai encore besoin de beaucoup apprendre, et là-bas je romprai tout à fait avec la dissipation et je vivrai dans l'étude. Qu'Allah vous protège !

Quelle noblesse ! Découpée sur la vieille tenture rousse, sa forme claire est là comme une apparition ; le salut de sa main est si beau ainsi, sur son front, sur son cœur, que j'hésite à rompre le charme en lui tendant la mienne. Mais je ne sais pas d'autre geste d'adieu.

Ce n'est qu'à peine l'ombre d'un sentiment qui est venue s'étendre là et est déjà dissipée.

La serrure d'un coffret gémit, un peu de parfum s'échappe, puis c'est le coup sec du couvercle qui se rabat.

La vie que Mohamed m'avait donnée en lui est morte...

Comment me voyait-il ? Le miroir est si terni sur lequel je me penche que mes traits n'y sont qu'une image lointaine et passée... C'est ainsi que je serai bientôt dans sa mémoire.

— Claire, est-ce que vous dormez ? Oh ! la coquette ! Laissez vite cette glace dans sa poussière, et admirez mes trouvailles.

Une main de Fathma fleurie de petites pierreteries, un bracelet ouvert où de fines cordelettes d'or forment des roses et des feuillages.

— Asiem, dit Berthe, je reviendrai, brave marchand.

Ah ! j'envie le calme de Berthe, sa possession d'elle-même, et que ne donnerais-je pas pour quitter ma nature et devenir un autre être ! Je suis lasse d'être sensible, lasse d'être inégale, lasse de voir avec mes yeux.

Après m'avoir dit : « Il y a beaucoup de raisons pour que je me décide, cette demande me paraissant très sérieuse, mais j'hésite encore, je suis surprise et je suis troublée », Berthe a réfléchi encore quelques jours, et maintenant l'annonce de son mariage est officielle. Je désire vivement qu'elle soit heureuse, mais on n'est pas toujours aussi bon qu'on le souhaiterait... Je vais perdre cette amitié... Des soucis qui se précisent me font sentir par avance le déchirement de ce départ.

Tout à l'heure nous descendions le boulevard Bab-Benat, à la recherche d'un logis ; on est tenté d'habiter ce quartier pour la vue plongeant sur la ville et au loin sur le lac et les montagnes du Bou-Kornine et du Djebel-Rsass.

Berthe, à mon côté, est toute changée. Est-ce elle qui, à mon arrivée, s'écriait : « Je voudrais que ce fût ma dernière année scolaire ! » et qui enviait ses collègues mariées et libérées de leur métier ? C'est cette même Berthe qui se lie pour longtemps à ce métier en épousant un homme

qui ne peut l'en dispenser. Heureusement ! Quelle qu'en soit la cause, la résolution de continuer à travailler évitera à la jeune femme beaucoup de petits froissements. Berthe ne pense plus à tout cela : elle rêve d'affection ; une joie contenue l'illumine et se répand autour d'elle comme un fluide.

Voilà les vacances de Pâques. Toutes les réunions de plein air prennent dans cette lumière un relief saisissant. Les uniformes, les toilettes, les oriflammes sont en valeur.

Les courses se déroulent à Kassar-Saïd. Les connaisseurs distinguent mille détails. Pour moi, l'intérêt réside dans les couleurs, le mouvement, l'explosion de vie.

— Au revoir, Dharvieux.

A côté de moi, un habit rouge, culotte blanche, quitte sa place.

L'autre voisin, c'est bien M. Dharvieux, père de Marinette. Je vois un profil net, un nez droit et mince, un menton carré... Crac ! il regarde de mon côté. Je prends vite un air distrait, lointain.

Maintenant que je ne vais plus chez les petites « troisième », je ne vois pas Marinette. Je n'ai pas pu choisir encore le jour où je lui montrerai que je n'ai pas peur de *Djinn*, conduit par le noir Bambou. Les fiançailles de Berthe m'ont détournée de ma petite amie. En vérité, je me dissipe, je me laisse envahir par mille choses puériles. Où est l'émoi des premiers jours, quand mon cœur s'est penché sur

mes élèves pour leur demander l'oubli et le courage. Où est le souci de me faire aimer et mon apitoiement sur Marinette sans mère? Peut-être a-t-elle quelque chagrin de mon peu d'empressement; dès la rentrée, je la rejoindrai.

A la sortie de onze heures j'attends Marinette dans le grand hall. Sa vieille bonne est là, sans châle ni manteau, cette fois. La fillette arrive de son pas régulier.

— Bonjour, mon petit; je viens prendre des nouvelles de *Djinn*.

— Bonjour, Mademoiselle. *Djinn* est un peu fâché : je lui avais dit que vous viendriez vite.

— Je n'ai pas pu, Marinette; mais je ne veux plus le faire attendre.

— Ah! tant mieux! Cet après-midi, il doit venir me chercher. Nous irons faire une belle promenade autour de la colline. C'est un chemin qu'il aime. En arrivant, Mihie, j'irai lui porter du sucre et je lui dirai qu'il se prépare à bien trotter.

La vieille servante rit de bon cœur.

De ma chambre, j'entends le trot annoncé du petit cheval et la voix de Bambou. Je descends vite et rencontre Marinette qui entre, dans sa hâte de venir me chercher.

Le nègre habillé de marron a l'air d'un morceau de réglisse glacé de chocolat; il tient haut les rênes, très grand style, pendant que *Djinn* piaffe et remonte ses lèvres sur ses grandes dents. La petite voiture a deux places derrière où nous nous faisons face.

Djinn s'élance, les oreilles droites, la tête un peu relevée ; ses sabots font sur le pavé un roulement vif. La rue d'Italie est passée, puis la traversée de l'avenue de la Marine ne dure que le temps d'un éclair, et nous gagnons le Belvédère par l'avenue de France. Cette allure endiablée se calme quand nous tournons dans la grande allée plusieurs fois. Marinette montre beaucoup de joie. Le mouvement nous donne de la fraîcheur ; un souffle vient, tout parfumé d'herbages. L'enfant me nomme ce que nous apercevons, les villages au bord de la mer, les montagnes. Elle me dit où vont les routes. Et dans le parc chaque allée la mène à un souvenir :

— Ici, Mademoiselle, sur ce banc, on est à l'abri du sirocco... Avec papa, nous sommes descendus souvent par ce petit sentier... Je m'amusais avec les grains de mimosa quand j'étais petite... Toujours j'avais envie d'une voiture avec un cheval.

— C'est arrivé, Marinette ; soyez contente bien fort.

Je la pousse à parler encore. Nous faisons tout à fait connaissance.

Quand je parle de rentrer, je retrouve la fillette raisonnable ; sans aucune moue ni dépit, elle dit à Bambou de prendre le chemin du retour. L'on m'arrête chez Orthez, et je me penche vers ma petite amie aux joues fraîches pour lui donner un bon baiser joyeux.

Nous avons fait un grand pas l'une vers l'autre. Chaque jour elle m'attend pour me dire bonjour, me raconter les faits et gestes de son cheval.

Je suis heureuse d'avoir fait la conquête de cette petite nature réservée.

Ces jours-ci, son père est parti en voyage ; elle a les larmes aux yeux pour répondre à mes questions.

— Papa m'écrit, mais il ne me dit pas qu'il rentre ! dit-elle, avec un gros soupir.

— Ma petite chérie, il faut vous habituer à ces déplacements, votre père y est obligé ; il serait content de vous savoir raisonnable.

— Je ne peux pas m'y habituer. Papa, c'est papa... Mihie a beau me raconter des histoires, ce n'est pas la même chose ; je m'ennuie à la maison.

Maintenant elle a repris sa petite mine tranquille. Comme on est en retard pour venir la chercher, ce matin, nous restons ensemble sur la galerie dominant le petit jardin. Nous parlons de fleurs, et elle me montre parmi les massifs celles qu'elle possède chez elle.

Une voix appelle : « Marinette ! » Pendant qu'elle s'élance, je me retourne et j'aperçois son père qui la reçoit dans ses bras.

Déjà elle revient vers moi pour m'embrasser, quand M. Dharvieux s'avance aussi avec bonhomie :

— Mademoiselle, permettez-moi de me présenter et de vous remercier de l'intérêt que vous voulez bien témoigner à Marinette. Elle me parle de vous avec tant de cœur et de joie que j'en suis touché.

— Je veux profiter aussi de cette rencontre, Monsieur, pour vous demander de me confier

Marinette de temps en temps, à quatre heures. Pendant votre absence, elle était tout attristée, et je n'ai pas osé le faire.

— Je vous en prie, Mademoiselle ; croyez que je serai très heureux de la savoir sous votre garde. Je crains toujours qu'elle ne s'ennuie. Avec mes travaux, j'ai peu de temps à lui consacrer, et je ne suis jamais qu'un homme maladroit en face de ses onze ans.

Un mouvement de tendresse de Marinette interrompt cet aveu modeste. Je dois faire un salut plein de grâce, tant je suis aise d'avoir réglé mes relations avec la fillette d'une manière si simple. La discrétion qui pouvait me retenir n'est plus de mise. C'est M. Dharvieux lui-même qui s'est avancé.

Désire-t-il un peu de liberté ? C'est un célibataire. Mais à quoi vais-je penser ? J'aime mieux lui voir le souci d'embellir par quelques distractions la vie sévère de Marinette.

En rentrant dans ma chambre, tassée en zig-zags dans le fauteuil de cuir, je sens un peu de douceur venir à moi et j'ouvre au passé.

Comment Marinette voit-elle ce jardin dont elle connaît le nom des fleurs ? Pour moi, je possédais au fond de la propriété, chez nous, tout un fouillis inextricable d'herbes et d'arbustes délaissés. Personne ne dépassait le pavillon, petite tour d'un étage, avec deux pièces l'une au-dessus de l'autre, où l'on rentrait les sièges de fer et où séchaient les plantes et les fruits. En arrière commençait une sorte de pelouse, puis venait un bosquet, et l'on voyait les traces d'une allée conduisant jusqu'aux charmilles. C'était mon domaine. Un seul mûrier

égaré avait encore une forme d'arbre. Je m'y hissais souvent et m'asseyais sur les branches entre-croisées. C'était ma bibliothèque, le mât d'un navire, la forteresse d'où je dominais la contrée. J'écrivis un jour sur une feuille de papier encadrée de noir : « Je ne serai jamais heureuse » et l'attachai à une branche comme un symbole.

Marinette, Marinette, soyez jeune, riez, chantez ! Avec vous je jouerai. Je veux vous voir comme un animal sans souci. Plus tard, si votre vie est dure, que vous ayez au moins des souvenirs joyeux pour reposer votre cœur las.

Fin d'avril.

Semaine occupée par deux cérémonies dont le rapprochement est bizarre : un mariage arabe et celui de Berthe.

Mariage dans la famille Z..., à quelques lieues de Tunis, au milieu des sables. Belles visions... Celle du chef de la maison venant dans l'air limpide du matin, droit et fier sur sa mule blanche.

Sur le sol de la chambre les femmes dorment encore, roulées dans les haïcks. M^{me} Z.. nous reçoit en nous bâissant l'épaule, d'un air de souveraine aimable, nous touche la main et porte ensuite à ses lèvres ses doigts chargés de bagues précieuses ; elle est ici la seule épouse, et sa beauté a la blancheur de la lune et du jasmin, tant chantée. Chacune des femmes présentes

vient tour à tour nous saluer et nous baisser les mains, puis elles s'asseyent autour de nous, les talons réunis, et nous questionnent. Peu à peu elles deviennent moins timides, s'approchent davantage en demandant à voir et à toucher nos vêtements de dessous.

Pendant ce temps la servante bédouine prépare le *caoua* dans de petits godets de cuivre munis de longs manches, qu'elle tient sur des braises ardentes. Dès que la liqueur est à point, elle la verse dans de minuscules tasses où la fleur d'oranger embaume trop.

Trois coups frappés à la porte... et toutes les femmes se voilent et s'enfuient. C'est Z... qui vient nous chercher pour rompre le pain de l'amitié.

Nous entrons chez les hommes ; ceux-ci, drapés dans leurs burnous, ne bougent pas. Une grande table est dressée, servie de miel, de gâteaux et de lait. Il faut boire et manger en signe de contentement. Dehors, on égorgue les moutons pour le *méchoui*. En sortant, nous voyons l'herbe toute rougie de leur sang.

Nous retrouvons les femmes à leur toilette. Une vieille, assise dans un coin, mélange sur une palette de nombreuses couleurs. Et la patiente se relève d'entre ses mains, méconnaisable.

La mariée : fillette de treize ans, juchée sur un lit très haut recouvert de belles étoffes, vêtue comme une idole. Depuis deux jours elle est ainsi, sans mouvement. Elle a été épilée, parfumée, fardée, les mains rougies de henné, les doigts noircis ; sur le poignet on a fait des dessins en lignes plus claire ; aux pieds, le henné

est appliquée de manière à simuler une sandale avec des ornements. Son visage a été enduit de blanc, puis de rose, les lèvres passées au marron; son front est barré d'une ligne noire qui va jusqu'aux cheveux par de petites croix; le sourcils sont accentués et prolongés jusqu'à la naissance du nez; les yeux et les paupières sont teints en noir.

On a choisi parmi les cadeaux du fiancé la plus belle gandoura, tissée et pailletée d'or; les six autres sont pendues autour d'elle, comme les robes dans le cabinet secret de Barbe-Bleue. On lui a mis aussi son pantalon le plus magnifique et un voile d'or. Elle est le bijou le plus précieux au milieu des présents disposés dans la chambre.

Le cérémonial de l'acceptation a eu lieu hier. Z... est venu la voir pour la première fois. Il lui a donné aussitôt les clés de la maison.

D'autres fois, le mari peut demander un « essai », laissant à la fiancée le temps de s'habituer, jugeant de son adresse à faire le couscous, à filer et à prendre soin du ménage. Si elle ne lui convient pas, il la renvoie à ses parents.

Quittant un peu toutes les splendeurs, nous visitons les jardins. Le plus jeune fils de l'hôte nous accompagne en nous offrant un brin de chaque branche en signe de bienvenue. Ce sont, dans un charmant désordre, des touffes de réséda, des roses, des amandiers fleuris, des grenadiers, des caroubiers, un cep de vigne géant et des bordures de fèves le long du sentier.

Quand nous remontons, vers dix heures, toutes les femmes ont revêtu des parures splen-

dides. C'est une illustration des *Mille et une Nuits*.

L'on dresse des estrades pour les danses dans le patio, c'est-à-dire pour l'unique danse du ventre qui durera toute la journée. Des « you you » sont clamés, les tam-tams résonnent, la mariée paraît, portée dans un fauteuil, car elle ne doit pas marcher. On l'assied à la place d'honneur. On apporte les braseros et les brûle-parfums, le jarvi et l'encens fument, l'air devient suffocant.

La sœur du marié va danser; elle se recouvre la tête d'un mouchoir et, maintenue par deux femmes, elle se penche au-dessus des vapeurs de l'encens. Quand elle est suffisamment ensorcelée, la musique devient plaintive et gémisante, et les négresses qui tiennent les instruments commencent à chanter. Durant trois heures Doujah danse, la folie gagne les femmes et les enfants qui agitent les pieds, les mains et les ventres. Cela ne prend fin que par l'épuisement. Seule la mariée est toujours impassible, parée et muette, ne trahissant la vie que par un battement des paupières et le souffle léger de ses lèvres.

C'est une délivrance de quitter cette assemblée en délire pour aller dans l'autre partie de la maison, réservée aux hommes, où l'on nous sert du mouton grillé à toutes les sauces et en grande quantité.

A notre repas succède celui des hommes accroupis autour de tables rondes très basses, puis vient le tour des femmes, auxquelles on apporte à manger dans la salle même des danses. Que mangent-elles, à moitié ivres de

parfums et de cris? Nous ne les revoyons pas; elles partent, mortes de fatigue, dans leurs voitures fermées.

Les hommes achèvent de brûler leur poudre dans des salves autour de la maison; ils poussent des cris suraigus, sans rien perdre de leur noblesse, de leurs façons hautaines et dédaigneuses.

Nous remontons sur nos mules, au milieu d'un vacarme assourdissant qui nous accompagne longtemps encore.

Voilà comment Mohamed prendra une compagne...

Les décors du mariage indigène à peine enlevés, un autre cortège s'avance. Mais de ce dernier la mariée seule m'intéresse.

La robe blanche et souple, les fleurs, le tulle léger font une parure plus émouvante que tous les ors et tout le chatoiement des couleurs. Sous cette vêture que j'aide à ajuster je sais qu'un cœur bat, pareil au mien, avec des palpitations de doute et de confiance tour à tour. Les yeux assombris par l'émotion s'embrument et s'illuminent de crainte et d'espérance... L'incertitude nous hante plus fort, à ce carrefour de la vie. Il faudrait être bâtie d'une seule pièce ou avoir des ceillères, pour ne regarder qu'en face!

4 mai.

Marinette se penche sur mon épaule pour voir nos premiers essais photographiques, mais sur les petits carrés de papier il n'y a que des ombres chinoises. Je ne me suis pas assez méfiée

de ce violent soleil. *Djinn* est un coursier de ténèbres et Marinette est pareille à Bambou.

Pourtant, que d'application pour développer les plaques !

— Quel dommage ! dit Marinette. Je croyais que ce serait si joli !

— La prochaine fois, nous arriverons à des demi-teintes.

Mai.

Comme dans une ronde où l'on est d'abord nombreux, puis à chaque tour un des danseurs quitte la chaîne pour en former une autre ailleurs, mes amies sont parties, et je ne tiens plus dans mes mains que les menottes de Marinette.

La petite voiture roule, nous conduisant sur les routes avoisinantes, à la Marsa, à la Goulette, au Bardo. Bambou confie de temps en temps les rênes, *Djinn* est docile, nous oublions la poussière du chemin.

Aujourd'hui, la vieille Mihie vient de m'enlever ma fille. Pendant deux heures nous avons travaillé à nos clichés. Cette fois, le résultat est meilleur, et toutes les silhouettes menues de Marinette sont du plus grand naturel.

— Maintenant, m'a-t-elle dit, c'est à votre tour.

Mais, en pressant le déclic, elle fait un faux mouvement, car j'ai les pieds coupés ou la tête partagée.

— Je crois qu'il faut que vous veniez chez moi, Mademoiselle ; je vous prendrai dans le jardin. En mettant l'appareil sur un appui, je

finirai par vous loger au milieu de la plaque

La villa des Ombres où Marinette me convie est toute cachée par ses arbres dont les têtes rejoignent même celles des arbres de la rue d'Hollande. En ce moment, cette rue passe sous une voûte violette, tant les fleurs se pressent plus nombreuses que les feuilles. La grille qui clôture le jardin est teintée de mauve par les étoiles des clématites qui retombent à foison. La porte est toute petite, pour ne pas détruire cette ligne de fleurs.

Bambou m'introduit sous un dôme de bran-
chages, et de tous les côtés je ne vois que ver-
dure.

Marinette est fière de mon étonnement, elle me fait faire le tour des allées. Voilà une brèche pour que les fleurs poussent, celles dont nous parlions l'autre jour. La maison est mise au milieu de tout ce vert comme une pierre blanche dans la mousse d'une forêt.

Djinn nous salue par la porte ouverte de son écurie. *Dick*, le chien, nous fait fête.

Nous nous installons près des fleurs pour essayer de faire mon portrait. Différents meubles servent de trépied, mais aucun n'est com-
mode.

Nous cherchons toujours, quand M. Dhari-
vieux rentre. Il a l'air un peu surpris. De fait, quelles figures avons-nous, dans cette allée, parmi les tabourets, les chaises, les petites tables renversées?

— Papa, je ne peux pas arriver à photogra-

phier. Rien ne veut m'aider. Veux-tu me prêter les tréteaux de ta table à dessin?

— Et si je te remplaçais, ce serait encore plus simple.

— Oh ! c'est vrai ! Vite...

Je m'assis sur le banc, mais je n'ai pas la liberté d'esprit de Marinette devant l'objectif. Je prends une mine raidie.

— Mademoiselle, je voudrais que vous ayez votre air de classe.

Je cherche en vain. Peut-être que si Marinette s'asseyait à côté de moi j'aurais plus d'aplomb. Je tourne la tête vers elle pour le lui dire,... mais le bruit sec de l'appareil m'apprend que c'est fait.

— Encore, encore, papa ! Fais-m'en plusieurs. C'est si drôle de les baigner et de les voir se dessiner !

Marinette réclame sans que l'opérateur en paraisse gêné. Il fait preuve d'une grande indulgence. Et il a obtenu plein succès.

Marinette est contente : elle a emporté sa part, pliée dans de fins papiers, comme une fortune. Ce sont des profits pour sa chambre. Elle m'a montré où nous serions toutes les deux. Jusqu'ici, il y a peu de choses clouées au mur. C'est très net et sévère pour une si petite fille. Un pastel de sa mère, toute jeune figure aux tons pâles. Et puis un beau jeune homme, son père il y a dix ans.

Et tout à coup me voilà dans cette chambre, amenée par quel hasard, pour ouvrir un peu plus le cœur de cette enfant.

Au Belvédère, le matin, assise sur le gazon je me repose. Voici les lauriers blancs, les petits palmiers, le vent dans les thuyas. L'air est chaud. Je vis doucement de la même vie que les plantes qui m'environnent. Mon livre est ouvert sur mes genoux, mais mes yeux sont lents à le parcourir. D'une main distraite je cueille des brins d'herbe, je roule les grains du gravier. Je pense à mon après-midi de la veille chez Gilda Martini.

Elle est dans sa villa de Khereddine, où l'éyente la brise de mer. Elle s'est récriée sur ma mine épanouie. Oui, j'ai pris des forces et des formes.

Je retrouve presque tous ses hôtes de l'hiver. Les réunions sont « intimes », on ne se donne pas la peine d'être autrement. En cette saison surtout, c'est le règne du moindre effort. Mais j'ai du plaisir à voir M. Dharvieux et sa fille. Au moins, il sort de la banalité facile. Pas de compliments intarissables, pas de rosseries ! Je vois qu'autour de lui on l'estime et on le craint un peu. Cependant il est très gai, de cette gaîté des hommes énergiques et occupés qui se détendent comme des enfants en récréation. Sa santé lui donne aussi un bel équilibre.

Tandis que l'on somnole dans les fauteuils, sur les marches de la terrasse ou même sur le petit mur bas devant la mer, il entraîne quelqu'un à marcher dans l'allée des mimosas.

Gilda me dit :

— Voilà Dharvieux qui reparaît. Depuis longtemps il était tellement absorbé par ses travaux qu'on ne pensait plus à lui. Je crois que, cette année, je l'ai vu une fois. Il entreprend

des choses énormes! Ah! il n'a pas peur!...

Puis, plus bas :

— Vous savez qu'on prétend qu'il se jette dans le travail pour oublier. C'est un malchanceux en amour. Après avoir perdu une femme délicieuse si vite, il a été trahi par X... Peut-être allait-il l'épouser quand ses yeux s'ouvriraient. J'ai entendu dire que ce fut terrible.

— Avouez qu'il n'a pas l'air du tout « chagrin d'amour »!

— Un tempérament comme le sien ne peut pas jouer la langueur. Il choisit un autre moyen que de rêver ou de gémir. Il est ambitieux. Veut-il acquérir une si belle situation, avec la fortune et la puissance, pour donner des regrets à l'autre?

— Et pourquoi ne serait-ce pas pour sa fille?

— Oui, il l'aime beaucoup. Elle a sa robustesse. Comment a-t-on pu craindre pour elle la fragilité de sa mère : une silhouette menue, blonde, une vapeur. Un peu comme Urbine Quercy.

Urbine aide à servir le goûter; elle circule, frêle et souple, entre les petites tables. Je comprends le charme exercé par ce genre de femmes, charme qui contraste avec les teints mats, les chevelures sombres, les yeux veloutés, plutôt communs ici. Mais lui, Dharvieux, a déjà des traces blanches aux tempes; veut-il encore du charme d'une enfantine « Loreley »?

— Il ne doit pas se remarier, dis-je tout à coup, sans le vouloir, d'une voix ferme. On n'amène pas une étrangère sous le toit de sa fille.

M^{me} Martini a un petit sourire incrédule, mêlé de pitié pour moi ; l'air de dire : « Pauvre jeunesse ! Pauvre ignorante ! »

Pourquoi ne m'intéresserais-je pas à un caractère d'homme ? Mais, Marinette, seras-tu aussi écrasée par un caprice ? Et si c'était une entrevue qu'essayait M^{me} Martini ?

M. Dharvieux remonte la terrasse. Loreley va vite le servir.

— Que prenez-vous ?

Ses yeux limpides, pâles, mystérieux, se lèvent.

Il sourit. Il sourit peut-être seulement comme quelqu'un ayant soif à qui l'on apporte une orangeade fraîche.

Je cherche Marinette. Elle sentira mieux que moi s'il y a là une ennemie. Elle est tranquille : avec deux petites amies, elles attachent des rubans au collier d'un gros chien.

Son père s'approche d'elle.

— Je voudrais des rubans comme cela pour *Dickie*, père cheri,

Au loin les craintes ! La main paternelle se pose si caressante, si protectrice sur la tête de son enfant !

Le caractère méridional est serviable ; l'on sait que je suis un peu isolée, depuis le départ de mes amies, et les invitations se font pressantes, m'appelant au bord de la mer. La côte se repeuple, de la Marsa à Hammam-Lif.

Et, ainsi que le remarquait Gilda Martini, M. Dharvieux reparaît. Souvent nous nous

trouvons ensemble au départ du train. La présence de Marinette nous permet de voyager côte à côte, et je trouve la route courte.

Il n'est pas vieux : trente-huit ans, je crois, mais sa conversation est intéressante comme celle d'un vieillard. Son esprit ne s'est pas borné aux seules sciences de son métier. Il aborde les sujets les plus divers et parle avec beaucoup de flamme. Il a déjà remarqué, et ce n'est pas difficile, combien je mords vite à l'appât d'une discussion. Je m'emballe quand une thèse me plaît à soutenir, et je sens qu'il me suit sans ironie. Quelquefois, après une phrase un peu vive, je le regarde : assis dans un coin du wagon, le menton dans la main, ses yeux gris fixant l'horizon, il m'écoute.

Dans le patio à colonnades où les orangers simulent un jardin, on joue aux « confidences ». Le bruit du jet d'eau semble un rire qui nous moque. M^{me} Legrand pose une question, et chacun y répond sur un morceau de papier fermé ; ces réponses sont ensuite lues tout haut, mais en restant anonymes.

M. Dharvieux est venu s'asseoir près de moi. Il ne joue pas et il me regarde écrire.

La dernière question est : « Quel est votre livre préféré ? »

— Que répondez-vous si vite ? me dit-il.
— Je réponds que c'est le dernier que j'ai lu.

— Mais vous relisez bien. Quel est le livre que vous avez relu le plus souvent ?

— Ce n'est pas celui que j'ai relu le plus souvent que j'aime le mieux.

— Eh bien ! quel est celui que vous avez relu avec le plus de plaisir ? Pourquoi fuyez-vous ma question ?

— Il me semble que vous voulez me juger là-dessus. Je voudrais vous répondre mieux que je ne l'ai fait sur mon papier. Et je ne sais plus quelle est ma préférence.

— Je vous jugerai bien un peu. Quelqu'un qui choisirait *les Trois Mousquetaires* ne saurait ressembler à celui qui me nommerait *les Caractères de La Bruyère*.

— Je crois que la réponse est faite suivant l'interlocuteur. A une amie je dirais que le livre que j'ai le plus aimé a été *Dominique*. A mon maître de littérature j'avouais mon goût pour Mérimée, *la Chronique de Charles IX* et *le Vase Etrusque* que j'ai su ligne à ligne. Peut-être à vous, Monsieur, vais-je dire que c'est *la Chartreuse de Parme*, et il y aura là beaucoup de vrai et un peu de faux. C'est ainsi que le livre que je relis le plus souvent n'est pas celui que je préfère. Je ne connais pas encore le fameux Fabrice, il n'est pas du tout mon héros, mais il m'intéresse. Me jugez-vous, maintenant ?

— Oui, Mademoiselle, puisque vous me le permettez : vous êtes une sentimentale qui ne l'avoue pas.

A propos d'une soirée, l'on parle d'une joute d'esprit entre la maîtresse de maison, très belle Anglaise, et M. Dharvieux. Il s'est donné la

peine de briller, paraît-il, et la réplique ne lui a pas manqué.

— Il a toujours été très curieux des femmes, dit quelqu'un.

Le temps d'un clin d'œil, ce n'est rien, une illusion qui meurt.

Quand j'arrive près de Marinette, tout son visage s'illumine, et je sais que ma visite est au premier rang de ses joies.

J'ai eu un accès de fièvre. Je me suis couchée sur les carreaux frais de ma chambre, les tempes appuyées tour à tour. J'ai été prisonnière de mes frissons et de mes dégoûts.

Dès que je fermais les yeux et qu'une somnolence m'engourdisait, les images les plus insensées se heurtaient dans mon cerveau. Je n'étais plus moi-même, je devenais une longue route foulée par des cortèges. Je sentais passer de lourdes voitures qui m'écrasaient, les sabots des chevaux me brûlaient comme d'un trait de feu. Ou bien j'étais un cercle d'abord minuscule qui s'élargissait peu à peu par couches concentriques, jusqu'à devenir immense et absorber tout l'univers.

Je vais mieux. Je ne suis plus que brisée. J'ai des visites. Marinette m'apporte une énorme botte de roses que son père a envoyée de Crêteville. Il y a de petits boutons blancs, d'autres jaunes qui sentent si fort le thé, des roses nous-sues toutes barbues de vert. J'ai reçu encore une plante naine aux feuilles légères d'acacia,

un bouquet gothique de glaïeuls élancés. Entre deux pages de livre qu'on tourne, un coup d'œil aux fleurs, et c'est comme un sourire, une tendresse.

Marinette revient avec un paquet.

— Papa pense, me dit-elle, que vous vous ennuyez de rester à la maison. Il vous envoie ces deux livres.

Ce sont les deux volumes de *Crime et Châtiment*.

Première impression : l'odeur du cuir qui les relie et le parfum léger de tabac fin ; reconnaissance pour le choix de ces livres que je désirais beaucoup lire. Tout l'intérêt que je prends à cette lecture, je le lui reporte.

Que veut dire cela ? J'ai fait semblant de ne pas entendre, mais j'ai distingué chaque mot. Pourtant ils furent prononcés bien bas, comme intérieurement.

Tout à fait remise, je reprends ma vie accoutumée, et une de mes premières sorties est pour remercier Marinette de ses bonnes visites. J'en profite pour rendre les volumes prêtés.

Mihie me fait entrer dans une pièce du rez-de-chaussée que les stores baissés gardent fraîche. M. Dharvieux et Marinette travaillent sur une grande table. Je m'assieds auprès d'eux. Je remercie. Pendant que nous parlons de fièvre, de régime, machinalement M. Dharvieux défait le paquet, ouvre les livres et me dit :

— Ils ont été un moment ceux que vous aimez le mieux, mais j'ai à vous demander pardon de vous les avoir envoyés : ce n'est pas un calmant pour la fièvre ; c'est, au contraire, une histoire bonne à donner des hallucinations.

— Oh ! ne regardez pas. C'est une lecture si attachante que j'en oubliais ma réclusion, mes malaises et l'insomnie. Le premier volume surtout est passionnant. Tout ce qui entoure le crime est le plus curieux ; je l'ai relu après avoir achevé les deux livres. Jusqu'à la conversation audacieuse avec Zaniétoff, l'enchaînement est prodigieux.

— Le second volume, c'est la faillite du héros. Et, en dépit de votre morale, me répond M. Dharvieux, vous auriez préféré son triomphe. Vous rappelez-vous, il sent lui-même aussitôt qu'il s'est trompé : « Garde-toi de vouloir, parce que ce n'est pas ton affaire. » C'est pour être un Napoléon qu'il a commis son crime. Il a eu ce que nous appelons la chance, et les hommes qu'il range dans la catégorie des « extraordinaire », ceux pour qui la loi n'est point faite, ont su profiter de leur chance. Lui n'a pas su. Sans doute, nous avons tous notre part de circonstances favorables, mais quelques-uns seulement peuvent s'en servir. Ils ont l'intuition, la souplesse, l'audace, la connaissance et le mépris des autres, la confiance en leur étoile ; nous passerions par le même chemin et nous resterions tels que nous sommes.

« Raskolnikoff n'est pas un bon arriviste, il a trop de sensibilité. Ce n'est pas la vieille, qu'il désire tuer, c'est cette sensibilité. Mais il est vaincu d'avance, il ne supporte pas la débauche

de raisonnements à laquelle il s'efforce, il ressent les émotions d'une façon extrême. Et il n'aura la paix que lorsque, renonçant à la lutte contre lui-même, il s'abandonnera à l'amour. « La vie s'est substituée chez lui au raisonnement. » Vous voyez, il ne faut pas lutter contre sa nature... »

En disant ceci, M. Dharvieux tourne les pages du livre.

— Tiens, dit-il, vous avez oublié ce signet.

C'est une petite bande de papier sur laquelle passe un navire à la voile gonflée où j'ai écrit : *Excelsior!*...

Et, sans répondre, sans attacher d'importance à cette trouvaille, je continue à défaire le nœud de ficelle qui attachait mon paquet et qui résiste à mes ongles. Il murmure :

— Il me sera cher.

Oui, j'ai fait semblant de ne pas entendre. Et il croit que je n'ai pas prêté d'attention, puisqu'il referme doucement les livres, les range dans une petite bibliothèque d'angle. Puis il revient vers moi, s'excusant de prendre congé pour aller à une affaire urgente.

Je reste longtemps dans la pièce sombre. J'aide Marinette à faire ses devoirs. Pendant qu'elle écrit sagement, je suis comme hébétée, les coudes sur la table. Encore maintenant, je ne sais pas ce que je pense.

« Il me sera cher. » Est-ce pour la devise? Comme moi, a-t-il besoin de s'aiguillonner dans la marche vers le bien, pour se fuir lui-même et ses souvenirs? Ou bien...

Deux jours sont passés. J'entends les mots à mon oreille avec le son de sa voix; ce qui ne m'avait pas retenue m'apparaît. Cette voix d'homme grave et contenue, c'est une voix d'émotion.

Mais que je me méfie de mon imagination. N'est-ce pas moi qui ai fait tout le chemin depuis quelque temps, sans m'en apercevoir? N'étais-je pas heureuse chaque fois que je le rencontrais? Ne l'évoquais-je pas aux côtés de sa fille, quand je croyais ne penser qu'à elle? Oui, inconsciemment je l'ai laissé entrer dans mon cœur. En me penchant vers Marinette je l'ai rencontré, et il m'a plu. Il me plaît.

Pourquoi m'effrayer? Ne se peut-il pas que mon affection pour Marinette m'ait gagné son amitié? En réfléchissant, n'est-ce pas naturel? Je pouvais lui être antipathique, il n'eût pas alors permis cette intimité avec son enfant; au début, avec l'autorité qu'il a sur elle, un mot l'eût éloignée de moi. J'aurais compris. Au contraire, par ce qu'elle a pu dire, par nos premières rencontres, il ne m'a pas jugée indigne de sa confiance. Peu à peu il s'est accoutumé à me voir. Il n'y a pas matière à dramatiser.

« Vous êtes bonne pour ma fille. Elle vous aime beaucoup. Pour cela vous m'êtes chère. »

Voilà ce que disaient les mots murmurés qui ne m'ont bouleversée que parce que mon cœur voulait les entendre. Mieux vaut cela. Je saurai me diriger. Quand le mal n'est qu'en soi, il est plus facile à guérir. Et ce mal n'est pas très grand, puisque hier encore je l'ignorais.

Je vais mettre plus de prudence dans ma manière. Marinette viendra chez moi, nous sortir-

rons ensemble, et j'espacerai mes entrées par la petite porte de la rue de Hollande.

J'avais raison. N'est-ce pas triste d'avoir raison ? Rien de troublé... Nous nous sommes rencontrés chez le libraire. Poignée de main très naturelle. Son achat fait, il part de son pas allongé. Et je reprends aussi mon chemin de retour.

Je suis soulagée du doute; mais, inconsequence, j'ai la gorge serrée. Il faut que je souffre de ce que j'ai désiré. Comme la branche de douce-amère que j'écorchais dans mon enfance, la vie ne peut être que mélanges.

DEUXIÈME PARTIE

AUTRE CARNET

J'ai toujours pensé que je ne suis pas la femme des longues patience, des victoires renouvelées, des petits héroïsmes journaliers, mais qu'au moment d'une émotion forte, d'un malheur, d'un accident, je peux me sentir un grand courage.

Je ne me doutais de rien. Pas le moindre pressentiment. Pas d'inquiétude. Lundi matin, j'étais un peu en retard, à la sortie du cours, et je ne m'étonnai pas de ne pas voir Marinette comme de coutume. Lundi soir, même absence, que je mets sur le compte d'un malaise. Ne voulant pas si vite manquer à mon plan de conduite, je me donne jusqu'au lendemain pour aller aux nouvelles ; mais en sortant, tout de suite, au coin de la rue, je me heurte à Bambou qui court, les bras chargés de fioles et de paquets.

Soit qu'il ne me reconnaisse pas, dans sa hâte, soit qu'il se trouve trop bouleversé pour

me parler, il ne s'arrête pas. En quelques bonds il disparaît de l'autre côté de la rue, avant que j'aie pu l'appeler. Vite, je suis sur ses talons, et comme il ne s'attarde pas à fermer la grille, j'entre derrière lui. A ce moment, mon cœur se met à battre si fort que je l'entends. En m'arrêtant une seconde, l'idée me vient de faire le tour de la maison et d'entrer par la cuisine, pour me donner le temps de me préparer à voir. Je ne sais pas ce que je m'attends à voir, mais je suis haletante.

Dans la cuisine, je trouve plusieurs femmes ; l'une a le petit bonnet et la blouse des infirmières.

— Mihie, qu'y a-t-il ?

La bonne vieille figure se retourne, tremble de toutes ses rides, et dans un sanglot :

— Minette s'est cassé la tête...

Je m'attendais à quelque chose de terrible, mais maintenant il m'est impossible de placer un mot. Je voudrais dire, cependant : « Est-elle perdue ? »

Mes yeux le disent, sans doute, comme ceux des paralysés dont la pensée s'échappe ainsi, car l'infirmière me répond, penchée sur les flacons que Bambou a déposés sur la table :

— On ne peut rien dire encore. On attend qu'elle reprenne connaissance. Hier soir, on craignait le coma, mais elle a déliré toute la nuit ; la fièvre est forte.

C'est là que des énergies profondes se lèvent en nous de réserves inconnues. Pas une larme ne me vient aux yeux, pas une faiblesse ne m'abat, mes jambes sont très fermes pour m'engager dans le vestibule à pas adoucis. Je ne

tremble pas. J'ai la ruse de quitter mon chapeau, pour que le docteur me croie de la maison et ne m'éloigne pas.

Il est justement occupé à enrouler des bandes autour du bras de Marinette. Je la vois, couchée sur le côté, la tête énorme toute garnie de toiles blanches entre-croisées. L'infirmière est de l'autre côté du lit, et, près d'elle, agenouillé, M. Dharvieux tient la main de la blessée et mêle à sa plainte entrecoupée des :

— Ma chérie,... ma chérie...

Je reste contre le mur. J'assiste à tout le pansage. Le docteur donne quelques ordres à l'infirmière, puis il sort. Alors M. Dharvieux se lève et le suit, pour demander et demander encore de l'espoir.

L'infirmière, maintenant seule au chevet du lit, applique de la glace. Je m'approche. Je prends la main de Marinette, cette main que son père tenait tout à l'heure, et je l'embrasse.

Marinette continue à gémir doucement, les yeux fermés.

Il y a une petite chaise dans l'embrasure de la fenêtre; je m'y assieds.

Une femme vient fermer les rideaux, allumer une veilleuse. A un moment, l'infirmière me fait signe de lui faire passer un flacon et une cuiller. Je lui dis :

— Oui, occupez-moi...

J'aurais voulu dire : « Prenez mon sang, ma vie, mais qu'elle guérisse, qu'elle guérisse!... »

Cela martelait mes tempes en une obsession folle : « Qu'elle guérisse, qu'elle guérisse! »

— Elle a déjà pris beaucoup de potion, peut-être va-t-elle un peu reposer. Je vais vous lais-

ser un instant; tenez simplement la vessie à glace comme ceci. Je voudrais persuader au père de ne pas revenir dans cette chambre.

Dès qu'on s'emploie auprès d'un malade qu'on s'imagine apporter un soulagement à sa souffrance, l'angoisse diminue. Je tâche de faire mes mains très légères, je guette le moindre mouvement, la moindre expression de la pauvre bouche crispée. Il ne me semble pas qu'il y ait de blessure à la face. Ce doit être surtout le côté droit de la tête qui a porté. La main et le bras droit sont aussi raidis par des bandes serrées.

L'infirmière revient et reprend sa place.

— Il n'y a que la glace à renouveler, pour le moment, et la potion à donner si le repos ne vient pas.

— Profitez de ce que je suis là, je vous en prie, pour préparer autre chose ou pour vous détendre un peu.

— Si vous pouvez rester ici, je vais attendre qu'elle s'endorme, et puis j'irai voir si tout est prêt pour la nuit, dans le cas où nous aurions besoin...

— Est-ce que vous avez peur que l'état ne s'aggrave?

— Chut!...

Elle a un soulèvement des sourcils et un petit mouvement d'épaules.

La plainte diminue. Après quelques instants, je reprends ma fonction. Le sommeil est fiévreux, si artificiel que, sous l'engourdissement provoqué par les calmants, la souffrance persiste.

Je pense à ce que l'on dit à la campagne :

« Les coups à la tête se guérissent quand on n'en meurt pas sur-le-champ. » Je cherche à me rappeler les accidents semblables que j'ai déjà pu voir. Mon esprit s'arrête tour à tour à une guérison, puis à une angoisse.

Quel air avait le docteur? S'il y avait un danger immédiat, serait-il parti? Est-ce qu'on n'essaye pas le trépan, dans des contusions pareilles? Je me dis encore : « Ne pensons pas à une issue terrible, cela attire le malheur. Il faut avoir confiance, suggestionner, forcer le mieux par un violent désir. »

L'infirmière a dit : « Nous avons craint le coma... »

Cependant, elle prépare tout pour la nuit.

Que doit être la déroute de M. Dharvieux, si la mienne m'affole ainsi? J'ai tout à coup la terreur qu'il ne vienne. La garde essaye de l'éloigner, mais pourra-t-il se faire cette violence? Quand je l'ai vu, sur ses traits c'était presque de la démence.

Un pas,... une forme blanche... Ah! ce n'est pas lui.

— Il vaut mieux que vous partiez, me dit l'infirmière. Vous reviendrez demain matin. Que feriez-vous ici cette nuit? Je suis là. Ne vous fatiguez pas inutilement. Dans la journée vous pourrez nous rendre service.

Une petite lueur dans le vestibule : c'est la lumière de la chambre où le pauvre père veille. Quelle nuit d'angoisse il va passer! Déjà, la nuit dernière, il a dû être étreint par des inquié-

tudes horribles... Sans bruit, je me glisse dehors

Cet état a pu se prolonger plusieurs jours. Jusqu'au jeudi, ni la fièvre ni le délire n'ont cédé. Enfin jeudi, dans l'après-midi, nous avons entendu le premier mot d'espoir.

Déjà Marinette, dans la matinée, avait ouvert des yeux moins hagards. Elle avait dit à l'infirmière :

— Qui êtes-vous? Et papa?

Puis, très affaiblie, elle était retombée dans son demi-sommeil.

Ces seuls mots ont vaincu M. Dharvieux. Il a pressé ses mains sur ses yeux et s'est mis à pleurer. Tous nous pleurions, je crois.

Et depuis jeudi le mieux progresse. Lentement, la conscience revient. Le docteur parle à Marinette et lui demande de ne pas chercher du tout à s'agiter.

— Vous devez vous reposer, ne penser à rien, dormir, il le faut. Tout le monde compte sur votre raison, ma petite amie. Vous nous aiderez, n'est-ce pas, à vous guérir?

Je reconnaissais ma petite au ton du : « Oui, Monsieur. » Elle a compris, on peut être sûr d'elle. Elle prend les drogues sans hésitation, elle se soumet aux pansements, elle reste tranquille et, malgré ses yeux ouverts, elle ne demande rien.

Sauf que, parfois, la pauvre chère, elle me sourit, elle regarde son père et elle dit doucement :

— Mon papa, j'ai été bien malade.

Elle ne se souvient de rien.

Je me suis fait raconter l'accident par Bambou. Mais lui, qui n'a pas même une égratignure, est resté en proie à un terrible désespoir :

— Moi mourir si demoiselle il meurt... Moi coupable,... moi fou!...

Il faut insister et le tourmenter pour lui arracher quelques détails :

— *Djinn* très sage, un grosse vapeur il vient, d'un coup il saute, lui peur, je tire, moi tiens ferme, lui tourne deux fois comme toupie, la petite miselle partir en l'air, moi tomber, mais pas mal, pas savoir comment.

A Mihie, il a raconté un peu mieux, où elle comprend plus facilement son jargon. Elle a aussi interrogé les témoins. Ce qu'on distingue, c'est que le cheval a été effrayé brusquement et a fait un écart, puis il a cherché à échapper au bruit du rouleau à vapeur, il a tourné sur lui-même, donnant un grand élan à la voiture qui vint buter contre le trottoir. Le choc lança Marnette contre un arbre. Et comme *Djinn* partait dans un galop vertigineux, Bambou sautait de la voiture, ne se faisait aucun mal et venait relever sa maîtresse inanimée.

Le Destin se rit de nous. Chaque jour je suis la rue violette, je franchis la petite grille, je viens au chevet de ma chère blessée. Et c'est avec une surprise très douce chaque fois. Tout à l'heure on l'a assise sur son lit, les coussins échafaudés derrière elle. Bien qu'elle soit toujours entourée de bandages, on a dégagé sa

figure, et ils ne passent plus qu'autour de son cou. Son bras la fait encore souffrir, sa main est enflée et ses doigts ne peuvent qu'à peine bouger, mais la fièvre disparaît.

Elle veut que je goûte avec elle, que je lui raconte des histoires. Et la mémoire lui revient.

— Je ne me suis aperçue de rien, Mademoiselle, je n'ai pas eu peur. On était sur l'avenue de France, pour rentrer. J'ai entendu un ronflement, c'est tout. On a bien grondé le pauvre *Djinn*. Si je m'étais bien tenue, je ne serais pas tombée.

— Le pauvre *Djinn* s'est mis à courir; les gens le regardaient passer sans oser l'arrêter. Un Arabe s'est pendu à sa bride, et il a fini par lui obéir. Mais il tremblait et soufflait comme un lion.

— Comment est la voiture?

— Que voulez-vous, ma chérie, la voiture est très abîmée.

— Je crois que papa en veut à *Djinn*, n'est-ce pas?

— Votre père a eu un grand chagrin. Pensez qu'on vous a ramenée la figure couverte de sang. Vous lui ferez le gros sacrifice de vous séparer de *Djinn* et de laisser la voiture malade dans sa maison, sans demander qu'on la répare. Quelle peine vous nous feriez en voulant repartir!

Marinette pousse un soupir, regarde son bras étendu sur le drap comme une grosse poupée. Elle réfléchit, puis :

— Quand je serai guérie, j'irai parler à *Djinn*, je lui dirai que je ne suis pas en colère contre lui, mais que mon papa veut qu'il s'en

aille. Puisque j'aime mieux mon papa que lui, il faut qu'il parte...

— Bambou va le promener, pour qu'il ne devienne pas trop nerveux. Cela le distraint, et s'il ne vous voit plus il aura moins de chagrin de quitter *les Ombres*.

— Oh ! Mademoiselle, faites-moi voir les photographies, s'il vous plaît.

Je lui apporte toutes nos représentations...
Elle regarde avec intérêt :

— Il était si doux, si gentil, si joli!...

M. Dharvieux nous trouve dans cette contemplation. Il reprend son allure, mais combien il avait changé ! Toute la douleur humaine s'était écrite sur son visage, pesait sur ses épaules.

Tout le temps, il m'a ignorée. Rien n'existe pour lui. Et il me touchait bien davantage d'être ainsi bouleversé, uni à la chair de sa chair.

Maintenant, c'est la réaction. Que de menues tendresses ! Que de gâteries ! On a apporté les tréteaux et les planches de la salle de travail. Je les ai habillées de haïck à rayures, et chaque jour nous les chargeons d'un jouet nouveau. Des boîtes de couleur, des crayons, des albums d'images, des poupées mignonnes aux costumes juifs et arabes, des coffrets de mercerie, des rubans, des fleurs, des sacs de gâteaux.

— C'est mon magasin, dit Marinette.

Un gros nuage de sauterelles a traversé le ciel ; quelques-unes sont tombées. Elles sont si grosses que l'on dirait des oiseaux. De près, elles sont jaune d'or. Mihie en a ramassé dans les allées du jardin, elle nous les a mises dans un bocal de verre. Nous regardons comme elles

sont puissamment armées pour la destruction. Elles viennent avec le sirocco. L'atmosphère d'orage nous accable.

Dans l'autre aile de la maison, M. Dharvieux joue du piano, les airs nous arrivent adoucis. Marinette est calme. Je suis enfouie dans un bon fauteuil de rotin...

... Peut-être n'ai-je dormi que cinq minutes, mais quand j'ouvre les yeux, la haute silhouette est là, accoudée au lit. C'est désagréable de penser qu'on vous a regardé dormir.

— Je suis ridicule avec ce sommeil, dis-je.

— Tout naturel, avec cette température. Ma présence vous a réveillée. Une fois entré, je n'ai plus osé m'en aller, de crainte de faire du bruit, mais vous êtes sortie quand même de votre repos. Comme c'est bon, le sommeil, n'est-ce pas, après l'inquiétude? Vous avez pris une si grande part à ma torture! Il me semble que vous n'avez jamais été découragée; vous espériez, je l'ai senti et j'en ai été soutenu. Merci... Sans vous j'aurais été bien seul. Aucune autre marque de sympathie ne me touchait : elles étaient si loin de ma douleur! Tandis que vous, je vous sentais proche.

Il s'assied sur la petite chaise de l'embrasure et continue :

— Je n'ai remarqué que ces jours-ci que vous étiez toujours en noir. Avez-vous perdu quelqu'un?...

— Je porte le deuil de mon père...

— Ces mauvaises heures ont dû vous rappeler cette perte. Vous savez ce qu'on souffre. L'on se dit : « Pourquoi,... pourquoi moi? » J'ai déjà vu mourir ma femme, si jeune, encore ma

fille... Pourquoi?... Et l'impuissance vous déchire. On peut être le plus fort dans la vie, et devant la mort...

— Tout est passé maintenant; regardez comme Marinette repose bien.

Je ne veux plus qu'il m'interroge; je ne veux pas lui dire que je suis seule au monde; je ne veux pas de pitié ni d'attendrissement. Ce tête-à-tête me gêne. Nous parlons bas, pour ne pas déranger Marinette. L'heure du chien et loup tend ses voiles gris dans la pièce. Mefions-nous des confidences.

L'air doucement fâché qu'il prend quand je me lève augmente mon embarras.

— Déjà, vous partez!... Quand je ne suis pas là, vous prolongez vos visites plus longtemps, je le sais. Je voudrais tant que vous croyiez à ma reconnaissance!

— Ne me remerciez pas. L'affection de Marinette efface toute la peine que j'ai eue.

— Oui, dit-il, je sais bien que c'est pour elle. Revenez *la voir*.

Quel délicieux mouvement de lèvres il a quand il se moque un peu!

Vers la fin de mai.

Tous les lauriers-roses sont en fleurs. Quelques-uns ont des teintes plus chaudes, plus rouges sous la vive lumière, et d'autres sont ternis, pâlis, ayant commencé leur agonie. Bientôt tous vont mourir. Les grenadiers aussi, mais leur mort sera prompte, sans étiolement. La

fleur tombera subitement dans le sable brûlant. Ils sont encore vifs, sanglants ou panachés de couleurs éclatantes. D'autres arbustes que je ne connais pas sont aussi couverts de fleurs; mais cette violente floraison est encore plus éphémère.

Comme je songe ainsi, je rencontre ma Directrice, et notre conversation relègue loin ma poésie.

Crr..., crr...

1^o Je suis fonctionnaire;
2^o Je ne suis qu'une femme, et pis encore,
une jeune fille;

3^o De vingt-cinq ans;
4^o La colonie tunisienne est friande de potins;

5^o M. Dharvieux est dans une situation en vue, il a un passé romanesque, il est séduisant, très goûté, on le surveille et on le jalouse.

La conclusion est nette, sans qu'on me mette les points sur les i.

J'écris à Marinette :

MA PETITE CHÉRIE,

Je suis privée aujourd'hui du plaisir d'aller vous voir. Beaucoup de devoirs attendent sur ma table. J'ai laissé monter leur pile; puisque vous allez bien maintenant, Ninette, je vais avoir l'esprit libre pour les corriger.

Soyez toujours bien raisonnable. Ecrivez-moi sur votre joli papier...

C'est mal tombé, après les mots du crépus-

cule. J'ai l'air de prendre la mouche et de faire la demoiselle prude. Le pli de sa bouche va se creuser. J'ai dû me faire violence pour ne pas écrire quel ordre me fait cesser mes visites. Mais de cela aurait pu naître une arrière-pensée. Le pire, là dedans, c'est qu'il ne me soit pas indifférent. Sinon, que me feraient son jugement et ses pensées !

LETTRE DE MARINETTE

CHÈRE MADEMOISELLE,

J'ai du chagrin de ne pas vous voir. Je commence à m'ennuyer beaucoup, quand même le docteur m'a fait lever et sortir jusqu'au banc gris du jardin. Si vous m'aviez aidée sous le bras, j'aurais été contente. Tout le temps je crois que vous allez sonner et je regarde l'heure. Venez vite si vous le pouvez, chère Mademoiselle, je vous prie.

RÉPONSE

MA CHÈRE PETITE,

Un peu de patience : de nouvelles choses sont venues s'ajouter à mes travaux habituels. M^{me} la Directrice m'a occupée, ces après-midi, en dehors des cours.

Puisque vous vous asseyez sur le banc gris,

à mon premier loisir j'entrerai vous dire bonjour et voir si vous reprenez vos joues fraîches.

Soignez-vous bien, ma chérie; c'est vous qui me ferez des visites, bientôt.

Claire LÉRIS.

Je n'ai pas besoin de faire des inventions. Je suis, en effet, occupée en surplus de mes heures habituelles. Cette façon de me mettre les étri-vières m'irrite un peu. Comme la femme de César, un membre de l'Enseignement ne doit pas être soupçonné. Je ne me plaçais pas au point de vue administration en entrant dans ses rangs, sans doute je n'ai pensé qu'à moi. Cette liberté, cette indépendance dont j'étais si avide, est-ce donc une arme tranchante, difficile à porter?

Je reviens toujours à dire que si je ne m'étais pas sentie « atteinte » je me serais défendue et je n'aurais pas cédé; mais j'ai du plomb dans l'aile. La lutte contre les préjugés est remplacée par la lutte contre moi-même.

Le bras en écharpe, la tête enturbannée, Marinette m'attend sur le banc. Je m'assis auprès d'elle. Si peu bavarde, elle trouve mille paroles pour m'intéresser et chercher à me retenir. Elle sent que je suis préoccupée, que je ne réponds pas avec autant d'entrain que d'ordinaire à ses questions. Elle essaye de tout : de me demander des services, elle exagère sa maladresse de la main gauche, elle se plaint de ne pas pouvoir remettre en ordre la toilette de ses poupées.

Puis elle est déroutée en voyant l'inutilité de ses efforts.

J'appelle Mihie pour lui confier Marinette en partant. Alors celle-ci éclate en sanglots. Pauvre petite, anémiée par les jours de souffrance, énervée de la contrainte que lui causent les pansements, ses larmes sont déchirantes de bouleverser ses traits encore revêtus de cette livrée d'infirmerie. Je suis navrée. Je tâche de l'apaiser. Je la câline, je lui parle doucement, j'explique des choses... et des choses...

Mihie me regarde sans douceur. Quelle injustice d'imposer ce chagrin à Marinette : elle le mérite si peu ! Mais c'est ainsi souvent, n'est-ce pas, l'innocence punie.

Ah ! je ne me cloîtrerai pas. Je veux voir en face ces gens qui s'occupent de moi et afficher une liberté d'esprit qui me fuit.

C'est à Khereddine que je vais volontiers. Gilda Martini a fait installer une guérite verte au bas du jardin, tout près de la mer.

— D'un seul bond je suis dans l'eau, dit-elle.

Je la regarde s'éloigner du bord. Pour moi, je ne goûte que le plaisir d'être couchée sans entraves sur la plage chaude, comme une fille des premiers âges du monde.

Je suis loin de la solitude de ma chambre et de la grille au manteau de verdure. Le chant du flot couvre la rumeur des voix méchantes. Drapées dans nos peignoirs et enterrées à demi dans le sable, nous flâbons. Le soin que prend Gilda de ne jamais prononcer certain nom m'en dit plus long que les avertissements académiques. Quelquefois, elle s'amuse à reconnaître au loin les silhouettes qui suivent la plage en se diri-

geant de notre côté, mais elle n'essaye pas de me mettre à l'épreuve en feignant de se tromper. Serait-il visible que je cherche à l'éviter?

Je n'en ai pas la peine, d'ailleurs : il ne vient plus.

LETTRE DE M. DHARVIEUX

MADÉMOISELLE,

Une conversation vient de m'éclairer sur les causes de la réserve que vous mettez ces jours-ci dans vos visites à ma fille.

Sans doute avez-vous déjà appris que votre sollicitude pour ma petite malade a donné lieu à de malveillantes paroles. Je m'incline devant votre fierté qui n'a pas voulu me les révéler. Il était facile, cependant, de me le dire, Mademoiselle, pour ne pas priver Marinette de votre présence; pour ne pas la voir triste, les yeux rougis, je partirai pour que vous puissiez venir aux Ombres.

Je donnerai à mon voyage toute la publicité possible. Ma bonne tante Dharvieux viendra tenir le rôle de maîtresse de maison. Tout sera bien, au point de vue du monde exigeant.

Laissez-moi vous dire que j'espère que rien, de ma part, n'a jamais pu vous offenser. Il m'est déjà dur de penser qu'involontairement j'ai pu nuire à votre réputation. Heureusement, ici, Mademoiselle, les propos sont fragiles. Dans vingt-quatre heures il n'en sera plus question.

D'autant que vos vrais amis, ceux qui ont pu

vous approcher assez pour vous bien connaître, ne peuvent être que comme moi, très respectueusement vôtre.

Jacques DHARVIEUX.

P.-S. — *Je partirai dès demain.*

M^{me} Antoine Dharvieux prie M^{me} Léris de bien vouloir lui faire le plaisir de venir goûter aux Ombres, le jeudi 2 juin.

Je montre cette carte à ma Directrice et lui explique le départ de M. Dharvieux, le chagrin de Marinette, le chaperonnage de cette tante. Elle hausse les épaules et me dit :

— Certes, voilà bien des cérémonies, maintenant !

Oui, voilà des cérémonies. Mais, aux *Ombres*, je trouve une vieille petite dame au visage spirituel. Mihie m'annonçant, elle s'avance vers moi :

— Jacques et Marinette me disent tant de bien de vous que je suis pressée de vous voir. Ma nièce a voulu que votre retour ici fût fêté, et nous avons fait quelques invitations. Je ne serai pas fâchée de renouer connaissance avec le milieu tunisien, que j'ai quitté depuis quelques années. La nouvelle époque ne vaut pas mieux que la mienne, je crois, me dit-elle avec des yeux amusés, des yeux gris qui ont l'air d'y voir juste.

Encore plus de cérémonies que je ne croyais. Le salon ouvre ses deux portes-fenêtres sur le

jardin, une grande toile ravée de rouge est tendue de la maison aux arbres, et là-dessous on a préparé des tables pour le goûter. Des faïences joyeuses, des plateaux de cuivre, des dentelles arabes...

Des compagnes de Marinette viennent avec leurs mères : Suze et Lise Blondin, Pépée Colleure, Violette Perk. Elles sont assises près de la chaise longue.

Ces dames s'exclament :

— Vous n'étiez pas revenue depuis des siècles, chère Madame ; c'est l'accident de cette pauvre mignonne qui vous a rappelée.

— J'ai beaucoup regretté de ne pouvoir pas accourir dès que je l'ai connu. Je dois dire aussi que Jacques ne m'a pas prévenue aussitôt. Le pauvre garçon, je ne lui en veux pas. Le plus pressé n'était pas d'écrire des lettres. Quand il a repris ses esprits, il m'a demandé de venir. A mon âge, on a besoin de faire des préparatifs avant de se déplacer. Et, malgré ma bonne volonté, je n'ai pu arriver que ces jours-ci, plus à point que je ne pensais, puisque mon neveu a été appelé brusquement sur sa ligne du sud.

— Mon mari m'a dit que M. Dharvieux avait dû partir, en effet. Cela lui a moins coûté d'abandonner sa fille, la laissant dans vos mains, dit M^{me} Legrand.

Elle est là, inévitablement, aimable, charmante pour moi. C'est le ton. Chacune me complimente et m'entoure. Et je joue une belle gaîté. Je me joins aux fillettes et je partage leurs rires. Personne ne se doutera que les potins, les sous-entendus, les cabales m'ont fait du mal. Tout

près, les volets sont fermés à la fenêtre de la bibliothèque, fermés sur un souvenir.

J'aime mieux *les Ombres* rien qu'à nous. Grand'tante Doutte a réveillé la maison. Il y a des fleurs, des gourmandises. Elle m'enjôle, m'ensorcelle, m'oblige à rester souvent à dîner. J'ai appris à faire les mouvements nécessaires au bras de Marinette, tout un traitement pour qu'il ne s'engourdisse pas. On a coupé ses cheveux à la Ninon. Elle est si jolie maintenant, avec une mèche nouée sur l'oreille ! Quelle stupidité que son père soit privé de la voir !

Enfin elle va pouvoir bientôt sortir.

Dimanche de juin.

L'avenue Bab-Djedid monte à travers le quartier arabe. Aux jours de marché elle est encombrée de chameaux et d'arabas, de servantes voilées de noir traînant leurs pieds à demi hors des babouches. Les vieillards sont nombreux, ils parlent fort et gesticulent, ramentant de temps en temps leur burnous sur l'épaule, d'un geste majestueux. Il semble toujours qu'ils discutent de choses profondes et mystérieuses.

Les gamins pataugent les pieds nus, secouant le pompon de leur chéchia. Les jeunes gens ont l'air grave et passent lentement, une branche de « iasmine » derrière l'oreille, fredonnant une

mélopée traînante. Les marchands crient sans cesse la même phrase d'une voix rauque ; ils entassent leurs marchandises sur le dos des ânes qui restent ainsi des heures, immobiles et chargés, battus à la première occasion.

Ce soir de dimanche, l'avenue est tranquille. Toutes les boutiques sans porte montrent leur fouillis de choses vieilles et poussiéreuses, surtout les selleries, confusion d'étriers rouillés, de chaînes, de tiges tordues.

Les hommes ont laissé les femmes à l'intérieur et ils sont assis dehors, sur les bancs ou sur les nattes, par terre. Ils boivent du café épais ou du thé très jaune ; ils fument le narghilé ou la petite pipe et jouent aux échecs. En ligne gisent les chaussures.

Un son ininterrompu de tam-tam m'accompagne durant toute ma promenade : c'est un charmeur de serpents ou un fou qui fait des cabrioles et des contorsions.

Ainsi je vais le long des rues, me flattant d'avoir repris mon équilibre. De nouveau je m'intéresse aux mœurs indigènes, à la vie des autres, à tout l'extérieur.

Et voilà ce qui arrive !

Comme Marinette va tout à fait mieux, je lui apporte les devoirs donnés dans sa classe, et je la surveille un peu quand je suis libre l'après-midi. Je n'arrive qu'à six heures, cette dernière fois, et je la trouve en face d'une difficulté. Je m'installe à la lui expliquer.

Nous sommes dans sa chambre, la table pous-

sée vers la fenêtre. Grand'tante, en faisant sa promenade avant le repas, m'aperçoit et me dit :

— Vous vous êtes attardée, Mademoiselle ; on met votre couvert pour que vous diniez avec nous.

— Comment !...

Ma montre marque bien sept heures et quart.

— Ta, ta, ta, ta... C'est entendu. Avant que vous soyez rue de Russie, vos compagnes de table auront achevé leur repas et vous serez seule ; ce sera bien plus gai ici, n'est-ce pas, Nette ?

Je suis prisonnière de ces deux amies pour ce soir. Je ne le regrette jamais. M^{me} Dhavieux, sous le prétexte de lutter contre la chaleur, nous fait des menus délicieux.

— Il faut du raffinement pour ne pas perdre l'appétit. Nette a besoin de reprendre des forces, et vous êtes un peu pâle depuis quelques jours. Quant à moi, je suis à l'âge de la gourmandise.

Ce disant, elle nous sert de grosses parts de crème aux fruits bien refroidie, lorsque Bambou, en apportant une assiette de gâteaux, dit, la bouche grande ouverte en signe de joie :

— I là Moussu.

Pauvre créature que je suis ! Je regarde ma coiffure dans la glace et je pense que l'on m'a fait, le jour même, des compliments sur ma robe légère. Voilà mon inconscient : mon premier souci est de ne pas lui déplaire.

Marinette aussitôt se lève et court au-devant de son père. Grand'tante, ayant souri — est-ce de ma rougeur ? — se remet à manger sa glace qui va fondre. J'essaye de garder une contenance naturelle.

Après un instant, le voilà. Il s'avance vers sa tante et l'embrasse affectueusement, puis il prend ma main qu'il serre et il dit :

— Que je suis heureux d'être arrivé !

— Tu n'as pas annoncé ce retour, mon cher enfant, et nous terminons le dîner. Mais on va te servir.

— Je n'ai été libre qu'au dernier moment ; je meurs de soif, mais j'ai diné.

— N'es-tu pas las du voyage ?

— Je suis las d'être loin, dit-il un peu brusquement, mais le voyage qui me ramenait m'a paru délicieux. Jamais je n'avais autant senti l'amertume de l'éloignement.

Que je ne rencontre pas ses yeux, car je sens qu'il me regarde. J'ai dans les doigts un petit brin d'osier tombé d'une corbeille et je redessine avec attention la guirlande bleue de la nappe.

Ce sont les nouvelles de Marinette qu'il faut donner en détail. Elle explique les mouvements que nous faisons et qui rendent l'élasticité à son bras.

— Regarde mes doigts, papa : je les lève les uns après les autres ; ma main n'est plus du tout enflée, elle devient comme l'autre.

Puis on passe aux récits de la vie domestique, histoires d'animaux et choses du jardin.

Quand M. Dharvieux a bu plusieurs verrées d'eau fraîche, grand'tante nous emmène dehors, près du salon où sont les grands fauteuils. Marinette s'assied sur les genoux de son père, et la conversation se poursuit sur le même ton affectueux.

Je dois m'en aller, n'est-ce pas. N'importe qui

sentirait qu'il s'en faut aller... Je n'ose pas faire le simple mouvement de quitter mon fauteuil. Je voudrais partir sans qu'on me remarque, devenir invisible et être transportée tout à coup.

« Dès que l'horloge sonnera, me dis-je, je me leverai. »

Il est dans l'ombre, le dos tourné à la maison, la tête de la fillette appuyée à la sienne. Je ne vois pas où va son regard.

J'entends le craquement qui précède la sonnerie des heures, mais au moment où je m'appuie sur le bras du fauteuil pour me lever :

— Mademoiselle, ne partez pas encore : cela romprait le charme de cette bonne soirée. Pensez à toutes celles que j'ai passées à une étroite terrasse d'auberge, seul avec ma cigarette. Ne croyez-vous pas que je puisse avoir le désir de prolonger celle-ci ?

Mon mouvement de retraite reste inachevé.

Grand'tante va donner des ordres.

— Vous n'avez pas froid ? dit-elle, sur le seuil de la porte. Marinette, tu viendras chercher ton écharpe.

Nous voilà seuls, et aussitôt... je suis sûre qu'il ne s'écoule pas dix secondes... la catastrophe...

Sans bouger, toujours dans l'ombre, il parle :

— Je n'espérais pas vous trouver ainsi, à la première minute, mais seulement entendre parler de vous m'apparaissait comme un bienfait. J'aurais su que vous veniez de vous accouder à la barrière. J'aurais vu votre écriture sur la table de Marinette... Et je vous vois, vous êtes là, je ne puis résister. Je me suis maudit dans ma solitude. Imbécile, qui ne savait pas, avant

de partir, qu'il vous aimait!... J'avais peur de vous. Votre froideur m'empêchait de voir en moi. J'ai retrouvé mon caractère. Je ne veux pas vivre torturé. Quand j'ai senti que vous vouliez partir, tout à l'heure, j'aurais fait n'importe quoi pour vous en empêcher. J'aurais parlé devant ma tante, devant ma fille. Je suis libre. Je peux vous dire que je suis vôtre tout entier, de toutes mes forces...

J'ai mis mes mains sur mes yeux et je ne vis plus. J'ai franchi les limites de mon être... Je suis dans l'infini...

— Je vais au-devant d'un refus, peut-être, continue-t-il. Tant pis, il faut que je sache. Si je vous déplais tout à fait, je repartirai, je me mettrai au travail comme un force-né, j'emmènerai Marinette, nous ne nous reverrons pas.

Je suis traversée comme d'un coup de feu, je me lève dans un sursaut. Mais avant moi il est debout devant la porte. Je suis si troublée que je tomberais dans ses bras s'il faisait un geste. Je joins les mains :

— Non, non, vous ne me déplaisez pas. Laissez-moi partir!

O cher pays de parfums! Les haies de roses rouges flamboient, celles d'un blanc jauni semblent avoir la fièvre. L'odeur des orangers, celle des jasmins, plus forte que le poivre, augmentent mon ivresse. Je suis venue de grand matin dans ce jardin d'*Essais* solitaire. Mon premier jour de bonheur depuis que je suis au monde!

Je voudrais m'enfuir avec ce bonheur. Que tout est beau! Ce ciel, ces petits cailloux de l'allée... Comment avons-nous tant de forces pour être heureux?...

Où vais-je chanter mon allégresse? Je ne saurais rentrer : ma chambre me paraît mesquine pour mon âme débordante. Pas d'obligation scolaire aujourd'hui. Rien ne troublera mon rêve. Viens ouvrir tes ailes. Viens au phare de Sidi Bou Saïd. Tu l'aimais déjà quand la vérité était lointaine. Maintenant tu monteras les marches soulevée par la vague de bonheur qui te porte depuis hier.

Cette route du bord du lac, nous l'avons faite ensemble ; ses yeux fixaient l'horizon. Je retrouve à chaque aspect du paysage des phrases qu'il m'a dites durant ces trajets. Il goûte aussi tout le pittoresque de ce blanc village si escarpé sur sa colline. On le voit de la mer, quand on arrive à Tunis : il paraît inaccessible. Ne suis-je pas parvenue aussi à des sommets inaccessibles?

Là, sur la plate-forme qui domine la mer, je répète toute la scène du soir. Ces mots si tendres, cette violence contenue, son regard quand il entre.

« Je suis las d'être loin... »

« Avant de partir, je ne savais pas que je vous aimais. »

Oui, cher cœur d'homme tyrannique, vous savez mieux que moi le chemin de l'amour. Je me contentais de vous chérir dans le silence ; dès que vous avez su, vous êtes venu et vous avez parlé! Dans mon ignorance, je ne pouvais imaginer la douceur magnifique de l'aveu et

ce que verse dans nos veines la certitude de l'amour partagé.

Cet après-midi où je vous ai rendu vos livres, je ne vous aimais pas encore assez. Que cette journée est loin!... Après l'accident de Marianne, j'ai souffert pour vous. La vue de votre front assombri et de la tristesse qui courbait vos épaules m'était douloureuse autant que celle des membres brisés de votre enfant. Je mêlais vos deux souffrances sans les distinguer. Et cette épreuve nous rapprochait...

« Je suis aimée! Je suis aimée! »

Je l'ai entendu me dire :

« Me voilà vôtre tout entier, de toutes mes forces. »

Et il est fort entre les forts, agile et beau. Je connais au coin de ses tempes des rides charmantes qui se plissent un peu dans un joli mouvement d'yeux qui se moquent. Je connais un mouvement de la lèvre inférieure qui avance pour une moue de dédain. Et le geste de la main qui relève la blonde moustache. Et le port de la tête, un peu haute, avec les cheveux rejetés en arrière. Je l'ai vu marcher, je l'ai rencontré penché sur l'encolure de son cheval, je l'ai écouté dans un salon : toujours le plus beau et le plus attachant...

Allons, déjà paraissent les teintes violettes et les gris de perle. Le soir vient,... déjà,... déjà!... Je pose mes lèvres sur la pierre chaude contre laquelle mon cœur vient de battre de si belles heures!

En rentrant, cette lettre m'attend :

MADÉMOISELLE,

J'ai passé cette nuit appuyé à ma fenêtre. Je vous voyais encore dans le fauteuil, penchée un peu vers moi, la tête dans votre main.

Maintenant j'ai peur d'être bien fou pour que les mots que vous m'avez dits me comblient de joie. Et si je leur prêtai un sens qu'ils n'ont pas? Mais je craignais tant que vous me repoussiez tout à fait!

Et puis votre chère raison, surprise, ne pouvait vous permettre de dire davantage.

Je me rends compte de toute l'impétuosité de ma démarche. Soyez rassurée : hélas! mes travaux me rappellent. Cette absence conviendra mieux à votre caractère, n'est-ce pas? Vous pourrez réfléchir.

Je suis devant vous comme un fiancé. J'attendrai le temps que vous voudrez. L'attente n'est rien devant l'espoir de vous avoir pour toute ma vie.

Voulez-vous écrire à Sfax?

Jacques DHARVIEUX.

Jacques, vous ne me connaissez pas!... Ma raison, mon calme, ma froideur, tout cela sont des habits de commandement, un masque que je hais. Si vous m'aviez vue m'abattre sur mon lit comme une bête, votre lettre serrée dans mes

doigts! Et je n'ai pas seulement pleuré : j'ai crié, crié, crié.

C'est ma faute, c'est ma faute. Vous êtes logique et moi folle. J'avais passé une journée de rêve, envoûtée, loin de la vie. Et maintenant tout est fini. Un jour, et c'est fini. Car je ne peux pas être sa femme. Il faut que je lui écrive toute ma vie.

MA LETTRE

Accordez-moi de lire comme un ami cette courte histoire. Je vais vous la dire telle quelle, et vous jugerez. Vous verrez que je suis liée par ce qu'il y a de plus fort : l'ordre de ma conscience.

Ma mère étant morte quand j'étais toute petite, j'ai été élevée sans douceur. Mon père, d'un caractère sévère, ne m'a jamais accordé d'attention que pour mes études. Les seules questions qui nous aient rapprochés ont été des débats littéraires. J'ai donc pris vite l'habitude de vivre en moi-même et cette apparence de calme et de froideur que vous connaissez, tandis que, dans ma tête, je vivais mille vies.

Nous avions une certaine fortune, un beau domaine. Aucun souci matériel ne m'a jamais atteinte. Mon père me laissait entièrement maîtresse de la part qui me revenait de ma mère et qui suffisait à mes dépenses de jeune fille. Si notre vie ne connaissait pas les effusions de tendresse, j'avais du moins une grande liberté, une

autorité établie dans la maison. Enfin j'étais traitée non pas comme une fillette, mais comme un être égal à lui, chef de famille.

J'étais consultée pour les travaux, les réparations aux fermes, les achats même. J'embellissais la maison. Je fis construire. Ce fut ainsi que j'employai l'enthousiasme de ma jeunesse et les désires de mon cœur.

Nous avions décidé que je poursuivrais mes études, et je fis quelques voyages dans ce but. Pendant l'un d'eux, quand j'atteignais vingt ans, mon père devint amoureux d'une jeune femme d'une trentaine d'années, splendide créature, fausse, intrigante, comédienne, qui se joua de lui.

Je revins. Je suppliai mon père de ne pas se remarier de cette façon, avec une femme qui ne me témoignait que de l'éloignement. Je remontrai la vie que j'allais avoir, qu'il me serait difficile d'habiter sous leur toit, que j'étais tacitement chassée... Le souvenir de ces discussions m'étreint encore douloureusement.

Mon père ne céda pas. Comme je l'avais pressenti, je ne pus pas vivre en face d'une ennemie active. Je décidai alors de choisir une carrière. Mais j'avais étudié en amateur, sans prendre de titres; il me fallut recommencer.

Pendant mon absence, ma belle-mère agit si bien que lorsque mon père mourut subitement, je fus chassée de mon toit légalement, comme je l'avais été indirectement d'abord. Elle avait la jouissance de la maison et des propriétés. J'héritai du peu d'argent qui fut trouvé. Mon regret fut qu'en réunissant cette part à la dot de ma mère je ne pusse pas lui racheter le domaine.

Pour une plus-value, elle l'aurait sans doute laissé.

Rien ne m'a été plus cruel que d'abandonner pour toujours ma terre, celle des miens.

Dès que j'en ai eu le droit, j'ai demandé un poste en Tunisie; je l'ai obtenu très vite. Et je suis arrivée ici, décidée à tout oublier en me créant une tâche.

Les premiers jours, j'ai été attirée par votre fille, si grave, si sérieuse. Quand j'ai su qu'elle n'avait plus de mère, je suis allée à elle avec tout mon cœur. Pardonnez-moi, mon ami, je ne savais pas la belle part de tendresse que vous lui donnez. Comment je me suis attachée à elle de plus en plus, comment elle m'a rendu plus d'affection que je ne l'espérais... et le reste, vous le savez.

Aujourd'hui, mon Destin est terrible. Mais la seule chose que je vois, nette comme un phare qui illumine la nuit, c'est que je ne prendrai pas auprès de Marinette la place de sa mère.

Si cette enfant m'a donné sa confiance, le plus grand crime serait de m'en servir pour me faire accepter. Elle vous aime plus qu'elle ne pourra jamais m'aimer : il le faut. Elle doit avoir en retour sa part entière d'affection et de fortune.

Le remords que j'aurais de commettre cette mauvaise action, entraînée par les sentiments que vous me témoignez, empoisonnerait mon affection même.

Il paraît que ce n'était pas dans ce pays que je pouvais reposer ma tête. Cela aurait été trop doux. La vie m'est rude. J'irai ailleurs. Je ne veux pas être vaincue, j'essayerai de remplir une mission mieux que je ne l'ai fait ici, et de

chercher seulement en elle ma raison d'être.

Laissez-moi vous demander que le souvenir de ce que j'ai souffert vous garde d'amener sous votre toit une seconde femme. Marinette vous dédommagera. C'est un petit cœur délicat et profond. Vous serez heureux par elle.

J'ai du courage; je fais appel au vôtre et à l'amitié que vous me garderez.

Claire LÉRIS.

Ma lettre va partir pour Sfax. Et sur une petite feuille de papier j'ai écrit plusieurs fois : « Jacques, je vous aime, je vous aime », comme une éternelle litanie, pour être sûre de ne pas le lui dire, à lui...

RÉPONSE DE JACQUES

Je ne sais comment m'approcher. Vous me dites « mon ami »; même à ce titre, ne vais-je pas déplaire à votre cœur à vif?

Une crainte affreuse me vient de vous perdre, et quand je sais votre triste vie, il faudrait que je vous laisse partir... Vous avez raison, je me heurte à ce qu'il y a de plus terrible : une conscience scrupuleuse.

J'aurais voulu que les obstacles vinssent du dehors : je les aurais vaincus; mais l'obstacle est en vous.

Vous dites : « Le remords empoisonnerait mon affection même. » Oh! que cela est cruel! Je crois que c'est cette phrase qui m'a abattu.

*Même si mon amour arrivait à vous émouvoir,
vous ne m'aimeriez qu'avec des regrets.*

*Si j'étais un tout jeune homme, peut-être
n'aurais-je pas tant de mal. Je ne penserais qu'à
mon amour, j'essayerais de vous persuader, je
vous dirais toutes mes folies. J'ai, à mon âge,
une pudeur qui voile ces aveux, et j'ai peur.
Que me ferait mon bonheur, si vous n'étiez
pas heureuse?... Après toutes ces souffrances,
comme il eût été bon de vous ouvrir un foyer,
de vous faire connaître les émotions, les ten-
dresses de la vie partagée!*

*Chère Claire, cher front fermé où se sont mu-
rés tant de rêves, chère fleur qui a soif, chère,
chère... Toutes ces forces déchaînées dans votre
âme me troublent. Je suis respectueux devant
vos doutes. Mais songez à ce que deviendrait
cet instinct maternel qui vous a portée vers
Marinette. N'oublierez-vous pas toutes les ter-
reurs qui hantent votre cœur malmené?*

*Puis-je vous dire comment je juge les choses?
C'est une façon un peu sèche, mais qui, dépouil-
lée de phrases, réduit les faits à eux-mêmes. En
résumé, nous sommes en face d'un problème;
raisonnons-le. Vous comparez notre situation à
la vôtre entre votre père et une belle-mère.
Nous avons en effet, dans les deux cas, trois
personnages. Si j'appelle ces êtres en présence
d'abord A, B, C, dans une première équation,
puis A', B', C' dans la seconde, j'ai :*

De A à C, passion sensuelle;

*De C à A, aucun sentiment affectueux, de l'in-
térêt et du calcul;*

De B à C, haine;

De C à B, haine.

Bien.

*De A' à C', l'amour le plus fort, le meilleur,
j'en jure sur l'honneur;*

De C' à A', sympathie... (?);

De B' à C', grande affection;

De C' à B', grande affection.

En plus, B a vingt ans;

B' a dix ans.

Mon petit B' a besoin d'une maman. Je n'ai eu jusqu'à maintenant que la direction de son enfance; vais-je savoir la guider quand elle sera une jeune fille? Ses jouets, sa vieille domestique l'occupaient facilement; ne sentira-t-elle pas son isolement pendant mes voyages? ne sera-t-elle pas trop libre?

Et puis, je suis riche, mon amie, et je le deviendrai plus encore. Marinette sera comblée. Loin de moi l'idée de la léser jamais. Mon amour ne me la fera pas délaisser. Ne suis-je pas allé à vous par son entremise? Ce sont vos bontés pour elle qui m'ont amené à vous connaître, puis à vous aimer de l'aimer.

Après, à vous voir si parfaite et si simple, si douce, si belle, d'une grâce si souple, et cependant si réservée et si digne, mes sentiments ont grandi, ils se sont élevés, et à cette heure je n'ai qu'une idée, je le répète : ne pas vous perdre.

Je reste à Sfax pour cela. Continuez à aller aux Ombres. Ma pensée vous y évoque. Voyez comme je suis raisonnable et fort. Est-ce que je ne mérite pas que vous m'écriviez?

JACQUES.

LACUNES DANS LES CARNETS

Interruptian du journal de Claire

Après cette lettre, Claire pensa qu'elle pouvait s'accorder une trêve. Le cœur le plus ferme a ses faiblesses. Puisqu'elle sacrifiait l'avenir, ne pouvait-elle pas le retarder d'une heure? Cette heure finirait avec l'année scolaire. Elle partait, comme les autres, au jour des vacances.

Ainsi elle alla retenir sa place sur l'*Eugène-Péreire*, partant le 1^{er} juillet.

Ne valait-il pas mieux écrire à Jacques, pour qu'il acceptât son exil à Sfax? Claire espérait ainsi l'amener à l'amitié. Il lui disait qu'il ne voulait pas la perdre... et elle aurait trop souffert de rompre brusquement pour toujours. De loin, par lettres, elle pensait lui expliquer si bien ce qu'elle ressentait et ce qu'elle voulait que Jacques comprendrait son départ. Elle se ferait froide, et la séparation des vacances continuerait à apaiser ce que ses sentiments avaient de trop vif. L'année suivante, ils pourraient se revoir sans trouble, affectueusement, en camarades.

Cette période devait être courte, la réponse de Jacques était déjà du 12 juin.

La correspondance échangée donnait raison à Claire. Jacques cachait aussi son ardeur, essayait de ne pas la heurter, de comprendre ses scrupules, de ne pas penser au lendemain. Il parlait de sa vie, de ses projets, de la réussite de ses travaux.

Lequel se prenait au piège de l'autre? L'habi-

tude naissait peu à peu de ce commerce épistolaire. Ces lettres attendues n'apportaient que récits innocents, protestations d'amitié, intérêt affectueux, confiance dans l'apaisement.

Par exemple :

Tunis, le 14 juin.

Toutes les raisons que vous me donnez, cher Monsieur et ami, devaient naître dans votre esprit. Nous voyons chacun la question d'un côté opposé, nous ne pouvons donc la résoudre de la même façon.

Je regarde comme un événement heureux cette soirée des Ombres où vous m'avez livré votre pensée entière : de l'avoir fait il ne restera rien de trouble entre nous. Et celle que vous évoquez maintenant ne doit pas être celle que vous avez vue surprise et penchée, ce soir-là, mais celle d'avant et celle qui reste l'appui de Marinette, l'amie, assez jeune pour la distraire et l'attacher, mais assez vieille pour que ce rôle lui suffise.

Votre petite fille est tout à fait remise. Je m'efforce de l'entourer, pour qu'elle ne souffre pas trop de votre absence. Votre tante me témoigne une affection plus grande de jour en jour.

Parfois j'accepte quelques distractions du monde. J'ai compris qu'il faut savoir ne pas être « singulier ». Ni trop ni manque, n'est-ce pas, mais ce bon juste milieu !

Et dans la meilleure société, mon ami, j'ai vu hier, sur la plage de Khereddine, le soleil enfin disparaître. Voir cela et entendre parler de vous

furent les deux bons moments de la journée. La place que vous tenez vous condamne à être jugé, mais vous l'êtes favorablement, en raison de votre force. Ne regrettiez pas l'exil : je vous apporte l'encens qui brûlait pour vous devant les vagues bleues. Les absents n'ont pas toujours tort, et il me semble que je vous écris bien longuement...

Claire LÉRIS.

A cela Jacques répondait :

Je ne serai pas vain des louanges du monde; c'est leur écho qui peut me plaire, puisque vous lui prêtez votre voix. Vous adoucissez vos accents pour me faire oublier la sévérité de vos premières lignes.

En effet, comme nous sommes loin l'un de l'autre! De nos deux côtés opposés, dans quel sens allons-nous, maintenant: encore plus loin,... ou bien montons-nous chacun notre pente, pour nous rencontrer au sommet? Si je savais, comme je gravirais ma route avec un bel élan! Mais si je dois faire tant de chemin pour rien...

Ma seule douce pensée est de vous avoir fait plaisir en partant. J'aime mieux penser à vous sur ma grève déserte que de vous voir au milieu de la société de Khereddine. Et, aidé de vos conseils, je me fais la morale. Mais n'espérons pas très proche le temps où je pourrai reprendre sans trouble la vie de famille. Vous me jugez trop bien, Mademoiselle, vous voulez me forcer, et vous me forcez à une attitude courageuse, mais il faudra que je sois bien sûr de ce courage pour vous revoir.

Bientôt je vais faire l'essai d'une partie de la ligne. C'est une récompense de monter dans la machine et de la conduire pour la première fois. On me laisse cet honneur : c'est mon inauguration.

Vous ne pouvez pas me laisser sans lettres. Il faut soutenir le patient qui s'opère. Je vous assure que j'essaye, comme vous, des coupures nettes, mais rappelez-moi d'enfoncer le couteau. Dire que si vous m'aviez aimé cela aurait été si simple! Je mets si bien ce souhait au conditionnel que vous m'en permettrez le regret...

... En réponse à Claire qui lui avait demandé de prendre des précautions dans son rôle de mécanicien, il écrivait :

J'aurais voulu que vous me disiez : « Je suis inquiète; ne faites pas d'imprudence, pour me faire plaisir. » Vous en auriez le droit, et je me soumettrais volontiers. Comme vous craignez que je trouve dans vos lettres quelque fondement d'espoir!

Tant pis, je bâtis quand même des châteaux en Espagne. On ne peut pas toujours construire des remblais et enfoncer des rails dans le sable.

Mais, chère raisonnable, n'enlevez pas aux hommes le goût du danger. Il n'est pas besoin de la gloire : elle ne vient que par surcroît. On lutte, on dompte quelque puissance invisible, et une joie superbe vous enivre. Ce ne sont pas ceux qui aiment le moins la vie qui s'exercent à la risquer. C'est pour la retrouver avec plus de bonheur et sentir son prix chaque fois. Vous ai-je exagéré mes risques? Tout a très bien

marché, aucun pont ne s'est rompu, aucun boulon n'a manqué, et sur ma petite ligne j'ai glissé dans les sables jusqu'à Gafsa. Si vous devenez une vraie Tunisienne, vous parcourrez ces espaces du Sud, assise dans mon petit train; d'autres viendront aussi qui savent aimer ce pays. C'est là que vous trouverez, dans le silence, l'extrême solitude et l'infinie liberté.

Et juin s'attardait dans le splendide éclat du soleil. La vie s'arrêtait dans la ville. Après le cours du matin et le déjeuner, Claire rentrait dans l'ombre de sa chambre, où l'attendait son rêve. Elle le reprenait où elle l'avait quitté la veille, soit en écrivant à Jacques, soit en relisant les pages reçues de lui. Si elle n'allait pas chez Marinette à six heures, cet état se prolongeait jusqu'au dîner, qui, de nouveau, coupait d'un acte machinal le paradis délicieux. Dans cette monotonie, le temps ne semblait pas être divisé...

Un jour vint cependant qui fut le 25 juin. Le départ serait dans cinq jours. Tout arrive, ce qu'on craint et ce qu'on espère. Et, devant cette date si proche, Claire pensa qu'elle n'aurait jamais le courage de partir.

Partir sans le revoir... Et pourquoi?... N'est-ce pas lui qui a raison? Quel besoin de torture? Est-ce que Marinette ne l'aime pas? Ne sera-t-elle pas pour elle aussi bonne que la meilleure des mères? Faut-il ne penser qu'à elle? C'est trop qu'une petite tête fragile absorbe tout ainsi.

« Et nous deux, n'avons-nous pas des droits?

Ne suis-je pas libre de l'aimer? Je lui en veux d'être resté loin, de n'avoir pas tenté un retour. S'il était là, j'irais à lui, je lui dirais : « Je ne sais plus, je suis lasse, je suis à bout : déci-dez vous-même; j'ai confiance, je veux vous aimer. »

« Sait-il mes vacances si proches? Et s'il venait comme l'autre jour, sans rien dire? Peut-être est-il arrivé tout à l'heure. Vais-je le voir? Est-il là, tout près, qui se hâte?... Non, tout est calme. La nuit est tiède, aucun pas ne sonne dans la rue. Sa folie est moins grande que la mienne. Ma tête est égarée. Rien n'existe que son image. Un espoir extravagant m'envahit. Je ne suis pas seule sur le bateau : il est auprès de moi. J'ai pu tout oublier : le bien, le devoir...

« Que reste-t-il de mes idées d'indépendance, d'émancipation, de vocation professionnelle? Que reste-t-il de mon orgueil? Je suis courbée sous une main terrible. De mon inconscient, enfermée dans des bandelettes serrées depuis l'enfance, se lève une Claire amoureuse, farouche, exaltée.

« Si ce n'est qu'une ivresse passagère, si les remords et les regrets viennent de ma conscience réveillée, eh bien! n'y a-t-il pas la suprême fuite... et là seulement la vérité... »

Il faut de ces soulèvements de l'âme pour se connaître. A l'ordinaire, nous nous conduisons par habitude, comme nous faisons, sans y penser, les mêmes gestes. Claire rougit le lendemain du débordement passionné qui l'avait conduite

jusqu'à l'abdication complète du « moi » qu'elle avait formé. Avoir essayé de se gouverner depuis des années et devenir le vaisseau démâté dans la tempête!... Manquer à la morale que l'on enseigne aux autres!... Tout le vent de l'abîme l'avait assaillie, pliée, vaincue...

Si elle était facile à vaincre, il n'y avait qu'un moyen de défense : c'est de partir, et partir tout de suite, dans la lucidité ; qui sait si une autre tempête ne l'emporterait pas, cette fois, et quand elle se retrouverait sur le rivage inconnu, il serait trop tard.

Pour motiver sa demande de congé anticipé, Claire invoqua une vente de propriété à laquelle le notaire la conviait. Ses intérêts demandaient sa présence. Rien, d'ailleurs, ne souffrirait qu'elle partît trois jours plus tôt que la date officielle : l'école était déjà en désarroi, les préparatifs de la distribution des prix dérangeaient tout.

Dans le cabinet directorial, Claire fit ses adieux, reçut les souhaits pour un bon repos et de nombreuses distractions, terminés par un : « A l'année prochaine ! » qui lui sembla parler d'une époque si lointaine,... perdue dans l'éternité!...

Le départ rendu inévitable, Claire sentit le calme lui revenir. Le temps de faire ses bagages, d'aller aux *Ombres* et de déposer deux ou trois cartes p. p. c., et elle prendrait le bateau le lendemain. L'obligation d'agir use les dernières heures, depuis le ticket à prendre à l'agence jusqu'aux détails de mise en place des objets dans la malle ; la pensée ne peut accueillir lon-

guement les regrets ni se complaire aux troubles du déménagement.

Mais devant la grille si amie de la villa, un tourbillon d'angoisse ressaisit Claire.

« Non, je ne penserai pas, dit-elle, raidie, je ne penserai pas maintenant. La dernière fois, peut-être..., et le chagrin de Marinette... »

Plus encore que des larmes et des supplications; la gravité avec laquelle la fillette accepta les explications sur le départ la bouleversa. Comme si elle pressentait une raison sérieuse qu'on ne pouvait lui dire, elle ne fit qu'une question :

— Vous reviendrez, n'est-ce pas?... En prolongeant : Vous reviendrez, bien vrai?... Une autre fois, nous irons peut-être en France pour les vacances. Souvent papa me l'a promis. Je serai plus grande, cela vaudra mieux.

— Pourquoi?...

— Parce que vous m'aimerez plus, Mademoiselle; quand je serai plus grande, et qu'on fera davantage attention à moi...

Marinette, si tu savais! Mais il faut un peu de mal pour un plus grand bien. En grandissant, au contraire, tu prendras conscience de tes droits. Tu resteras pour ton père l'unique bien et tu te défendras. Si tu le veux, je resterai ton amie, je ne t'aimerai que pour toi-même. Puisse l'orage s'apaiser et me permettre cette affection!

M^{me} Dharvieux a ouvert des yeux effarés et m'a tenue sous son regard. A elle aussi j'ai dit l'importance de ma présence à cette vente de

propriété, mais elle n'en a pas cru un mot, et pour cette raison a accepté mon excuse immédiatement.

— Veillez sur vos intérêts, mon enfant. Nous faisons si souvent preuve d'incurie !

Marinette m'a cueilli quelques brins d'un arbuste aux petites grappes blanches. J'emporte ce léger bouquet. J'ai tenu dans mes mains la coupe lourde des espoirs immenses, et il ne reste rien, que ce souffle parfumé qui rôdera encore autour des *Ombres*, le soir, tandis que moi...

LE VOYAGE

Marseille n'est pas une ville où l'on puisse s'établir pour y chercher le calme et le repos. Autant elle a paru à Claire à l'unisson de ses espoirs quand elle la parcourait avant de s'embarquer « à la conquête du bonheur », autant elle la sent étrangère à son retour. Toute l'agitation, le mouvement des voyageurs lui semble grotesque. A quoi bon tant de bruit et d'efforts ? A quels échecs courrent toutes ces marionnettes remontées, lancées jusqu'à ce que le ressort casse ?...

Cependant il faut agir; on ne peut pas se laisser aller à son engourdissement quand on est seule en voyage. Claire ne peut pas, comme les débardeurs, se laisser choir sur ces sacs empilés, la tête dans les bras pour dormir.

Dans l'état de dépression nerveuse où elle se trouve, la réponse brusque du facteur qui transporte ses colis, la bousculade dans la cohue se dirigeant vers les voitures, la frappent comme des soufflets. Elle fuit en montant dans le premier omnibus ouvert devant elle.

A l'hôtel, pendant qu'elle demande une chambre, on l'inspecte de la tête aux pieds :

— Vous avez des bagages?...

(Bien entendu, une femme, ça peut ne pas pouvoir payer.)

— J'ai ces valises.

Les malles sont confiées à l'agence Aglot qui les fera suivre.

Coup d'œil aux valises, et nouvel examen de la voyageuse. Le costume tailleur à carreaux blancs et noirs a de la ligne, le chapeau de feutre souple coiffe bien. Cela sert au moins à quelque chose d'être jolie.

— ... Une chambre à un lit : cinq, sept, neuf francs?...

— A sept.

— Le 45. Montrez à Madame.

Autrefois, une arrivée semblable l'eût amusée ; le 45 lui donne le frisson. Jetée là comme ses bagages, pour combien de temps ? Pour quoi faire ?

Que cet Anglais a de la chance d'avoir tant à crier, dans la chambre à côté ! Elle entend sa marche pressée faisant craquer le parquet. A chaque instant on frappe à la porte, et une voix haute et nasillarde grince : « *Come in!* » puis donne des ordres, fait des observations.

Une lassitude telle la gagne que bientôt elle

n'a de perception que celle qui lui vient de cette vie à côté d'elle : la sienne est suspendue.

Un gong résonne. L'Anglais descend dîner.

Il faut qu'elle mange aussi ; la nourriture prise sur le bateau a été si peu de chose ! C'est cette inanition qui la rend si veule, sans doute. La physionomie sévère de son père passe devant elle ; il disait souvent : « Qui ne vit, ne vaut. »

Elle sonne pour demander un potage. Et, comme si elle veillait sur une autre, elle se force à manger.

Que la fenêtre est élevée ! Des gens ont le courage de l'ouvrir, d'enjamber l'appui et de s'élançer. Elle en sent le vertige ; ce doit être comme lorsque, étant enfant, elle sautait du sommet des tas de paille sur le « bourrier » accumulé en matelas : un chatouillement intolérable le long des vertèbres jusqu'au cerveau ; à cette hauteur, la sensation doit arriver à l'horrible. Un recul instinctif la ramène au milieu de la chambre. Et pour s'occuper, pour chasser les mauvaises visions, elle défait sa trousse, étale les objets de toilette, secoue les vêtements froissés. Rien n'arrive à donner à la pièce un aspect hospitalier ; les tapis de table aux pompons lourds, assortis à ceux des rideaux, se répètent à toutes les chambres de l'étage, de même la tapisserie incolore des murs, le couvre-lit de coton blanc qu'elle a connu déjà au pensionnat. Non, ces chambres d'hôtel ne sont faites que pour abriter le sommeil. Les gens qui passent vivent leur journée dehors, en affaires, en visites, en plaisirs, en curiosité et surtout en hâte. Ils rentrent harassés le soir et repartent vite au

matin, et pendant cette courte étape ils ne voient rien autour d'eux.

Brusquement Claire se dévêtu pour pouvoir éteindre sa lampe. C'est une détente d'étirer ses membres las et d'enfouir sa tête dans un oreiller. Pendant quelque temps le bruit des portes ouvertes et refermées retarde son sommeil, et enfin la fatigue physique l'emporte dans des cauchemars.

Le lendemain matin, Claire descend dans le hall pour chercher des renseignements sur les indicateurs, les guides ou les journaux.

Où aller? Sur une petite plage, au bord de la Méditerranée. Il n'en manque pas. Pas celles dont la « position magnifique » ou le « plus beau panorama » attirent les touristes; mieux : une qui soit encore inconnue et sauvage. Mais là ce sera toujours la mer, celle que contemplent plus loin deux yeux d'homme...

Encore où aller?

Une annonce de quelques lignes retient Claire au moment où elle allait fermer le volume. Réclame simple indiquant une pension modeste, altitude 900 mètres, excursions faciles, dans le Valjouffrey et le Valgodemar.

Pourquoi pas?

Aussitôt elle écrit à cette adresse du Périer d'Ornon; qu'on vienne la chercher à la gare la plus proche de La Mure et qu'on lui prépare une chambre pour un séjour.

De nouveau accoudée dans le coin du wagon, Claire voit passer tout un paysage précipité. La

longue plaine de la Crau, étendue pareille pendant des kilomètres ; les oliviers bossus courant, chassés par le vent ; puis la vallée du Rhône, moins aride : les vignes apparaissent, les arbres fruitiers, les abricotiers et les cognassiers dont les fruits s'enflamme au soleil couchant.

Pour ce voyage compliqué par les changements de trains, Claire se met sous la garde des contrôleurs successifs. Ils viennent lui nommer la gare où elle doit descendre, attendre la correspondance, ouvrir et fermer son sac, son portefeuille, surveiller l'heure, manger aux buffets.

De Grenoble à La Mure le train circule comme un reptile qui se tord aux flancs d'une pente, entrant dans la terre pour en ressortir au même endroit, un peu plus haut, ayant tourné sur lui-même dans l'obscurité ; dès qu'il est à la lumière il côtoie l'abîme sur une voie étroite, taillée juste pour son passage. Puis il gagne une gorge toute noircie de charbon, pour rencontrer ensuite une vallée verdie par les sapins. Après avoir haleté, sifflé, craché d'épaisses vapeurs, le train, épuisé, arrive dans la gare terminus.

M. Roux, l'hôtelier, est là avec sa voiture.

Par une longue route faite de montées et de descentes, Claire traverse un pays triste, gris, poussiéreux, entouré de montagnes.

Le Périer a l'air d'être le dernier village de la terre. Derrière lui les montagnes se réunissent ; la route semble s'arrêter devant une maison carrée, à un étage, bâtie sur le torrent. Cette maison est l'hôtel, ou plutôt une auberge où, dans la salle de café, au rez-de-chaussée, s'arrêtent les voituriers.

Il n'y a que très peu de chambres et point de

pensionnaires. Claire a donc la plus grande pièce, au plancher bien lavé, à l'armoire sentant le bois frais. Deux fenêtres ouvrent sur la grand'route qu'on vient de monter.

L'hôtelier et sa femme sont gens affables et honnêtes. Claire a triste mine à côté de l'allure accorte de M^{me} Roux et des joues éclatantes des enfants. Tout de suite elle est entourée et mise à son aise. Elle sent la bienveillance dans le soin pris à lui demander ses goûts et à s'enquérir de sa fatigue.

L'eau du torrent qui coule sous la maison en grondant deviendra un chant familier pour la bercer, raconte la brave ménagère. On lui fera la meilleure cuisine de campagne, avec les ressources du pays : c'est-à-dire la chèvre salée, les tourtes aux pruneaux, et d'exquises pommes de terre. Dès qu'elle sera reposée, on lui indiquera de jolies promenades et on la guidera dans les sentiers les moins pénibles. Ils aiment leur coin et ils s'en vantent ; il est encore peu connu, mais il le deviendra, car il mérite une aussi grande réputation que son voisin l'Oisans.

La route ne finit pas brusquement coupée devant la porte, comme on le croirait : elle fait un coude net et continue dans une vallée perpendiculaire qui monte vers le col d'Ornon.

C'est par là que Claire, penchée à la fenêtre, vit d'une petite bicoque verte sortir le facteur en blouse bleue. Quelle richesse porte cet homme dans sa boîte de vernis noir ! Pour elle, il n'y aura ici d'émotion que dans l'arrêt du « piéton », dans le geste qui ouvre la hotte et qui donne les carrés de papier apportant les nouvelles. Elle a pu fuir la ville, le continent même où il vit : son

image est là, embellie encore par l'éloignement. L'idée qu'il souffre, qu'il la juge dans la colère, entre en elle et l'accable. Elle doit aussi rassurer Marinette, qui attend la lettre promise. Celle-ci est facile à faire; mais la seconde, pour Sfax, la tient longuement inclinée sur la table. Les mots sont difficiles à manier quand la pensée veut se cacher; les uns paraissent trop durs, les autres trop tendres. Cette lettre qui est un adieu voudrait ne pas être cruelle, et panser en même temps qu'elle va blesser.

Claire ne veut pas donner sa véritable adresse, et tout s'arrange, avec de la ruse. Hélas! la fin justifie-t-elle vraiment les moyens? Le moyen choisi est bien un peu tortueux. Mais quand on marche vers la cime, n'emprunte-t-on pas un sentier détourné? M^{me} Roux a un frère qui habite Grenoble, la lettre lui sera adressée sous enveloppe, et quand il recevra la réponse il la mettra à son tour à la poste, à l'adresse de sa sœur.

Par la petite fente obscure la lettre est engloutie. Dès ce moment commence l'attente, l'attente qui donne la fièvre et ouvre les portes du rêve.

TROISIÈME PARTIE

JACQUES A SFAX

Jacques arrivant à Tunis pour n'y plus trouver Claire s'était laissé aller à un terrible accès de rage. Sa colère l'avait jeté dans sa chambre à faire les cent pas de long en large, comme s'il foulait ainsi les éternelles duperie et misère qui assaillent le cœur déçu.

Comment ! Il s'était condamné à attendre le dernier jour. Il avait fait le bon apôtre, répondant « oui » et « ainsi soit-il », acceptant et rongeant son frein, mais préparant en secret son retour. Tel le pêcheur qui, plein de précautions, vient, le cœur battant, se saisir de sa proie, il était parti de Sfax. Mais les mailles du filet étaient vides. C'est lui qui avait été joué. Elle l'avait envoyé au diable vert, elle l'avait endormi par ses lettres et elle avait fui sans mot dire.

« Voilà ce qu'on gagne, pensait-il, à se plier à des caprices! Je ne devais pas partir. Je croyais qu'elle se liait en me demandant cette absence. Je consentais à m'éloigner pour obtenir qu'elle restât. »

Puis il se rappelait qu'il avait écrit ne pas reparaître avant longtemps, et il manquait à sa parole en revenant à l'improviste. Il était donc faux aussi! Il l'était en se disant maître de faire taire son amour, comme elle en simulait la confiance, le besoin de son amitié, en promettant de rester à Tunis pour l'encourager et le soutenir. Mensonges!!!...

Il avait repris le train et il rentrait dans son trou. Les poings serrés dans ses poches, il s'approchait des portières, mais que ce soit la mer ou l'étendue de sable, il ne voyait rien. Ses réflexions ne faisaient qu'alimenter sa colère. Elle bouillonnait.

« Qu'elle parte!... Oui, qu'elle parte : au moins ainsi, c'est fini. Je me serais obstiné à la lutte. Et contre quoi lutterais-je? Contre des chimères, des folies... Ah! je ne voulais pas croire qu'elle ne m'aimait pas. Mais il n'y a que ça : elle ne m'aime pas. Pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit tout de suite nettement? Depuis ce jour, j'aurais eu le temps de me guérir. Tandis qu'avec ses lettres l'espoir me restait... C'est bon, n'est-ce pas, d'essayer son pouvoir... Coquette! Et elle me disait : « Vous me plaisez « d'être fort », et c'était meilleur de courber une volonté ferme. « Sans danger, pensait-elle, quel-

«ques semaines et je partirai. » Comédie... »

Les remparts de Sousse jetèrent une ombre contre les glaces.

« C'est fini, se dit-il, je vais reprendre ma vie de travail. J'ai des projets qui valent mieux que la conquête d'une femme. Et quand j'aurai tracé dans tout ce Sud des voies qui draineront les richesses, quand j'aurai rendu le plus de services à ce sol et que j'aurai atteint le faîte, je pourrai me croiser les bras. Que m'importe l'amour? L'ambition est bien un autre aiguillon pour vivre. Allons!... »

Plutôt que d'attendre le bateau et sans aucune envie de se faire cahoter par la diligence centenaire ayant déjà été usée à Paris, Jacques se rendit à l'hôtel pour louer une monture. Sur le boulevard il rencontra le contrôleur Simbard, qui allait reprendre aussi son cheval pour regagner Sfax.

— Bonne aubaine! lui dit celui-ci. Nous voyagerons de conserve.

Ils prirent tout de suite la piste de sable entre les tabias, foulée et tassée par les trafics des deux villes.

— Eh bien! vous avez terminé jusqu'à Gafsa, dit Simbard : c'est un record de vitesse, à croire que vous avez deux équipes d'ouvriers, des « goblins » qui travaillent la nuit, pendant que les autres dorment.

— Je m'étais fixé une date, je voulais finir pour aller régler une affaire à Tunis.

— J'ai rencontré ces jours-ci Bersin, de Metlaoui; il rêve de voir la ligne achevée. Ce sera pour les phosphates d'une importance extrême, mais il y a un rude bout de chemin.



— C'est autre chose comme kilomètres que les lignes que je construisais, il y a cinq ans, de Sousse à Kairouan et à Meknine, mais c'est le même travail, étendu, voilà tout; plus de temps, mais nous arriverons. Ce sont surtout les ponts à jeter sur les oueds qui rendront la besogne pénible et longue.

— Encore un tracé que vous ferez bientôt, sans doute, pour placer une voie de fer sur ce sable que nous traversons. Sans blague, j'aime autant parcourir ces distances à cheval.

— Rien ne vous empêchera, Simbard, de continuer à vous enivrer de ce poétique horizon.

— C'est un calmant souverain qu'un trot prolongé à travers la solitude, le silence, l'étendue monotone; cela remet en place le cafard.

— C'est un calmant, répéta Jacques.

Il lui semblait que rien n'était arrivé. Il se laissait bercer au mouvement du cheval et reprenait les pensées habituelles à ses promenades. C'était toujours le triomphe : il se voyait continuant une vie large avec une compagne aimée. Mieux que dans les rêves, il avait trouvé la femme idéale, le cher visage qui rayonnait sur tous ses projets; il était là pour le présent, et, avait-il cru, il serait là dans l'avenir.

Mais, en arrivant à Sfax, il eut envie de tourner bride, de repartir dans le désert, d'y défendre son illusion, là-bas où le mirage embellit la route. En mettant le pied sur le sol, il se revit à la même place, trois jours auparavant, impatient...

— Le courrier?

Il n'apportait rien de Claire. Alors, devant ce fait, il sentit combien il avait compté sur cette

lettre. L'idée que Claire avait été réellement rappelée en France, la foi en une lettre d'explication, de regrets ; la pensée que ce n'était qu'un délai ; il avait encore de l'espoir...

C'était la colère seule qu'il fallait. La colère et l'adieu.

Quand il entra dans la salle du restaurant, des exclamations l'accueillirent :

— Comment, vous revenez dans la fournaise ?

— Changeons de place, voulez-vous, et je ne resterai pas ici jusqu'à ce soir !

— Vous avez la folie du travail, ma parole !

Les fonctionnaires attachés à Sfax lui avaient déjà dit mille choses quand il était parti pour esquiver la période des chaleurs ; ils s'étonnaient de le retrouver si rapidement.

Ils ne savaient pas que son plan sentimental avait échoué misérablement... En leur disant au revoir, il se voyait sur une plage, Rhadès, par exemple, avec sa tante et sa fille. Claire n'avait-elle pas dit qu'elle passerait l'été sur cette côte ? Il tâcherait de plaider sa cause, et il la verrait, il la voyait déjà, silhouette fine sur le bleu de la mer. N'avait-il rêvé que cela ? Ah ! ah ! en vérité,... il avait escompté le charme des soirées, l'alanguissement de l'été, la complicité de la barque, du sable chaud, des couchers de soleil, du cadre exaltant.

Puniton.

Il n'aurait pas dû penser ainsi à elle : comme les hommes assis autour de la table pensaient à une aventure pour occuper leur saison.

Elle lui avait dit « être son ami ». Puniton. Il n'aurait pas su n'être que cet ami.

De nouveau attaché aux anciennes habitudes, il organisera sa vie sans une minute de repos. La voie monte. Depuis qu'il la gravit, déjà des forces se sont soumises : les hommes et l'argent. Pour une chose qui ne s'achète pas, tant d'autres sont à sa merci!... Il a trouvé des obstacles, il s'est abattu sur les genoux, blessé, mais il s'est chaque fois relevé et il est devenu plus puissant encore. Debout,... debout...

Un emploi du temps chargé : surveillance, correspondance, débats avec les chefs de chantier, rapports, vérifications, étude du sol. Mais combien lui seraient pénibles les repas en commun, les rencontres perpétuelles avec les camarades! Leurs plaisanteries, leurs divagations, leurs paradoxes l'irritaient. Il balança entre plusieurs décisions : partir pour Metlaoui, parcourir le Sud.

— Allons, allons, Dharvieux, cria le juge Maroux, vous êtes digne d'habiter Kerkennah!

Les éclats de rire qui s'élevèrent redoublèrent quand Jacques dit :

— Mon cher, vous êtes prophète : j'y pars demain.

— Ah! le cafard, le cafard..., murmura Simbard.

Jacques prit le temps de rouler doucement une cigarette, il l'alluma à celle de son voisin, puis il serra les mains et sortit ; il ne voulait pas avoir l'air irrité.

Il se dirigea vers le port, à la recherche d'un batelier qui le conduirait dans l'île voisine de Kerkennah. Dans le chenal, les barques se tou-

chaient, emmêlant les tiges fines de leurs mâts. Couchés dans le fond, les patrons dormaient, sous la garde de leurs chiens blancs. Jacques cherchait parmi ces barques une embarcation qui soit venue de l'île. Il finit par trouver un Arabe avec lequel il s'entendit pour le lendemain.

Tout fut féerique dans ce voyage. Sous la lune, le petit village de Sidi-Mansour apparut comme une ville immense, hérissée de minarets. Slaïm chantait sur les deux notes habituelles, changeant à chaque instant les dispositions de la voile. Peu à peu on gagnait le large, Jacques se roulait dans une couverture, et il songeait à ce qu'on raconte de l'île. Un courtisan romain y fut déporté par son empereur pour le châtier d'avoir séduit une favorite. Il organisa dans cette île une petite cour et y vécut avec la femme qu'il aimait.

« Était-ce un homme extraordinaire, un de ceux à qui tout est permis, qui ne connaît ni l'hésitation ni le remords? Si j'étais un de ces hommes, je l'aurais enlevée aussi par la force, et dans cette barque, attachée et roulée dans des voiles, je l'aurais eue en mon pouvoir. Mais il aurait suffi d'un pli de mépris sur ses lèvres... »

L'amour n'est qu'un mirage, tel celui qui change les villages en cités magnifiques. Que ces mirages, ici, effacent l'autre! Voilà la féerie d'El Allia, où dans la cour du Kalifat une troupe d'Aïssaouas se convulsionne; la féerie d'Ech Chergui, où le type des hommes est si beau, alliant la fermeté des traits romains au sourire grave, à la langueur des yeux arabes, où les femmes sont vêtues de couleurs cha-

toyantes, comme les plumages d'oiseaux des tropiques. Délices d'être l'étranger qui passe et pour qui chaque chose inconnue présente toutes ses facettes comme une pierre précieuse qui miroite. Féerie qui change en ces pierreries le sel grisâtre de la *sebka*.

Et puis la verdure, les jardins d'*El Abbatia*, avec une ceinture d'arbres fruitiers. Les longues palmeraies ou le *lakmi* sucré coule dans les gargoulettes. Le soleil couchant, derrière les éventails verts des arbres, et dont les derniers rayons caressent les pauvres maisons d'*Ouled El Kassem*. L'apparition romantique du vieux bordj espagnol d'*El Hessar*. La course au nord de l'île, toujours battue du vent, au-dessus des falaises escarpées. Et *Mérita*, isolée dans la seconde petite île, *Sidi Yousouf*, et le retour!...

Quand Jacques ne l'attendait plus, quand il croyait ne plus la vouloir, une lettre de Claire arriva. Première lettre écrite de France, disait-elle. Lettre gênée, lettre pleine de formes, lettre inutile, puisqu'il savait nettement que c'était fini.

« Pourquoi m'émouvoir de nouveau par cette enveloppe? Que me veut-elle? Ah! non, plutôt me prendre que de répondre! »

Malgré l'emploi du temps rigoureusement établi et observé, il restait des heures d'inactivité, les heures chaudes de la journée où la ville s'endormait. Comme les autres, Jacques s'enfermait dans sa chambre. La lassitude, la chaleur, la fumée des cigarettes l'entraînaient dans des rêves. Il revivait la première rencontre avec

Claire, dans la rue d'Italie. Tout de suite, le sonnet de Baudelaire était sorti de sa mémoire :

Souple, pâle, en grand deuil, douleur majestueuse,
 Une femme passa, d'une main fastueuse
 Soulevant, balançant le feston et l'ourlet...
 Agile et noble avec sa jambe de statue.

Elle savait marcher. Jamais il n'avait vu qu'aux femmes petites cette grâce et cette aisance. Jusqu'ici il n'avait apprécié que cette sorte de femmes mignonnes; mais chez elle il retrouvait cette souplesse, les justes proportions; rien de l'embarras, de la lourdeur, de la gaucherie ou de la sécheresse des hautes tailles.

Ses vêtements aidaient à l'harmonie de son allure. Elle était de celles dont les robes semblent tissées sur leur corps. Ceci le charmait. Que de femmes jolies gâtent leur aspect par une toilette peu ajustée!

Une autre chose ensuite l'avait retenu : le son de sa voix, sonore et ample, vibrante dans les notes graves, et aussi sa manière de parler, tantôt lente, comme si ses pensées lointaines n'arrivaient que peu à peu à s'éclaircir, tantôt pleine de vivacité. Il se rappelait les silences qui coupaient souvent leurs conversations, silences dont elle ne s'apercevait pas et que lui goûtait, attendant la musique des mots qu'elle allait dire.

Quand il l'avait connue davantage, à travers ses charmes physiques il avait découvert de belles qualités morales. Il s'était senti curieux d'elle comme devant un livre fermé. Sa gravité, sa mesure, sa froideur habituelles la revêtaient comme ces sombres reliures cachent la pensée tracée sur les feuillets bien clos. S'était-il abusé

quand il avait cru sentir une flamme venant parfois étinceler dans les yeux noirs ou troubler la blancheur du teint mat? Il s'était abusé.

Tout se passait dans son cerveau, et elle n'avait jamais été troublée auprès de lui. Elle s'était tracé une voie et elle immolait tout ce qui ne voulait pas la suivre. Son affection pour Marinette était une des manifestations de la chimère. Marinette ou une autre, elle devait, il fallait qu'elle s'attachât à une enfant. Elle l'avouait : en arrivant, elle avait cherché autour d'elle jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une fillette qui lui ressemblât ou qu'elle s'imaginât lui ressembler. Une tâche choisie et qu'elle accomplirait coûte que coûte, car il ne fallait pas que ce fût une tâche facile : elle la voulait dure, hérissée d'obstacles, douloureuse même, et si elle le pouvait, enfin, héroïque.

Et il l'avait aidée. Comme un niais, il était tombé sur le miroir brillant. Certes, il avait cru lui plaire; jusqu'à une certaine limite, elle avait permis la sympathie. Quand d'autres parlaient, elle levait les yeux sur lui pour dire : « Je sais que vous êtes d'un autre avis, moi aussi ; nous nous entendons. » Mais déjà, ô coquette, ô romanesque, elle sentait qu'elle ne laissait croître cette fleur d'amour que pour la couper et l'offrir en sacrifice à l'Idée.

Peut-être, maintenant, s'imaginait-elle souffrir?... C'était toujours le même programme, mais lui souffrait tout bêtement. Il avait beau, d'un coup d'épaules, redresser sa taille et secouer le fardeau, les choses, malicieusement, réveillaient les souvenirs endormis, de petits souvenirs ténus qui, par les façons les plus dé-

tournées, le ramenaient à réédifier une histoire : « si cela s'était passé autrement ».

Bien entendu, il oublierait. A trente-huit ans, on a déjà dû oublier plusieurs fois. Mais les deux épreuves qui l'avaient durement façonné à cette triste philosophie entraînaient l'irréparable. La mort de la mère de Marinette et le crime de cette autre femme ; à toutes deux il pouvait penser aujourd'hui : à la première avec douceur ; à la seconde avec mépris.

Mais Claire lui avait laissé la torture de l'espoir, du doute, du regret ; ce serait long.

Jacques changea sa façon de vivre. Il profitait des distractions, il s'attardait dans la société du « Cercle » de l'hôtel. On l'avait blagué d'abord : Kerkennah resterait légendaire ! Puis on avait laissé voir du contentement à le sentir envahi aussi par le trouble, le désœuvrement, la piqûre... Quand il disait :

— Est-ce qu'on ne sort pas un peu de ce trou ?

Les autres ne regimbaient plus, les cerveaux travaillaient pour chercher des buts de promenades.

— On combat la chaleur en s'en f..., disaient-ils. Allons ! on se barre !...

Et c'étaient quelques chasses, des parties en voilier, des excursions à cheval dans le bled.

Pendant une semaine, ils parlèrent d'une pêche au thon.

Le banc de thons avait été annoncé dans les parages de la Chebba. Il avait fallu attendre

huit jours qu'on les ait rabattus dans le filet tendu au large. Au jour dit, la petite troupe à cheval avait rejoint par les sables le port de rendez-vous. Deux barques partaient avec les pêcheurs, barques très grandes, divisées en trois parties : celles où se tenaient les hommes, des deux côtés, et au milieu l'espace réservé aux poissons.

Pour rejoindre le filet, l'équipage manœuvra pendant au moins huit kilomètres. La mer était belle et se prêtait à la navigation comme si elle n'eût donné asile aux thons que pour mieux les livrer à l'homme.

L'équipage se composait d'Arabes et d'Italiens, endurcis et tannés, dont la peau n'est plus qu'un cuir fauve. Arrivées vers les bouées qui indiquaient le filet, les deux barques s'arrêtèrent en face l'une de l'autre, aux deux extrémités du piège tendu sur une longueur de cent mètres. Ils étaient une trentaine de pêcheurs et, à force de bras, ils roulèrent le filet de façon à faire la « chambre de mort ». A mesure qu'ils roulaient, les barques se rapprochaient et l'espace diminuait où les thons pouvaient trouver un refuge. De plus en plus l'effort devenait rude. La masse de poissons pesait, et les mouvements qu'ils faisaient pour s'échapper donnaient de violentes secousses au filet.

Dans leurs sauts ils affleurait la surface : ils cherchaient à fuir et ils se battaient. C'était leur dernière lutte pour la vie. Des taches rouges marbraient l'eau ; les plus forts massacraient les plus faibles. Alors les pêcheurs prirent leurs harpons et, au hasard, piquèrent dans la bataille. Les taches rouges s'étalaient et

gagnaient bientôt tout l'espace entre les embarcations. La mer toujours douce caressait leurs flancs d'une vague sanglante à l'écume rosée ; sur ce massacre, la lumière se jouait en mille teintes.

Les thons harponnés étaient jetés dans le milieu des barques ; parmi leur masse noire et grise, d'autres poissons vert émeraude scintillaient. Quand le carnage fut achevé, les pêcheurs soulevèrent entièrement le filet et le vidèrent, emplissant les fonds préparés. La brise fraîchissait et évaporait sur les corps les sueurs que l'effort violent avait amenées. Mais en se rapprochant de la côte ce souffle marin s'apaisait, on rentrait dans l'atmosphère chaude qui baignait la terre en ce plein été.

La « Sfaxite » devenait tenace. Heureusement, une lettre du Ministère demanda une étude sur l'établissement d'une voie ferrée de Metlaoui à Tozeur, afin d'aider au commerce des dattes. Jacques n'était jamais allé jusqu'à l'oasis : l'occasion s'en offrait, opportune pour le moral déprimé, sinon pour lagrément d'un voyage dans la chaleur.

Un train fonctionnait, traînant à vide vers Gafsa des wagons qui ramenaient les phosphates ; une seule voiture s'accrochait pour les voyageurs, et Jacques s'y installa pour la nuit. Ensuite, de Gafsa à Metlaoui, il prit un cheval. La piste entrat dans les montagnes, chaînes dénudées et rouges, travaillées et rongées par le vent, sans une plante, sans une herbe. Plus loin,

quelques chèvres, des chameaux, un douar, un Arabe trottant sur sa bourrique rompirent la solitude du paysage de sable.

Le directeur de la Société des Phosphates accueillit Jacques avec plaisir, mais il ne put lui éviter la course jusqu'aux oasis d'El Oudiane, de Tozeur et de Nefta, dont il ne connaissait pas la production en dattes d'une manière assez précise. Il fit visiter sa petite colonie qui, par un prodige, se cachait dans la verdure. Il avait fait abriter les constructions par des arbres, et des arbres de France. Il présenta aussi la mine, travaillée par des ouvriers arabes de races différentes : les Berbères portant la chéchia, les Marocains au turban blanc, les Soudanais coiffés d'un petit bonnet de pâtissier. Ils piochaient en psalmodiant, le torse nu, ruisselant sous la chaleur, et le phosphate s'entassait dans les wagonnets.

A deux heures du matin Jacques se dirigeait vers Tozeur, monté sur un méhari et escorté par un Arabe. La nuit était transparente et bleutée, les bêtes marchaient bien ; à leur allure on pouvait supposer franchir les vingt-quatre kilomètres de sable en quatre heures. La trace de leur passage ne subsistait que quelques instants, puis le sable recouvrait les empreintes.

Dès que le soleil parut, il inonda la solitude d'une lumière blanche et insoutenable. Plusieurs fois, des mirages vinrent jeter de faux espoirs d'ombrages et d'eau. Les méharis gardaient le même trot allongé, et toujours les oueds fuyaient devant eux et ce n'était que poussière brillante. Sur la droite s'étalaient des montagnes sablonneuses...

Enfin on aperçut le *chott*, on approchait d'El Oudiane. Le chott présentait une étendue blanche, immense, marquée d'une trace noire faite par le *trick* qui traverse la nappe salée et va de Kobili à Tozeur, étendue qui paraît être du métal en fusion. Jacques croyait être assez près du chott pour longer ses bords, mais celui-ci s'éloignait comme l'oued tout à l'heure, et il avait l'impression d'entrer dans un monde maléfique, truqué par des démons. D'un côté cette nappe d'argent étincelant et liquéfié qui ardait comme du feu, et partout ailleurs l'infini du sable ondulant en collines dorées. Certes, ce paysage était d'une grande beauté, mais un malaise saisit le cerveau européen, habitué aux routes tracées, aux horizons définis, devant un océan où l'œil n'a pas de repère et où l'on croit devoir marcher sans jamais atteindre de but...

C'est ici, comme en mer, le royaume infini, que nos pauvres yeux ne peuvent embrasser. Jacques pensait à les fermer, ses pauvres yeux éblouis et lassés, quand une ville se montra enfin par delà le chott. Il voyait des palmiers, il respirait l'odeur des oranges.

La voix du guide s'éleva :

— El Oudiane.

Il échappait au désert, il voulait traverser l'oasis.

— Je ne te conseille pas, dit le guide : tu perdrais du temps, et le vent du Sud va venir. Tu verras l'oasis de Tozeur : c'est la plus belle de toutes.

A regret Jacques écouta son guide, et de loin seulement il admira la vigueur des arbres et leur sombre verdure.

Ils laissèrent les oasis d'El Oudiane derrière eux et pendant une demi-heure encore longèrent le chott ; le sable devenait plus chaud et plus épais, les jambes des montures y disparaissaient... Enfin ils virent Tozeur.

Tozeur, ville encore tout arabe, non pas blanche comme les autres, mais d'une teinte vieillie d'ocre et de roux, qui ne se distinguait du sable que par sa couleur plus sombre. Les terrasses s'étendaient au loin jusqu'à l'oasis, immense tache verte et reposante. L'architecture des maisons très basses était curieuse, les portes sculptées, les murs faits de petites pierres plates juxtaposées les unes aux autres, formant des dessins variés et compliqués du sol jusqu'aux terrasses. Chaque maison formait ainsi un bijou travaillé avec soin. On se trouvait chez la race fine et artiste des Berbères. Les méhara entrèrent dans les rues étroites, et les Arabes dévisageaient curieusement le petit équipage. Ils indiquèrent la maison du contrôleur civil Desclos, pour lequel Jacques avait un mot de présentation. Celui-ci était installé au bord de l'oasis, dans une construction arabe spacieuse et simple. Jacques fut introduit par le *chaouch* dans un salon verni et carrelé. Le maître de céans accourut bientôt, vêtu d'une gandoura :

— En voilà une joie imprévue !... Voir un Français !... Laissez-moi vous tâter, pour me convaincre que vous êtes en chair et en os.

Dès la première minute ils purent parler avec cet abandon et cette sympathie spontanée qui naissent entre deux hommes de même race se rencontrant en pays étranger. Desclos disait sa vie dans ce désert : vie monotone et simplifiée

qui finissait par modifier l'esprit, dont on était dégoûté après six mois, et qu'ensuite on se prenait à aimer pour la lumière si belle et pour la liberté. Et puis le corps s'anémiait. D'abord on quitte peu son cheval, on va à Metlaoui, on franchit le désert pour aller voir des « hommes » ; peu à peu on prolonge les siestes, on fume, on va du lit au divan, du divan à la natte, de la natte à la terrasse ; et c'est tout. On finit même par quitter l'habit européen et, vêtu de la *djeffa*, on est bien près de prendre l'âme musulmane, fataliste et paresseuse !... Desclos riait.

— On n'a plus de besoins, plus d'activité, plus d'idées : on rêve... Je rêve que j'ai dans mon salon un phénomène de Français... Au fait, j'ai fini mon temps. Je dois être assez décivilisé, et je vais être nommé ailleurs... La chaleur insupportable d'ici me fera accepter le changement, mais la vie mi coloniale que l'on mène dans les petites villes de la Régence ne me tente guère. La vie de Paris, hein, ou le sommeil du bled,... pas de milieu !...

Jacques, tout engourdi, écoutait en souriant ; il glissait dans un anéantissement délicieux, dans la fraîcheur relative de la pièce. La voix de son hôte devenait par instants tout à fait lointaine, et ce n'était que par un effort mécanique de politesse qu'il gardait une attitude intéressée.

Après le repos et le dîner, ce fut l'heure de la terrasse. Toujours le même coup d'œil au-dessus de la ville : rues désertes, silence, torpeur jusqu'à la nuit. La nuit soudaine, claire et splendide, signal de vie. En un instant les rues

furent pleines d'hommes ; ils s'asseyaient devant leurs portes, commençant leurs jeux favoris : les échecs et les dominos ; les femmes envahissaient les terrasses, enroulées dans des voiles rouges, et le son du tam-tam s'élevait avec des chants, des rires, des cris d'enfants, des bruits d'animaux... Et longtemps il en fut ainsi.

Le lendemain, dans la lumière jeune du lever du jour, Desclos, revêtu cette fois du costume européen, et Jacques allèrent à l'oasis. Le Contrôle n'en était éloigné que d'une centaine de mètres. Dès l'entrée, Jacques était émerveillé de la richesse et de la puissance de la végétation ; on quittait le sable aride pour un sol couvert de plantes grasses aux tiges fines et transparentes, aux feuilles perlées de minuscules gouttes d'eau brillant dans l'ombre ; les palmiers dattiers montaient à des hauteurs prodigieuses leurs bouquets de larges feuilles, les palmiers éventails s'arrondissaient en vastes panaches, les bananiers tranchaient de leur vert plus clair, les allées se faisaient tout étroites dans la verdure. Les chevaux traversaient sans cesse des oueds d'où partaient une multitude de petits canaux irriguant toute l'oasis. Dans d'autres cours d'eau les femmes arabes lavaient le linge en le foulant aux pieds, des enfants plongeaient et se bousculaient dans les creux plus profonds. Partout une sève généreuse circulait. L'étendue verte et sombre aperçue de la terrasse enchaîssait de petits villages. Au bruit du pas des chevaux dans les rues tortueuses, les gamins sortaient de toutes les portes, de petits bouts d'hommes comiques, avec leur nudité, ventre proéminent, crâne rasé, sauf la mèche du

centre et une frange courte autour de la figure.

Au milieu de l'oasis, ils rencontrèrent un jujubier géant dont le tronc puissant soutenait une tête immense; une branche enfouie dans le sol avait formé un autre arbre, et tous les deux réunis couvraient un vaste terrain. Le long des branches, de petits ventres bruns s'agitaient; leurs propriétaires lancèrent des jujubes au goût acre, à la demande de Desclos, avec la rapidité de singes et avec les mêmes gestes.

S'il avait été possible de prolonger des heures encore le séjour sous ces ombrages! C'est ainsi que l'imagination de chaque peuple s'est représenté le paradis : des eaux vives, des murailles de feuillages, des frissons d'air parfumé, la lumière bleutée qui passe, légère, dans les intervalles des fourrés, pour rendre l'ombre plus douce encore!... Sans rien dire, ils pensaient à des choses lointaines, irréalisables, à tout cet impossible qu'on ne peut formuler mais dont le désir s'éveille devant la beauté...

Ils retournèrent à Tozeur. A leur sortie de l'oasis ils furent suffoqués par la chaleur, plus forte que la veille. La ville était de nouveau dans la torpeur. De l'école coranique s'élevait un chant languissant; le maître, un vieil Arabe accroupi dans un coin, avait comme disciples de petits garçons assis par terre, tout autour de la pièce. Chacun tenait à la main une ardoise grise sur laquelle étaient tracés des caractères arabes qu'ils criaient d'une voix aiguë; lorsque l'un d'eux se trompait, le maître avançait sa main brune, et le fautif recevait sur la tête un bon coup de baguette.

Ce maître était aussi muezzin, et il accompa-

gna le contrôleur et Jacques au sommet du minaret. L'escalier était à angles aigus, et toutes les quatre marches on se heurtait au mur. De la terrasse supérieure on dominait la ville entière ; dans chaque patio on voyait les femmes faire le couscous ou filer la laine, tandis que les hommes, couchés sur les coffres ou les nattes, dormaient.

Une fois encore à l'aube, Jacques, muni des renseignements nécessaires, repartait avec son guide et les méhara. Après une heure de marche, il se sentit oppressé ; le soleil paraissait à peine, et la chaleur était déjà suffocante. Sa gorge et ses poumons se desséchaient. L'Arabe haletait aussi, et les bêtes donnaient des signes d'impatience : elles secouaient leur tête, relevaient leurs lèvres sur leurs énormes dents et bariissaient de façon persistante.

On avait dépassé El Oudiane et on était en plein désert.

— Fais courir ta bête, dit le guide.

Et il passa à Jacques un jonc effilé armé d'une pointe. Lui-même piquait les flancs de sa monture, qui barrit douloureusement et partit comme une flèche. Jacques l'imita, et une course harassante commença.

— On dirait que tu veux fuir ? demanda-t-il quand il fut à la hauteur du guide.

— Le simoun... Retourne-toi.

Derrière eux, le ciel était devenu d'un rouge brun. Les méhara, pressés, couraient si vite qu'ils semblaient ne plus toucher le sable ; leur instinct les poussait à échapper, eux aussi, au danger qui venait.

Approchait-on de Metlaoui ?

Le soleil se voila de nuées sombres, et la course s'accéléra encore. Les deux hommes sautaient, secoués du cou du méhari au couffin attaché à la bosse ; c'était une fuite épique, une chevauchée vertigineuse. La mort dans le sable est si horrible ! Ce souffle brûlant devient tourbillon et abat le cavalier de sa monture, il l'enroule de ses effluves de fournaise, lui emplit les yeux et les oreilles et l'étouffe.

Encore un effort...

Est-on jamais au bout de ses forces quand le supplice court derrière vous ? La respiration devenait de plus en plus difficile dans l'atmosphère embrasée, la sueur collait les vêtements au corps, et de plus la soif venait, torturante et hallucinante. Comme dans la fièvre, Jacques n'était plus maître de sa pensée. Son imagination se faisait cruellement son ennemie : elle lui représentait des fruits juteux, des sources d'eau jaillissantes, la pluie bienfaisante...

Metlaoui... Les méhara s'engouffrèrent dans le jardin de l'ingénieur et s'agenouillèrent sur leurs jambes tremblantes, et leur bave mouilla le sable, leurs yeux rougis clignotaient.

Le directeur Bersin se précipitait :

— Comme nous avons eu peur pour vous ! Entrez vite : voilà le cyclone ! Il faut tout fermer avant qu'il ne soit sur nous. Montez vous dévêtrir.

Jacques eut à peine le temps de quitter ses vêtements : drapé dans un burnous, il répondit à l'appel de Bersin pour assister au spectacle grandiose et terrible du passage du simoun. On avait clos toutes les ouvertures de la maison, sauf la fenêtre par laquelle ils regardaient.

L'obscurité s'était faite; le ciel, d'un brun d'iode, paraissait teint; la chaleur était intenable. Puis un rideau de sable tombait, un sable brûlant et impalpable, qui entrait, emplissait les oreilles, le nez, la bouche, coulait le long du corps entre les épaules, envahissait les chausures. Et cette obscurité, ce malaise, cette angoisse durèrent une heure.

Quand la tourmente enfin s'apaisa, le soleil éclatant répandit sa lumière sur la végétation anéantie. Bersin s'attristait à voir ses plantations desséchées, comme si une véritable flamme avait couru sur la terre. On ne voyait plus les plantes grasses, mais une couche de sable rouge: tout était à refaire. Et les machines seraient aussi à réparer, le sable ayant glissé entre les rouages.

Jacques, lui, était exténué; il réalisait la phrase commune : « mort de fatigue ». Corps et esprit, il était anéanti.

Ce fut sa dernière sortie hors de Sfax pour le désert. Les ouvriers, gênés par la chaleur, ne faisaient plus qu'un travail inégal et lent. Lui ne retrouvait plus son intérêt habituel pour son « métier ».

« J'abuse de mes forces, déclara-t-il. Que gagnerai-je à m'abrutir davantage? »

Sa fille et sa tante, installées au bord de la mer, le réclamaient sans cesse. Son parti d'oubli était pris vis-à-vis de Claire. Il allait rentrer dans la vie civilisée et le repos.

La Destinée allait-elle abandonner le fil noir dont elle avait tramé la toile de ces derniers jours?

QUATRIÈME PARTIE

CLAIRES AU PÉRIER

Nouveau carnet

* Le Périer, juillet.

Je suis si lasse que je ne sens plus ma souffrance. L'après-midi, l'on me fixe un hamac dans un bosquet de charmilles, je m'y repose pendant des heures. Je repense à mon enfance, à mon pays où la terre est si riche, où tout verde, par comparaison surtout avec le sol sec et rude d'ici.

L'été est très chaud; l'eau du torrent diminue, la poussière s'élève sur la route. Je regarde longtemps les ronds de lumière qui bougent sur la terre, ou les cailloux que l'eau polit, tour à tour couverts et découverts sous l'écume. Des oiseaux viennent, sans me voir, sautiller et

boire. Les chiens de l'hôtel me rendent aussi visite, suivis des petits Roux. Ces gamins, comme moi, tournent et retournent la même pensée : ils reprennent cent fois le jeu de l'aigle. L'un d'eux fait l'aigle et les autres les chasseurs. Mais jamais l'aigle n'accepte d'être mort... Le goûter qu'apporte leur sœur Lucie les ramène à l'égalité. Comme Chaperon rouge, elle arrive, son panier au bras. C'est une solide fille des champs ; le soleil dore ses cheveux, mais elle garde un teint de lait. La première née de la famille, elle est la seule fille. Et déjà, aux côtés de sa mère, elle fait la ménagère, manches relevées jusqu'aux coudes, soulevant sans peine les lourdes casseroles de ses bras vigoureux.

Son panier ouvert sent le pain frais et le miel ; j'ai ma part des larges tartines. A les regarder mordre à belles dents, je m'encourage. C'est une attention de M^{me} Roux de m'envoyer un peu ses enfants pour me distraire.

18 juillet.

Le facteur me remet la première lettre de Marinette. La voici :

CHÈRE MADEMOISELLE,

Je suis au bord de la mer, à Hamman-Lif, avec grand'tante. Elle voulait partir, mais, comme j'étais toute seule, elle est restée. Parce que papa est toujours dans le Sud.

Il a été très en colère pour les prix, papa. Ici, je prends des bains avec mes petites amies

et un nouveau chien très amusant qui sait nager sans apprendre.

Avec tante nous parlons de vous, le soir, quand elle vient me border dans mon lit. On a emporté les photos et je les embrasse pour vous dire bonsoir.

Votre petite Marinette qui vous aime bien fort.

Seigneur ! a-t-il très mal, lui aussi ? Comme je serais faible si je voyais son regard triste, l'ombre qui s'étend sur ses tempes ! Que pense-t-il ?

Je lui avais offert une amitié, et j'ai rompu le pacte, je trahis, je pars lâchement ; comme il doit m'accabler !

J'imagine qu'il m'a écrit : il me dit qu'il sait que je l'aime, mais que j'ai raison de suivre ma conscience, qu'il s'unit à moi et que mon exemple le guide.

« Ah ! dit-il encore, je serai digne de cet amour qui nous sacrifie, vous m'avez jugé capable de le comprendre : me voilà... Vous êtes devenue mon Rêve... »

Que sais-je encore !

23 juillet.

— Vous avez meilleure mine, me dit ce matin M^{me} Roux, en me montant un lait de poule battu en mousse ; vous devriez essayer de faire une promenade, cet après-midi. Lucie vous mènerait voir la cascade. Il fait si sec qu'elle a déjà diminué, et si vous tardez trop vous ne la verrez plus jolie.

Je me décide à aller voir la cascade de Confo-

lens. L'air de la brave femme m'a secouée : un tel air de commisération. Allons, quand on fait les choses, il faut les faire proprement. On meurt ou on vit, mais on ne reste pas entre les deux, comme une loque.

Lucie me fait prendre un très étroit sentier de chèvres qui grimpe dans une gorge resserrée, au fond de laquelle s'élance la masse d'eau. On entend son murmure sans la voir. On ne la découvre qu'au dernier instant, d'un petit tertre entre des sapins. Lucie se lamente de ce que la cascade « ait tant perdu » ; pour moi, elle fait encore une belle gerbe d'écume, une longue écharpe qui ondule sous le vent et dont les franges de perles innombrables se suspendent en gouttelettes aux aiguilles des sapins voisins. Ces sapins sont nombreux, ils couvrent la crête de la montagne en face, ainsi que la laine bouclée sur le dos du mouton. Au-dessus d'eux, des nuages en gros flocons se réunissent et passent en formes fantastiques. Ce n'est qu'une feinte : « Il ne pleuvra pas encore cette fois », dit Lucie.

25 juillet.

Les promenades ne me fatiguent pas trop. Hier, nous sommes montés très haut pour découvrir un reste de névé. Je me suis attardée à remplir ma main des gouttes d'eau qui en tombaient. M. Roux et Lucie avaient repris la descente dans les cailloux. En me retournant pour les suivre, j'ai vu à un mètre et demi une vipère dressée qui se glissait pour venir boire. Elle n'a fait aucune attention à moi, et je bénis sa soif.

Je compte les arbres le long des routes : si c'est un nombre pair j'aurai une lettre, et si le nombre est impair je recommence.

27 juillet.

La forêt du Vet brûle. On a sonné le tocsin et tous les hommes valides se sont rassemblés. Munis de pioches, de pelles, de cordes et de faux, ils sont partis. On appelle la troupe. Dans la journée, on ne voit qu'une épaisse colonne de fumée, mais la nuit c'est une torche immense. Avec l'été brûlant, il est à craindre que beaucoup de forêts ne se consument ainsi. On ne peut pas chercher à éteindre un foyer pareil : on tâche de creuser des fossés au plus vite, de faire des remblais de terre, d'abattre les arbres pour faire solution de continuité. Bien heureux quand le monstre se contente de la part qui lui est faite ; là, tout est aliment pour lui : les feuilles sèches, la résine, les pommes de pin, les aiguilles craquantes des branches.

Les hommes de l'hôtel sont partis. M^{me} Roux prolonge sa veillée avec moi. La vue de ce sinistre lui remet en mémoire les malheurs qui ont passé sur sa maison : des accidents, des maladies et l'inondation du torrent qui longe son mur.

1^{er} août.

Toujours pas de lettre. Est-ce fini ? Lui suis-je odieuse ?

Mais je l'ai bien voulu, n'est-ce pas ? Celui qui choisit l'arme qui le blesse se fait une bles-

sure moins amère, mais celui qui reçoit le coup imprévu, que souffre-t-il?

Pauvre ami! c'est sur lui, maintenant, que je pleure.

3 août.

Il n'est pas malade. Marinette me le dirait. Elle m'entretient de la vie de la plage, du sable, des coquillages, des vagues, etc. Sa tante me joint un mot affectueux. Elles sont très tranquilles toutes les deux; elles m'écrivent comme si je l'étais aussi.

10 août.

Il fait bon et calme dans cette solitude. Oublierai-je? Je veux vivre comme si depuis toujours j'étais dans ce petit refuge où la vie est si douce et si paisible. Pour me reprendre, c'est bien ici qu'il me fallait venir.

Une sage résignation descend des montagnes. Elles sont là, à jamais pareilles sous le ciel. Entre leurs pentes coulent des torrents et se nichent quelques villages. Ainsi le Périer est tout gris dans ce coin de vallée : l'église, la cure, la maison d'école, l'hôtel, et c'est tout. Aucun bruit, si ce n'est celui de l'eau qui roule, emportant les pensées. Elles deviennent, sous ce charme, bientôt monotones et douces. Pourquoi s'agiter? Pourquoi vouloir? Que vaut la fièvre en face de cette immobilité de la nature?

Je suis apaisée, je ne veux rien que passer cette heure en repos.

Voilà les chèvres qui descendant. Elles sont

un troupeau de cent cinquante têtes blanches, noires, grises, avec de jolies cornes et des barbiches. Sans guide, elles rentrent; chacune trouve son logis. Elles se divisent sur le pont : ce sont les pressées qui filent sans détourner la tête; d'autres s'attendent par petits groupes; d'autres musent à droite et à gauche, humant le bon air du soir, mais pas une ne s'égare ni ne manque à son étable.

Je suis comme après une névralgie violente, quand vient l'accalmie. Je n'ai plus mal, non, je n'ai plus mal. Je veux être simple comme cette vieille femme qui achève sa belle vie exempte de heurts et de trances. Elle vient, sereine, dans ce crépuscule. Chère bonne vieille femme, je vous aime, comme j'aime ce bouquet d'arbres verts, ces roches du torrent et ce dernier rayon de lumière sur les sapins.

II août.

Je monte au cimetière quelques minutes avant que le soleil ne disparaisse derrière la plus proche montagne. Je m'assieds et je guette. Brusquement, à un moment précis, je suis dans l'ombre. Toute la vallée à ma droite est ensoleillée; en face, une gorge est sombre, déjà, et par delà les villages d'Entraigues et de Valbonnais sont dans la clarté pendant encore deux heures. J'admire la lumière qui part des échancrures en grands rayons.

Dans cet enclos plein d'herbes où dorment les morts, au-dessus de leur village, il n'y a que peu de tombes : quelques pierres blanches et des croix en bois brut autour des ruines de l'an-

cienne chapelle, des arbres qui ne sont point ceux que l'on a coutume de voir dans les cimetières. On dirait un champ abandonné.

Je m'accroupis sur le mur bas. Les toits gris penchés sont en désordre dans le creux du ravin ; les maisons sont placées par petits paquets, avec quelques mètres de terrain potager alentour. C'est un enchantement que cette teinte morte des ardoises. Le bruit du torrent ne m'arrive plus qu'à peine en murmure. Quel nouveau sens éveille en moi ce paysage ! Je reste comme en extase, sans mouvement, dans l'oubli de tout.

Et je descends de ce coin béni, recueillie, repliée, portant comme un liquide précieux qui s'épandrait au moindre choc.

14 août.

J'étends mon rayon de promenades. J'ai loué une bicyclette. Elle m'attend, toujours prête et docile. Je la remise à côté de la cage de la marmotte qui pousse des grognements féroces chaque fois que je m'approche.

— On te mangera, on te mangera ! lui crie Fernand Roux, en tapant le grillage avec son bâton.

Puis il fait entrer une foule de petits dégueuillés. Les enfants du pays ne font quelque toilette que le samedi, en plein air. Ils se laissent décrasser pour une tranche de tarte qui cuit au four communal. Les femmes ont porté ces tartes sur leurs têtes, dans des paillasses : ce sont d'énormes croûtes recouvertes de pruneaux, de courge ou d'épinards, qui deviennent le régal du

dimanche, avec un bon quartier de chèvre salé et bouilli.

L'existence est rude pour cette petite peuplade. Le foin se récolte sur les flancs de la montagne, on le charrie à dos d'homme. Les femmes travaillent autant que les hommes, elles montent les ânes ou les mulets à califourchon, tiennent la charrue et s'occupent des étables. Plusieurs d'entre elles sont tout à fait chefs de maison, l'homme ayant émigré en Amérique.

17 août.

Les couchers de soleil sont ces jours-ci dans toute leur magnificence. Pour y assister, je vais m'étendre dans le hamac du petit bois. Au loin, l'Obiou se dresse, austère et sombre, sur le gris tendre du ciel.

Comme un éclair, la pensée du départ me traverse. Je ne m'y arrête pas encore, mais rien que la perspective de cette chose qui doit arriver me cause une angoisse. Je ne peux pas finir mes jours ici, mais n'est-il pas inutile de corrompre ce jour de lumière? Mieux vaut respirer le parfum des œillets frisés.

Quand je reviens à bicyclette de La Roche au Périer, la route inégale me paraît être l'image de ma vie. Il y a une gorge fraîche, toujours dans l'ombre, qui est reposante; un vieux pont de pierre franchit le torrent, il est moussu, il est comme une émotion jolie; et puis vient un kilomètre de poussière sous le soleil, âpre, aride, réel comme un mauvais jour. Et de montées en descentes, d'espoirs en chutes, on arrive rompu à la halte.

19 août.

Il fait froid. Les nuages enveloppent les montagnes. L'Obiou a disparu. Se peut-il que je sois si seule?

J'ai bâti de mes mains les murs qui m'isolent. J'ai découragé le cœur le meilleur qui s'offrait à moi. Maintenant, même si je le voulais, il se détournerait de la femme capricieuse que je lui paraîtrai. Ne suis-je pas aussi morte que si l'on m'avait emportée au petit cimetière? En luttant contre mon amour, j'ai chassé mon énergie, mon goût à la vie, mes espoirs, mes enthousiasmes. Je suis sans but, sans désirs. Je suis dans mon tombeau, plus ne m'est rien.

25 août.

C'est Lucie qui me sert, elle monte les plats par un escalier en casse-cou. En grimpant la soupière à bout de bras, une soupière fumante de pâtes cuites au lait, un faux mouvement la fait trébucher et lui envoie le liquide sur la figure. Elle ne lâche pas les deux oreilles de faïence et triomphe de ce que ni soupière ni soupe ne soient perdues.

On lui applique un remède de bonne femme, souverain pour les brûlures. Les yeux n'ont rien reçu, mais la peau du front est soulevée par d'énormes boursouflures.

Lucie ne fait pas de plaintes. Simplement, elle accepte l'événement tel quel. En montant du lait bouillant, il ne faut pas faire de maladresse. On considère ici les nerfs comme des fantaisies de riches. Son emplâtre sur le front, elle continue

d'aider sa mère. Dans la cuisine, elle essuie pres-té-ment les cuillers et les fourchettes, quand je passe devant la porte ouverte pour aller faire mes quelques pas habituels du soir.

Les premières fois, je n'osais pas m'aventurer bien loin ; je connais, depuis, chaque mètre de la route. Des lambeaux de poésie tendre reviennent dans ma pensée et rythment ma marche ; ces vers me semblent si doux et si beaux, à cette heure ; je répète ceux qui expriment le mieux mes sentiments, et une voix dans l'ombre les murmure avec moi :

Les meilleures amours sont celles que l'on pleure...

O borne amie où je m'assieds, saule argenté,
petit sentier qui vas au torrent, étoiles magni-fiques, vous savez que je l'aime comme jamais
je ne l'aurais aimé près de lui : je l'aime comme
l'Idéal, comme l'Inaccessible... Je ne connais de
lui que ce qui me plaît.

28 août.

On me complimente sur mon audace et ma sûreté dans l'excursion que nous avons faite. Le courage n'est que l'ignorance du danger. J'ai traversé les pas difficiles, je me suis penchée sur l'eau noire du lac, debout sur la moraine tremblante ; mon pied était ferme au-dessus des abîmes ou sur les planches jetées sur l'espace. De quoi parlez-vous ? D'un accident, de la mort ? Que m'importe !

Je marche, je monte, je me fatigue pour user mes jours. Vous comprenez, une course pareille

exige un tel effort physique que, pendant ce temps, l'esprit s'endort. D'un pas lent et égal imposé par le guide on monte toute la nuit. On a choisi un clair de lune dont la lumière indique en miroitant l'eau des ruisseaux ou se casse sur l'arête d'une grosse pierre. Quand elle s'éteint, un frisson passe, le jour envoie pour s'annoncer un souffle froid qui parcourt la montagne. Alors on entre dans un chalet, et le guide allume un feu de pommes de pin et de branchages.

C'est de là que nous assistons au lever du soleil; à tour de rôle, un touriste sort de la cabane pour le guetter. C'est la grande féerie, le moment qui paye des fatigues.

Plusieurs chaînes se superposent, selon des plans différents; les premiers rayons glissent entre elles et nous les font apparaître selon leur éloignement et leur altitude.

Du sommet du col, un autre horizon se découvre; la Meije, si proche dans le jour pur du matin, domine tout de sa masse tourmentée. Nous rencontrons deux lacs, le Planvinet et le Lauvitel; leur eau est limpide et glacée, elle ne reflète que les formes des nuages ou celles des oiseaux de proie qui planent, attirés par cette surface brillante.

Notre descente se fait étage par étage; quelquefois on suit le lit d'un ruisseau sur les cailloux qui nous gardent à sec; quelquefois on dévale par les prairies fauchées en se retenant du piolet tenu en arrière pour faire frein. La pente continue jusqu'à la vallée du Vénéon, dont l'eau limoneuse bouillonne, comme troublée par une gigantesque lessive.

Là nous retombons sur la route de tout le monde, qui conduit au bourg d'Oisans.

29 août.

— Mademoiselle, me dit Lucie, vous avez manqué la vue d'un beau mariage. De votre fenêtre vous auriez assisté à la sortie de l'église. Quand les époux ont remonté la route pour rentrer chez eux, ils ont trouvé sur leur passage une barrière de rubans. La mariée a donné des dragées et le marié de l'argent, et ils ont bu la liqueur qu'on leur offrait; alors on a coupé les rubans et ils ont continué leur chemin. La veille, parce que la jeune fille avait eu avant deux prétendus, sa maison avait été, pendant la nuit, reliée à celle des deux jeunes gens par une trace d'écorces pilées.

Et Lucie rit bien fort. Les brûlures ne marquent pas à son front. Elle sera vite un joli parti du pays, par sa vaillance, sa santé, la bonne humeur de ses yeux bleus et ses joues fraîches.

30 août.

Je lis dans Goethe :

« L'état le plus digne d'envie est celui d'une servitude volontaire, et cela simplement parce qu'il ne saurait subsister sans amour. »

Quand je ne savais pas, j'aurais violemment combattu cette idée. Je la comprends aujourd'hui. Cet état ne doit être que douceur... Le rendre heureux, plier sa pensée à deviner les siennes, effacer ses soucis, sentir avec son cœur, avoir mal de ses peines...

Ah! ah! ce n'est point cette heureuse servitude que j'accepte ici; l'esclavage qui me réduit est dur comme une loi.

2. septembre.

Marinette m'écrit. Sa lettre m'apporte le trouble, me replonge dans le tourment :

Papa est venu, et je suis bien heureuse de le retrouver. Il est installé avec nous et partage nos jeux sur la plage. Ces jours-ci, il y a beau coup plus de monde qu'avant. On s'amuse. M^{me} Quercy est très gentille; nous nous enterrons dans le sable et nous faisons de belles constructions.

Pas plus... Mais M^{me} Quercy, c'est Loreley. Pourquoi ne jouerait-elle pas son jeu? La place est libre. C'est le moment de tenter un assaut. Jacques Dharvieux est une belle proie, il vaut la peine qu'on aiguise ses armes. Déjà il a subi le joug d'une fée blonde...

Je vois les groupes sur la plage. Lui suivant du regard les mouvements souples et jeunes de celle qui sait se faire le plus désirable possible. Toutes ces larmes, toute cette torture pour que cette jolie poupée vienne régner aux *Ombres*! Quelle qu'elle soit, elle ne peut pas l'aimer comme je l'eusse fait. Tout mon cœur était prêt, tout, jusqu'à sa dernière fibre, il l'eût usé à son service.

Je n'avais pas encore souffert; par moments, je suis obligée de serrer mes deux mains sur ma poitrine, car mon cœur va se briser.

5 septembre.

Loreley me poursuit. J'imagine pour elle des toilettes pimpantes : paille d'Italie garnie de roses, mousseline légère, ombrelle azurée ; comme elle est séduisante avec le fichu menteur et les menus volants froncés d'une robe à la Trianon ! Elle m'accompagne ainsi le long du torrent. Elle pose ses pieds légers avec précaution sur l'herbe du sentier. Elle est si mignonne que les branches pendantes des saules ne l'atteignent pas.

Ou bien elle a repris sa forme de fille du Rhin, elle chante avec l'eau en murmures et en cascades. C'est l'héritière des sirènes, elle est faite pour plaire, ondoyante et souple ainsi que les flots qui la portent. Elle sème les pièges, elle appelle à l'aide quand les roseaux retiennent ses longs cheveux, et celui qui se penche pour la délivrer devient son prisonnier. Son charme me menace aussi, je prolonge ma course, et il faut que le terrain manque à mes pas pour m'arracher à l'obsession.

6 septembre.

J'ai écrit, cette fois, sans entrain ni courage : je ne peux plus.

MA CHÈRE PETITE AMIE,

L'enchantement que vous témoignez de vos vacances me réchauffe. J'ai été malade, ces quelques derniers jours. La montagne, à la

longue, se fait monotone et triste. Après m'avoir reposée, elle me devient mauvaise. Je vous envie, Nette chérie, de contempler la mer qui change, qui est gaie, bleue et verte, avec tant de reflets.

Cependant je vous recueille les fleurs les plus rares de ce pays; je les couche dans une boîte, sur de l'ouate fine. Quand ma collection sera complète, je vous l'enverrai. Vous déplierez bien doucement, ma chérie, parce que les fleurs sèches sont fragiles, et aussi parce que vous y trouverez toute ma tendresse et mes meilleurs baisers.

7 septembre.

Les Roux sont vraiment excellents pour moi. Ils étaient si contents de me voir aller mieux que la tristesse qui m'enveloppe ces jours-ci leur a fait grand'peine. On m'a emmenée en voiture jusqu'au Rivier d'Ornon. Mais j'ai dit vrai : ces sombres montagnes qui s'élèvent des deux côtés de la route, celles de l'horizon qui grandissent à mesure qu'on approche, m'oppressent. En voyant le pont d'Oulles affaissé dans le torrent, il m'a semblé que c'était une des traîtrises que la montagne prépare à l'homme téméraire qui vient narguer son repos.

8 septembre.

Je porte mon chagrin comme un cilice serré contre ma chair ; parfois, un mouvement le fait pénétrer plus fort.

A Gaudissart j'ai compris que c'est l'automne

et que le terme est proche. Les bois de hêtres sont pleins de silence et de mystère. Les tiges élevées et lisses sont des colonnes légères ; la mousse leur fait des socles verts, perdus dans un tapis de feuilles mortes. Ces feuilles meurent chaque année et s'entassent ainsi les unes sur les autres, en des épaisseurs infinies.

Dans la belle forêt je me suis soumise au Destin, car j'ai tant de détresse que je ne pourrai plus agir.

10 septembre.

Une lettre,... une lettre qui s'inquiète de ma santé et me demande des nouvelles :

Ne nous avez-vous pas donné, à ma fille et à moi, du moins à un certain moment, un rang d'amis? A ce titre, nous sommes inquiets; les quelques lignes que vous avez écrites nous effrayent. Vous toujours si courageuse, n'êtes-vous pas malade, pour être ainsi abattue?

Ces lignes polies valent-elles mieux que le silence? M. Dharvieux veut me rendre l'intérêt que j'ai témoigné à Marinette blessée. Est-ce que je vais sortir de ma torpeur?... Ah! je sais bien que je répondrai,... que je vais répondre aussitôt.

11 septembre.

J'ai écrit plusieurs pages. Elles ne faisaient encore que mentir. Je les ai déchirées en mille menus morceaux et les ai jetées au torrent. Que tous ces mensonges soient détruits! J'aurais

voulu être ce que j'avais rêvé, j'ai essayé de m'élever pour mieux tomber. Je ne suis qu'une pauvre femme qui aime, ni plus ni moins.

Et enfin voici ce que j'ai signé, en toute humilité :

Je veux que vous soyez tout de suite rassurés. Ma santé ne donne aucune inquiétude. Je sens seulement un grand accablement. Je me croyais plus forte, et ces mois de solitude complète m'ont éclairée. Ils ont été pour moi si longs! Les lettres de Marinette m'empêchaient seules de me croire abandonnée.

J'ai compris peu à peu ce que mon brusque départ avait pu faire naître dans votre esprit. Voulez-vous mettre sur le compte de mon imagination la manière imprévue dont j'ai quitté Tunis, et croire..., etc...

15 septembre.

Autre lettre :

MA CHÈRE ENFANT,

J'ai eu tort d'hésiter à vous enlever cet été. Nous serions parties toutes trois, et nous nous en serions mieux trouvées. Marinette n'aurait pas eu cette société de jeunes écervelées qui régentent la plage, j'aurais surveillé ma maison, qui marche Dieu sait comme depuis mon départ, et vous auriez évité le spleen. Ce qui est passé est passé! Mais la leçon est bonne.

Comment êtes-vous vraiment? Dites-vous la vérité entière? N'êtes-vous pas plus lasse et plus souffrante que vous ne l'avouez?

Maintenant, écoutez-moi. Il serait utile que j'aille en Suisse, ayant des intérêts à Genève et des parents qui m'y réclament. Je me déciderais à faire ce voyage si, par exemple, vous pouviez m'accompagner. Nous ferions un petit séjour au bord du lac, le temps nécessaire à votre rétablissement et à mes affaires.

Etes-vous capable de reprendre vos cours? de supporter notre climat d'octobre? Je voudrais aussi vivre avec vous un peu en tête à tête. J'ai certaines choses à vous dire qui ne se diront bien qu'après quelques jours de vie commune.

Je n'ose insister trop, à cause de votre situation à ménager, et parce qu'il n'y a rien de très tentant pour vous dans ma compagnie de vieille femme. Mais s'il vous est facile d'avoir un congé et si mon projet vous sourit, n'hésitez pas : vous me ferez grand plaisir.

Je vous embrasse affectueusement.

S. DHARVIEUX.

Ainsi a été ma réponse :

CHÈRE MADAME,

Je suis tout émue de votre invitation, et si vous saviez de quel cœur je l'accepte!... Vous avez senti, avec votre très grande bonté, que

j'étais très mal en point, courbaturée infiniment de corps et d'âme.

Hélas! chère bonne amie, j'ai besoin de votre sagesse, et la pensée d'être un peu dorlotée et soutenue m'attendrit.

Je vais m'occuper aussitôt de mon congé. Le temps avant la rentrée est suffisant pour une nomination. Combien je vous remercie, chère grand'tante! Mon empressement à accepter vous le prouve, n'est-ce pas?

CINQUIÈME PARTIE

GENÈVE

I

DÉPART

Enfin l'orgueil de Claire cédait. Elle en avait senti déjà tout le néant, mais le témoignage d'affection de la vieille dame débridait la souffrance.

Depuis son départ de Tunis elle avait cheminé dans l'aridité. Ce n'était que l'amour du soi qui l'avait conduite. Elle avait eu l'orgueil de se croire intangible, l'orgueil de la solitude, du secret, du silence.

Cette retraite ne lui avait donné que quelques jours de paix factice, où, à force d'artifices, elle avait pu croire éteinte l'ardeur de son âme. Mais cet état était plus douloureux encore que la souffrance vive; ce qu'elle avait voulu tuer la chargeait de son poids inerte : elle était liée à un cadavre.

Quand on a compris le sens de la vie, la

fécondité apparaît comme notre seule fin. Nous devons créer et non pas détruire : créer de la joie, du bonheur, si ce n'est une autre vie.

Claire s'était égarée. L'habitude de s'étudier, de se jouer un rôle, l'avait amenée à de faux scrupules, à une contrainte étroite, au vide infini.

L'excès de réformes qu'elle avait voulu faire sur son tempérament avait dépassé le but. La loi morale doit être proportionnée à l'individu. Son caractère était fait de spontanéité, de générosité, d'ardeur, d'enthousiasme, et elle avait roulé sur ses aspirations la lourde pierre du renoncement.

La lettre ouverte sur la table avait apporté le secours. De la main, Claire en lissait les plis dans une caresse. La vieille amie savait la vanité des luttes sentimentales :

« Il n'y a rien de bête comme ces gens intelligents, s'était-elle dit. Je ne peux rien tirer de cet entêté de Jacques. Et à quoi cette pauvre Claire perd-elle son temps là-bas ? »

Claire pensait :

« Tante Doutte m'aidera. Je pourrai lui parler de Jacques, lui dire mes regrets. J'ai perdu la notion des choses, d'autres yeux que les miens me seront utiles pour débrouiller mon chaos. »

M^{me} Roux s'affligeait du départ de Claire, et surtout elle était mécontente de voir sa pensionnaire partir moins forte encore qu'elle n'était arrivée.

— Ah ! le résultat n'est pas beau ! disait-elle.

Cependant Claire la remerciait très fort de toute la peine qu'elle avait prise pour qu'elle fût bien.

— Il n'y avait rien à faire, voyez-vous ; vous m'avez soignée le mieux du monde. Je vous en suis bien reconnaissante. Je tâcherai de vous envoyer des voyageurs qui sauront mieux profiter de vos bons soins et de l'air du Périer.

La brave femme soupirait en glissant dans les piles de linge des bottes de lavande et en aidant à faire les malles.

— Vous, Mademoiselle, vous êtes contente de partir. Il le faut comme ça. Mais nous, on s'était habitué à voir votre robe blanche qui circulait. On dit « la demoiselle blanche » en parlant de vous, dans le pays. Eh bien ! il me semble que c'était hier que la voiture vous a montée. A l'avance je me disais : « Si c'est quelqu'un de difficile, mâtin ! quel mauvais temps je vais avoir, parce que je ne suis pas bien habile. » Mais si vous aviez profité chez nous, allez, je dirais que ça a marché comme sur des roulettes. C'est votre petite mine qui me fait peine !...

Et au bout d'un instant :

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, je me suis bien retenue de vous faire des questions ; après tout, ça ne me regarde pas... Mais de penser que c'est peut-être un homme qui vous fait faire tout ce mauvais sang, je me sens bouillir !... Alors, ça ne sert à rien d'être jolie, et douce, et instruite aussi ? Regardez-moi : je ne suis pas belle, je ne l'ai jamais été, et Roux ne m'a jamais fait de la peine, malgré que lui soit un beau gars, cependant. C'est à n'y rien comprendre...

— Ne croyez-vous pas, madame Roux, que je puisse faire de la peine, moi ?

— Ah ! vous n'avez pas l'air mauvaise, bien sûr !

On ne se croit pas mauvaise, non, on veut faire le bien, et pour cela on brise le cœur d'un autre, on brise le sien, et l'on n'est plus qu'un objet de pitié.

Les paquets s'achèvent. La chambre a repris son aspect du premier soir. Claire a mal à la tête. Elle appuie son front à la vitre. Une dernière fois elle peut voir le soleil couchant, le grand Obiou qui barre la vallée, les deux versants noirs de forêts du Vert et de Gaudissart. Les jours de ces trois mois ont passé si pareils qu'ils paraissent n'avoir été qu'une longue journée remplie par la même pensée. Le penchant qui l'entraînait vers Jacques et qui l'effrayait à son départ de Tunis d'être un mouvement si violent de son cœur, ce penchant est devenu le souffle même de sa vie.

II

CONFIDENCES

A la gare de Genève elle avait trouvé deux bras grands ouverts pour la recevoir ; la malice des yeux clairs s'était voilée de tendresse, et l'on avait dit à son oreille :

— Chut ! mon enfant, ne dites rien, ni merci non plus : vous avez besoin de repos, nous avons le temps.

L'hôtel de la Mouette est construit au bord du lac, du côté de la vieille ville, près des Eaux-

Vives. C'est là que les parents de M^{me} Dharmieux avaient retenu deux chambres, réunies à l'extérieur par un balcon qui devint le coin favori pour le repos et les conversations multipliées par la vieille dame.

Les confidences ne furent pas difficiles. Claire vit que la moitié en était devinée...

— Après une pareille cure de solitude et de silence, vous devez avoir emmagasiné une provision de pensées. Moi, j'ai été trop au régime de parler pour ne rien dire; je veux vous écouter, pour me dédommager.

— Mais, Madame, j'ai toujours pensé à la même chose.

— Bah! vous n'avez qu'à me parler toujours de cette même chose; je suis sûre qu'il y a cent manières de la dire.

— Oh! tante Doutte, vous savez que je l'aime.

— Diable, oui! Tenez, pour vous mettre à l'aise, je vais vous dire ce que j'ai deviné. Un beau jour, mon neveu m'appelle à Tunis, pour en partir lui-même en me disant : « N'oubliez pas d'inviter M^{me} Léris : la petite l'adore, mais elle ne me fait pas grande grâce, mon départ lui agréera. » En effet, Marinette me chante vos louanges. Je vous vois, je trouve que les louanges n'ont rien d'exagéré. Vous vous rappelez la bonne petite vie que nous avons menée... Pan! un soir, Jacques tombe comme un bolide. Je vous sens troublée d'une façon qui se prolonge. De ce jour-là, vous n'êtes plus la même : vous souriez aux anges ou vous avez un pli entre les yeux. Puis vous venez nous dire adieu un après-midi, inventant un léger prétexte. A

ce moment, j'ai pensé que vous fuyiez quelqu'un, mais qui? Je me disais : « Jacques trouve qu'il ne lui plaît pas, cela peut être qu'elle lui plaît; mais il la laisse bien tranquille! Qui est-ce? » Vous passiez beaucoup de temps aux *Ombres*, vous faisiez à peine d'autres visites. J'ai fini par croire que vous ne quittiez personne, que vous étiez, au contraire, attirée en France.

« Jacques revient le jour fixé pour la distribution des prix, de belle humeur, sa mèche sur la tempe comme aux meilleurs jours. Il demande l'heure de la fête, s'occupe de Marinette qui lui montre sa robe neuve. Et la petite innocente lui dit :

« — Quel bonheur de te voir, papa, mais figure-toi que j'ai du chagrin : M^{me} Léris est partie.

« — Partie? Tu plaisantes!

« Si vous aviez entendu cette explosion, mon enfant!

« — Ce n'est pas possible... Qu'est-ce que ça veut dire?... Ma tante...

« Je lui expliquai vos adieux, la raison de votre départ. Et il mâchonnait sa moustache, bredouillant des mots sans suite :

« — C'est trop fort!... C'est idiot!...

« Que sais-je!... Bref, il nous a brûlé la politesse, la porte de sa chambre a claqué, et Marinette n'a obtenu aucune réponse à ses suppli-
cations.

« A notre retour de la cérémonie, il était tout à fait calme, froid comme je l'avais déjà vu après de grandes émotions. Et le soir il repartait pour Sfax. Vous comprenez, ma chère pé-

tite, c'était lumineux : « Il l'aime, elle ne l'aime pas ; elle est partie pour ne pas le revoir. »

« Je reçois de Sfax des lettres qui me demandent de m'occuper encore de Marinette, de m'installer avec elle au bord de la mer ; des lettres qui me disent qu'il est surmené, débordé, prisonnier là-bas pour longtemps.

« Pauvre garçon ! je l'ai plaint beaucoup. Je pensais qu'il était arrivé trop tard près de vous, que vous étiez déjà engagée, etc... De votre côté, lettres tranquilles, sans rien de précis. Quelque temps passe ainsi. Vers la fin d'août, je crois, Jacques se décide à prendre des vacances. Je juge qu'il a lutté et que ça va mieux. Je m'empresse de l'aider, je le pousse à profiter des distractions, qui ne manquent pas. Période de caprices, de journées de gaité, de jeux d'enfants, puis de jours de nerfs où il prend un bateau et s'en va au large. Toujours mon diagnostic, j'ajoutais : « Quel dommage ! il a l'air d'y tenir « vraiment ! » Et je regrettais pour vous cet amour.

« Marinette montrait vos lettres, vos cartes, et d'habitude, quand il avait lu ces lignes où vous restiez si indifférente, il s'étourdissait davantage. Un matin, nous étions assis sur le sable quand on apporte le courrier.

« — J'ai une lettre, dit Marinette, une lettre de France ! C'est de M^{me} Léris.

« En la lisant elle se met à sauter en criant :

« — J'aurai un herbier ! M^{me} Claire me cueille des fleurs ! Tiens, tante, regarde.

« Ce n'est pas l'herbier qui m'intéresse, mais le premier aveu de ce que vous ressentez. Lassitude, tristesse, découragement, ah ! ah ! que

signifie?... Je tends la lettre à Jacques qui, la tête dans ses mains, semble plongé dans une lecture passionnante. Et, pour voir l'effet, je dis :

« — M^{me} Léris est malade.

« Vous savez, Jacques est très fort. Je n'ai pu le forcer à rien. Il a lu votre lettre et me l'a rendue en disant :

« — Il faut lui écrire, vous, ma tante, pour lui demander de ses nouvelles. Elle est bien seule, et elle a été si bonne pour nous !

« Le lendemain soir, il me dit d'un ton paisible :

« — J'ai écrit à M^{me} Léris...

« Hum !

« Alors c'est sans rien dire que je vous ai proposé mon petit plan. Tant pis si Jacques n'avait rien à voir avec votre tristesse et votre souci. Je n'aurais eu qu'une chance que je voulais la courir. L'idée d'un malentendu entre deux types comme vous se glissait de plus en plus dans mon esprit.

« Quand j'eus votre réponse, j'allai à Jacques :

« — Mon cher garçon, lui dis-je, j'ai demandé de ses nouvelles à Claire, comme tu m'en avais priée. Elle est plus malade qu'elle ne le disait. Je sens que je me suis attachée à cette petite ; je lui donne rendez-vous à Genève et j'y pars pour finir de régler ces affaires avec Charles qui me fatigue à leur sujet depuis si longtemps.

« Jacques m'a pris les mains et m'a dit :

« — Vous faites bien.

« Mais, ma chère, rien pour vous, rien à vous dire, pas de questions sur ce que vous feriez, si vous reviendriez, si vous resteriez en France.

Rien. « Dharvieux, tête de fer! » disait mon mari.

« Je vous vois arriver avec des yeux de gazelle blessée, une mine déconfite, et vous me dites comme la chose la plus naturelle : « Vous savez que je l'aime. » Je l'ai inventé, que vous l'aimiez, mais cela me semblait si absurde que, parce que vous vous aimiez, vous mettiez des centaines de lieues entre vous, et que vous vous consumiez chacun à soupirer!... Vous allez m'expliquer, maintenant. »

— Jacques m'a demandé de l'épouser.

— Naturellement.

— Et je ne peux pas, à cause de Marinette.

— A cause de Marinette? Eh bien! ma petite, vous me clouez, tout mon flair m'abandonne! J'aurais compris que vous m'eussiez dit : « Je n'aime pas Jacques d'amour, il est un peu vieux, il est veuf, il a beaucoup vécu, mais je suis touchée par l'affection de Nette, je crois que je lui ferai du bien, elle a besoin d'une maman. » Oui, c'était un rôle que j'imaginais qui vous puisse plaire. Pour la fillette, et, ma foi, Jacques par-dessus le marché!

Claire dit à son tour, maintenant, l'histoire de son amour; son respect de la vie de famille et son horreur pour le nom de belle-mère; ses scrupules à prendre une part de la tendresse d'un père pour sa fille, et aussi une part de la fortune, de diminuer la vie de Marinette par sa présence et par celles, possibles, de frères ou de sœurs; la haine qu'elle avait eue contre la femme envahissant son foyer.

— Ma pauvre enfant, vous êtes folle! Pour une idée, pour un serment fait un jour de pas-

sion égarée, vous manqueriez votre vie et vous sacrifieriez d'autres existences! Vous avez dit cela à Jacques, et il ne vous a pas enlevée? Ma parole, à sa place, je l'aurais fait! Une belle-mère..., mais vous serez une maman.

— Il me semble que la meilleure des femmes m'aurait paru une ennemie, du fait d'épouser mon père.

— Vous n'en savez rien, puisque vous jugez d'après une mauvaise créature. Et vous aviez vingt ans, vous n'aviez plus besoin de personne.

— Non, je croyais, mais il ne faut pas le dire, vous voyez bien...

— ... Que vous avez besoin de moi, petite sauvage! Et Nette qui vous aime à l'avance, si on lui demandait si elle vous veut pour mère, que dirait-elle?

— Cela m'ennuie justement de penser que je pourrais abuser de son affection pour m'introduire auprès d'elle pendant qu'elle est encore trop jeune pour juger des choses. Avec vous, tante, elle est bien gâtée.

— Je ne peux pas m'installer pour toujours chez Jacques. Je ne peux pas non plus lui enlever sa fille pour l'élever chez moi. Et je n'empêcherai pas mon neveu d'avoir besoin d'une autre affection que celle de son enfant. Je disais qu'il est vieux en face de vous, mais il n'a que trente-huit ans... Pour moi, j'aimerais autant que Nette ait un peu moins de fortune et un peu plus d'êtres à aimer. Qui vous dit qu'elle ne deviendra pas une jeune fille égoïste, autoritaire, sèche, avec un horizon d'affection si étroit? C'est beau d'avoir dans sa chambre le portrait de sa mère, mais la pauvrette ne l'a

pas connue, et c'est un amour filial de tête seulement. Elle regarde avec plus d'émotion, je vous assure, votre photographie, à vous qui êtes bien vivante, gentille pour elle, douce, attentive. Oh ! laissons les morts enterrer les morts. A quoi pensiez-vous sur votre montagne ? Qu'aviez-vous décidé ?...

— J'avais décidé que j'aimais Jacques plus que tout au monde, plus que sa fille, plus que moi-même, plus que le devoir.

M^{me} Dharvieux prit avec effusion la tête de Claire dans ses bras et l'embrassa plusieurs fois en disant :

— Bravo !... Si vous voulez, Claire, nous laisserons de côté le mot « devoir » ; on le donne à tort et à travers. Et nous allons tâcher de raccorder les choses. Je suis persuadée que Jacques vous aime toujours, mais il vous en veut et il boude. Vous devez faire les premiers pas ; nul besoin d'enjambées, je crois : il n'est pas très loin.

Tante Doutte se frottait les mains.

— Mais ce n'est pas tout, ma chère Claire : je suis venue ici pour vous, cependant mes soucis d'affaires ne sont pas de la frime. Vous avez l'air de vous entendre aux questions d'intérêt... des autres. Je vais vous demander d'être ma secrétaire. Je dois avoir des conférences avec mon cousin ; il attend cette heure depuis des années ; vous m'aiderez, sans cela je succomberai, car il va remonter à je ne sais quelle génération !

III

LA NOUVELLE TRAME

Grand'tante aimait à renouveler ces conversations cœur à cœur. Elle voulait que Claire ne gardât aucun ferment de l'ancienne amertume. Sa bonté l'avait amenée près de la souffrance, et depuis une certaine curiosité sentimentale s'éveillait aussi.

Les nouvelles arrivaient de Tunisie. Tante Doutte répondait brièvement et chargeait Claire de terminer ses lettres.

— Vous êtes aussi au courant que moi de mes affaires : expliquez-les.

En effet, Claire était mêlée aux relations avec avoués et notaires. Elle lisait les rapports techniques et obscurs ; il fallait remonter à des questions d'héritage et de vieux procès. Le cousin Charles triomphait dans ses exposés généalogiques. Toute cette occupation la tirait d'elle-même.

Et petit à petit se renoua entre Jacques et elle une habitude de correspondre. Ils emmêlaient aux phrases juridiques des récits de leur vie. Claire, cette fois, laissait venir sous sa plume des choses qu'elle chassait autrefois, et elle accueillait avec joie les moindres indices d'un

intérêt que Jacques marquait de nouveau. Des choses innocentes lui faisaient battre le cœur :

Marinette et moi, écrivait Jacques, prolongeons notre séjour ici. Nous nous unissons à vous dans le repos. J'en ai quelque besoin. Mon dernier coup de collier m'a laissé grisonnant et amaigri. On dit couramment, sur la plage : « Ce pauvre Dharvieux vieillit. » Peut-être que si vous me jugiez assez vieux, me redonneriez-vous votre confiance, et je vous jure que je ne regretterais pas mon aspect de jeunesse envolé.

Ou bien :

Quel triomphe d'avoir conquis le cousin Charles! Il est vrai que vous changez les pièces notariées en comptes rendus limpides que je peux lire, vous avez bien pu transformer le parent hérisson en homme aimable. Ne me dites plus de trop jolies choses sur Genève. Je suis envieux de votre balcon, de l'air frais du soir, de vos longs bavardages avec ma tante. Le sable est toujours brûlant et nous dessèche, et je suis devenu presque muet.

Est-il vrai que vous ayez souci de ma santé? Cette bonne pensée me protège de loin. J'étais parti en bateau et je me laissais aller aux petites vagues, en rêvant, lorsqu'un nuage noir est descendu du Bou-Kornine. D'ordinaire, je méprise assez la prudence, et cette fois c'est pour vous que j'ai fait force de rames et que je rentrai au port quand commençait la rafale.

Claire s'abandonnait à sa tendresse. Les té-

nèbres étaient épaisse les soirs où elle n'avait pas eu de lettre, elles enveloppaient le lac et montaient jusqu'à elle. Rien ne lui semblait puéril de ce qui se reliait à Jacques. Dans le parc elle avait trouvé une allée touffue et elle avait écrit son nom sur une pierre couverte de mousse. Elle rangeait ses lettres dans une belle boîte choisie sous les arcades. Elle songeait à sa toilette.

— On vous regarde, Claire, Jacques pourrait être jaloux de toutes ces heures de votre jeunesse dont vous le privez. Où en êtes-vous, petite masque? Je vois par ses réponses qu'il est encore timide.

— Oh! tante, je lui ai joué un si mauvais tour! Il ne veut plus se laisser prendre, et je n'ose pas aller plus vite. Ma robe me va bien? C'est pour lui. J'essaye d'être jolie,... mais je ne suis pas blonde. Les femmes qu'il a déjà remarquées étaient blondes, n'est-ce pas?

— Bon!... Qu'allez-vous chercher? Je n'en sais rien, ma chère; il a dû remarquer des blondes et des brunes, sans doute.

— M^{me} Quercy est très blonde.

— Ah! ah!... M^{me} Quercy vous inquiète. Vous le mériteriez... Pendant que vous étiez aux cinq cents diables, elle était là, gracieuse et consolatrice...

— Oh! Madame, je vous en prie...

— Allons, ne me dites pas « Madame »! Je crois savoir que Jacques vous trouve suffisamment à son goût.

Elles se promenaient au marché aux fleurs. Les élégants se tenaient sous les arcades, et en plein air un orchestre jouait des airs vifs. L'es-

pérance enlevait aux traits de Claire ce qu'ils avaient de dur et de froid. Elle se penchait sur les bouquets disposés en pyramides sur des marches de bois, elle choisissait des dahlias aux coeurs larges, aux pétales de soufre, et, souriante, elle s'avancait, portant comme une moisson d'étoiles. Sur son passage, en effet, les jeunes hommes se retournaient.

— Les parfums chassent cette odeur de mois qui vous pénètre chez l'avoué. Vous avez vu combien les feuillets des dossiers sont jaunis.

— A peine y vois-je, mon enfant, dans ces vieilles maisons. J'ai froid aux épaules dans leurs murs. Dire que toute ma famille maternelle est issue de ce quartier sévère! Il ne m'en reste aucun attrait, le soleil d'Algérie m'en a bien détournée. Les circonstances creusent des abîmes entre les rejetons d'une même race. Si vous aviez vu les Berguer chez moi, ils faisaient encore moins bonne mine. Leur gravité, leur aspect compassé devenaient comiques, et je crois qu'ils n'ont pas ouvert les yeux pendant leur séjour. Ils restèrent clignotants! D'ailleurs, vous remarquez qu'ils ne me parlent jamais de là-bas. Pour eux, je suis une égarée sur une terre barbare, comme déjà dans les enfers.

M^{me} Dharvieux faisait un effort pour accompagner Claire, le matin, aux rendez-vous d'affaires. Ces heures passées, elle soupirait d'aise. Elle se dédommageait par des après-midi de repos sur le balcon. Claire écrivait auprès d'elle. Et la lumière ne se lassait pas de parer le lac de mille teintes fugitives. Bientôt il devenait si beau que M^{me} Dharvieux fermait son livre et que Claire posait sa plume. L'eau était bleu

sombre ou vert pâle, ou d'un gris rosé comme la nacre, et parfois toute la gamme des lilas s'étalait. Les feux du Kursaal y faisaient des trainées blanchâtres, en réplique de la voie lactée. Elles voyaient rentrer lentement le dernier bateau à vapeur, et derrière lui la foule des petites barques qui suivaient, avec une étoile à leur proue. Presque toutes ramenaient un couple, et c'était comme la rentrée d'une fête d'amour s'achevant dans la douceur du soir.

— Jacques aussi doit regarder mourir le jour, sur sa terrasse...

— Oui; cet homme actif adore les minutes perdues à contempler les reflets.

— C'est ce qui m'a plu d'abord. Il y a un vol de rêves autour de son front et de ses yeux changeants. C'est une surprise dans son visage carré, avec les traits précis de son nez et de son menton. Son profil est sévère, un peu trop aigu, mais il a un regard qui flambe et un sourire parfois si indulgent...

Claire interrogéait. Elle voulait entendre parler de son enfance, de sa jeunesse. Elle l'aimait garçonnet, puis collégien vigoureux et hardi, si vite ambitieux.

— Et son mariage. A-t-il été heureux ?

— Il a été heureux, mais il était jeune, et comme cela a été court... Pauvre petite morte,... une enfant ! A vous dire vrai, à ce moment-là il m'a échappé. Il commençait ses grands travaux, et je n'étais plus la tante des vacances.

Les affaires allaient se terminer, les conclu-

sions seraient bonnes. M^{me} Dharvieux n'aura pas perdu son voyage. Mais ce dont elle se félicite surtout, c'est de la résurrection de Claire.

— Est-ce que Jacques ne demande pas si nous rentrons? Il est devenu bien patient! Nous attend-il pour rentrer à Tunis? Certes, nos vacances sont bonnes : je laisse dix ans sur les pavés de cette ville; quant à vous, c'est miraculeux!

Claire rougit pour répondre :

— Faut-il que j'écrive que nous rentrons? Mais j'aimerais que Jacques nous rappelât; je crois qu'il le fera. Mon congé dure encore quelques jours.

— Votre congé? Ce n'est pas la question, puisque vous allez en prendre un perpétuel.

— Vous parlez comme si j'allais me marier demain. Je me laisse entraîner par vous, mais est-ce sûr?... Je dis que Jacques va m'appeler,... je l'espère,... il me semble... A mon retour je reprendrai mon métier. Je sais que Jacques n'a pas de dédain pour une femme qui travaille; cela, au moins, je le sais. S'il veut m'épouser, je veux qu'il m'accepte Claire Léris qui gagne sa vie, et je continuerai encore quelque temps.

— Vous avez de drôles de théories. Autrefois nous étions heureuses d'être choyées et gâtées et de n'avoir d'autres soucis que ceux du ménage.

— Je dirigerai mon ménage avec beaucoup de joie, mais je garderai ma situation pour l'exemple, pour bien montrer que ce n'est pas un pis-aller pour une femme, mais une profession librement choisie et qui m'honore.

IV

LA VÉRITÉ

Un matin, le long de l'échelle de lumière qui descendait de la persienne, une foule de petits bonheurs dansaient : des souvenirs, des espoirs... Et sur le plateau un carré de papier portait l'écriture chérie.

Cette écriture avait tracé ces lignes :

Claire, vous m'aimez. Je n'ai qu'à relire vos lettres pour que cette certitude m'envalisse et me fasse trembler de joie. Chère chérie, je ne voulais pas un seul geste de pitié, et je vous ai tu mes angoisses, mes heures affreuses de ces derniers mois. Je voulais que vous veniez librement, enfin, dans la splendeur de l'amour partagé. Car, en dépit de tout, traversant mon doute et ma souffrance, la pensée que vous me reviendriez me soutenait.

Oui, mon amour, vous reviendrez. Vous ne pouvez pas fuir votre cœur, pas plus que je ne pourrais m'arracher votre souvenir. Nous sommes liés, Claire aimée, nous sommes semblables.

Vous avez pris la plus longue route pour être

sûre de mon amour, pour que je puisse vous dire : j'ai pleuré, je vous ai appelée pendant des jours et des jours encore.

C'est fini, n'est-ce pas, ma belle chérie? Je vais vous revoir. Pour moi va s'ouvrir cette bouche grave, ces yeux d'ombre vont me dire « oui ».

Comme il était fort maintenant, comme il savait qu'elle ne lui résisterait plus! Dans un étourdissement, Claire courut à la fenêtre pour avoir de l'air. La barrière de fer entr'ouverte lui découvrait le lac, les montagnes, le ciel; tout cela, familier cependant, lui semblait transfiguré, souriant, heureux, et chantait avec elle un hymne de délivrance.

— Oh! tante Doutte, quelle belle journée d'amour!

— Eh bien! Claire, je prends ma part du triomphe. Ne sentez-vous pas que vous êtes au bon carrefour?

— Il fallait tout, tante; je ne regrette rien : ni mes larmes, ni les mauvais jours. Ils m'ont amenée à la paix, ce n'est plus dans la fièvre que j'aime. Je sens une satisfaction infinie. C'est la vérité. Tant de bonheur devait se gagner.

Toute rigueur était morte dans le cœur de Claire; avec la joie profonde lui venait la pensée sublime du pardon.

« Mon père, pensait-elle, votre mémoire se dépouille de la tache des dernières années. Pauvre père, que n'êtes-vous là aujourd'hui que la bonne rosée rafraîchit mon âme! Que savais-je pour m'ériger en juge? Si l'on se servait des mesures avec lesquelles j'évaluai la conduite des

autres, comment serais-je jugée moi-même? Ne me reste-t-il pas quelque chose à faire? »

Et elle écrivit :

MADAME,

Depuis que j'ai quitté Maysac j'ai beaucoup réfléchi et souffert, et la vie me donne une grande leçon. Ce ne peut être un hasard : c'est une force qui me conduit.

Je vais devenir la belle-mère d'une petite fille. Ne mériterais-je pas d'être accueillie comme j'ai eu la sottise de vous accueillir? Cette douleur m'est évitée; je trouverai à mon foyer ce qui a manqué au vôtre. Il a fallu toute l'affection qui m'attend pour me rendre meilleure.

Je cherchais le bien, et mon orgueil me le cachait. Je me croyais bonne parce que je marchais les yeux levés.

Je vous prie de croire, Madame, aux regrets que j'ai de mon injustice et de cette mauvaise volonté intraitable qui avait creusé un abîme entre nous. J'ai refait la route; j'espère que vous voudrez bien vous retourner aussi pour accueillir ma démarche et effacer les rancœurs qui doivent se lier à mon souvenir.

Claire LÉRIS.

La vieille nature tenait encore un peu à la jeune chair, et Claire eut deux ou trois sursauts en écrivant, mais surtout, ainsi que le disait

Villiers de l'Isle-Adam : « Ce n'est pas qu'on soit bon, on est content. »

LETTRE DE JACQUES A CLAIRE, A TUNIS

MA CHÈRE FIANCÉE,

Les fleurs et les branches s'entassent pour fêter votre venue. Toute la maison est en liesse. Chacun vous aime avec moi. Il n'est pas jusqu'au banc qui ne se souvienne.

Comment vais-je supporter votre présence, mon amour, quand la seule pensée d'entendre votre pas sur le sable me bouleverse?

Que je suis heureux, Claire, d'avoir conservé tant de jeunesse et d'enthousiasme!

A dans une heure.

JACQUES.

Fiancée étourdie de bonheur, tu vas t'avancer, belle entre les plus belles, parée d'amour. Ta robe blanche toute simple est tissée de tendresse, le chapeau aux grandes ailes qui voile l'ardeur de tes yeux marque le vol de tes désirs.

Ce chemin que tu parcours te mène à la vie. Tu crois la posséder déjà, mais ce qui te grise n'en est que l'approche. Bientôt tu entreras sous le toit béni.

Le voilà dans la verdure. La porte est tout

enguirlandée, le hall plus fleuri qu'un jardin d'Italie.

Les bras de Marinette font le premier anneau de la chaîne amoureuse, sa voix prépare l'autre voix qui viendra. Celui qui apparaît, si pâle, c'est l'ami préféré, le cœur choisi, l'époux. Donne tes mains, unis-les pour toujours aux siennes. Tu es au port. Que les grandes ailes du chapeau s'envolent. Et, la tête blottie sur l'épaule offerte, pleure doucement.

FIN

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, pour sa qualité morale et sa qualité littéraire.

La Collection STELLA.

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique.

Achetez toujours la Collection STELLA chez le même marchand de journaux.

Vous lui rendrez service, car il pourra compter ainsi sur une vente régulière.

Vous nous rendrez service en limitant ainsi le nombre des numéros qui restent invendus, sans profit pour personne.



Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, abonnez-vous au prix suivant (pour la France) :

UN AN (24 volumes) : 60 francs⁽¹⁾.

(1) Le port par poste de chaque volume coûte 0 fr. 60 d'affranchissement, soit 14 fr. 40 pour l'année.

Faites, de préférence, toute demande ou tout renouvellement d'abonnement par versement à notre compte chèques postaux PETIT ECHO DE LA MODE (1, rue Gazan, Paris-14^e) Paris 28-07, en précisant, au verso du talon, que cette somme nous est adressée pour la Collection STELLA et s'il s'agit d'un abonnement nouveau ou d'un renouvellement. Les renouvellements doivent être adressés un mois avant la date d'expiration de l'abonnement en cours.

160

enguir
d'Itali

Les
de la
voix
c'e
T

50

La Collection "Siécle"

PUBLIE

2 volumes par mois

Chaque volume : 2 fr. 50; franco : 3 fr.

Editions du PETIT ECHO DE LA MODE
1, rue Gazan, Paris (XIV^e)